



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

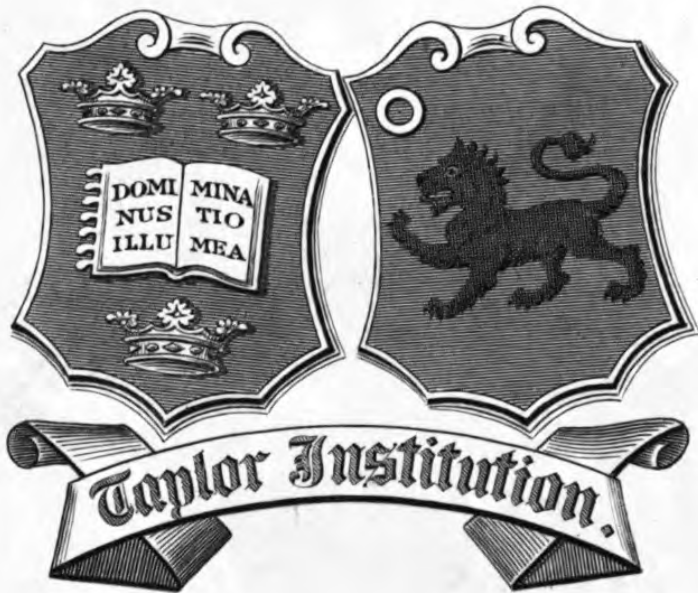
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



291. b. 9.





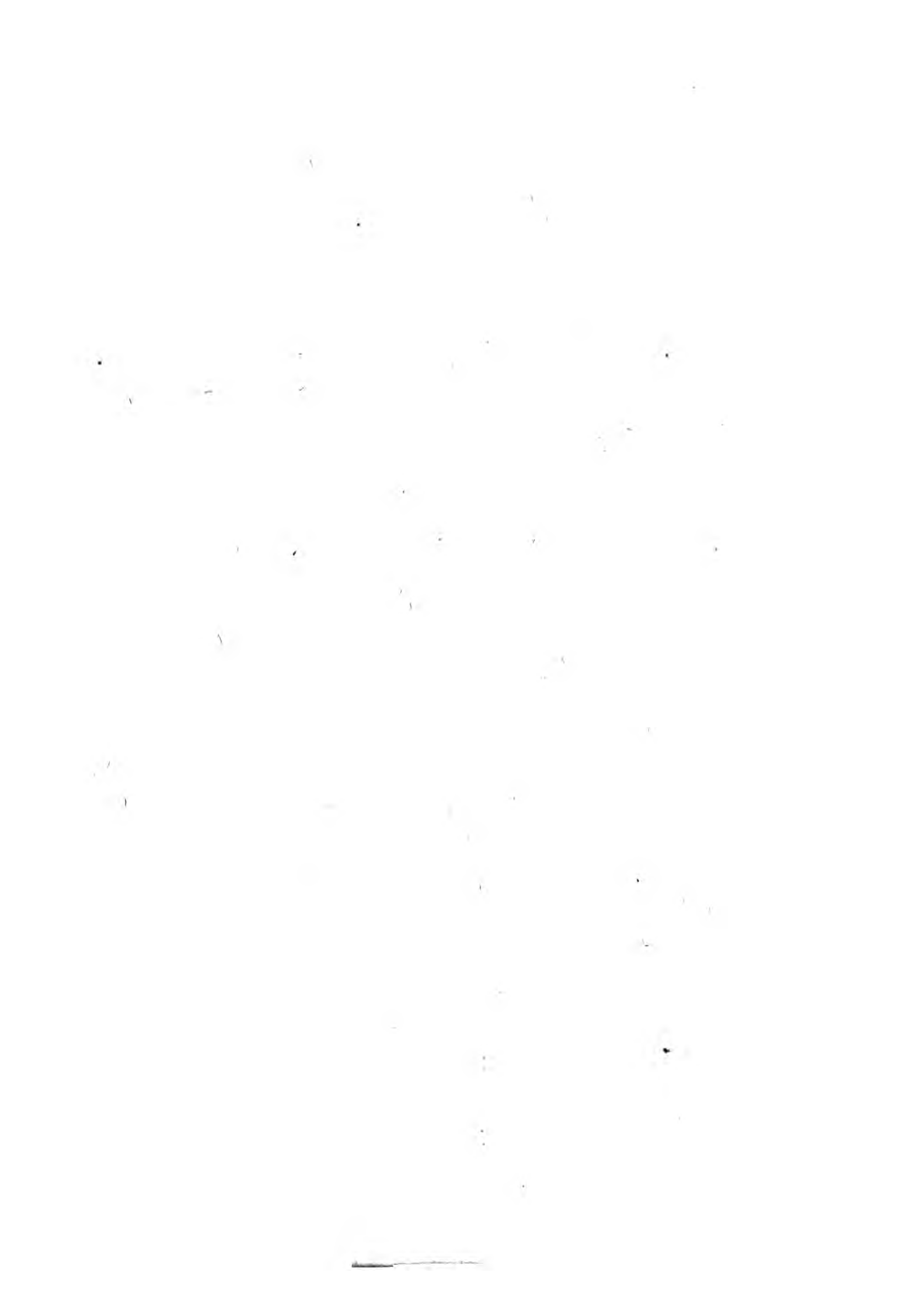
1A

3.5m

avc 10790

291 (10.5)

Atk. 15. 67 A. 2. 1. 411



L'ESPRIT

DE

SAINT-ÉVREMONT.

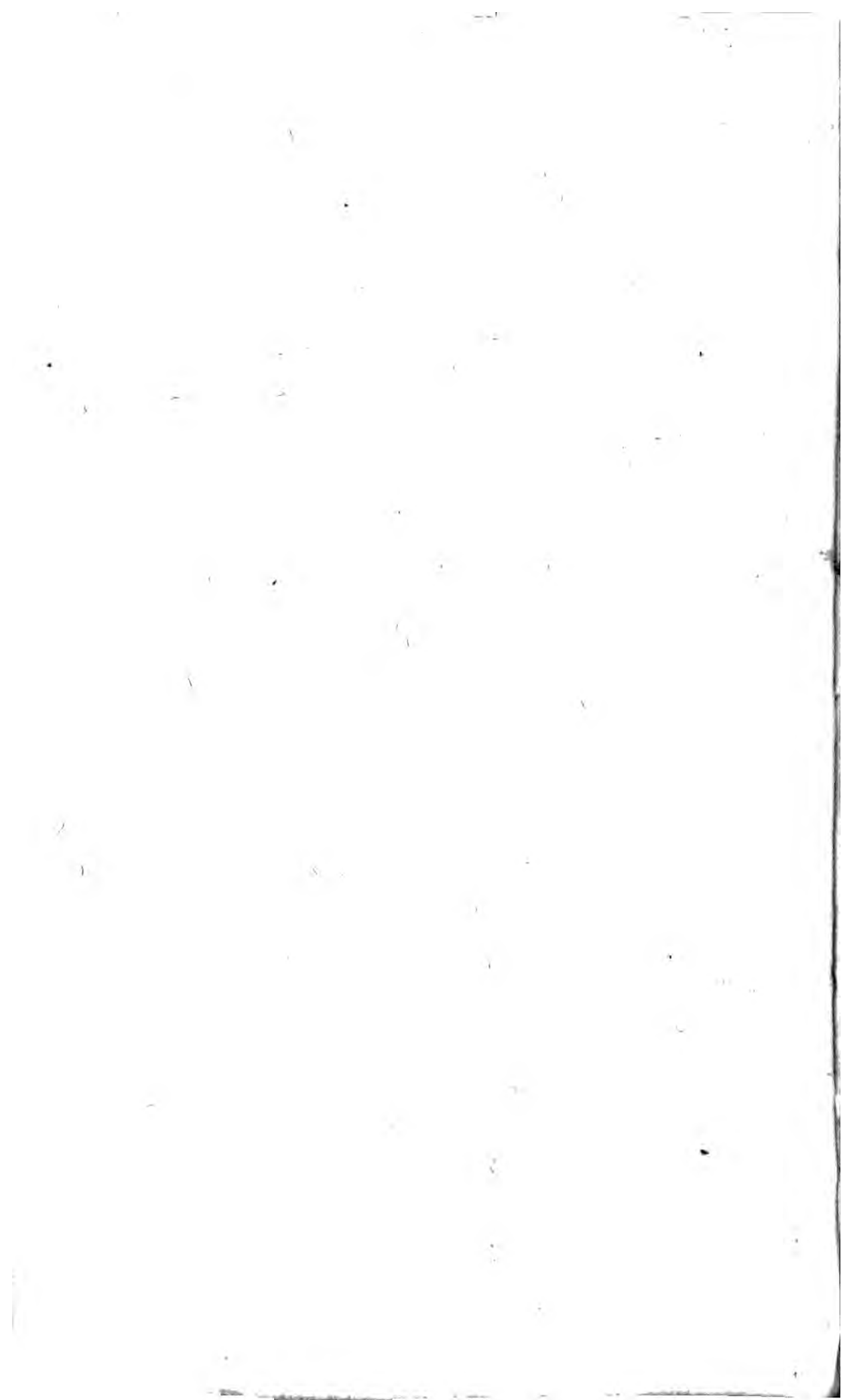
Par l'Auteur du Génie de Montesquieu.

par Chr. de Lombardi Desgardes.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXI.



L'ESPRIT

DE

SAINT-ÉVREMONT.

Par l'Auteur du Génie de Montesquieu.

par Chr. de Lombardi Desgardes.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXI.

1880

...

...

...



WESTERN

LIBRARY

...

...



AVERTISSEMENT.

CE titre, quoiqu'il soit commun à plusieurs abrégés, semble convenir particulièrement à l'extrait des Ouvrages d'un Écrivain qui n'avoit proprement que de l'esprit ; car on ne peut accorder à Saint-Évremond ni du génie, ni du sentiment, ni de l'érudition, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire, aussi sa réputation trop éclatante durant sa vie, commence-t-elle à s'éteindre. On a tellement lu ses Œuvres, qu'on ne les lit plus ; & cet Auteur paie déjà chez la postérité pour l'admiration outrée de ses contemporains. Cependant il reste dans ses écrits un mérite assez réel, pour sauver son nom des atteintes du temps. C'est afin de le soustraire à l'oubli dont il est menacé, qu'on a réduit dans ce livre le fond de huit volumes en un seul. Si beaucoup de choses qu'on retrouve dans celui-

IV AVERTISSEMENT.

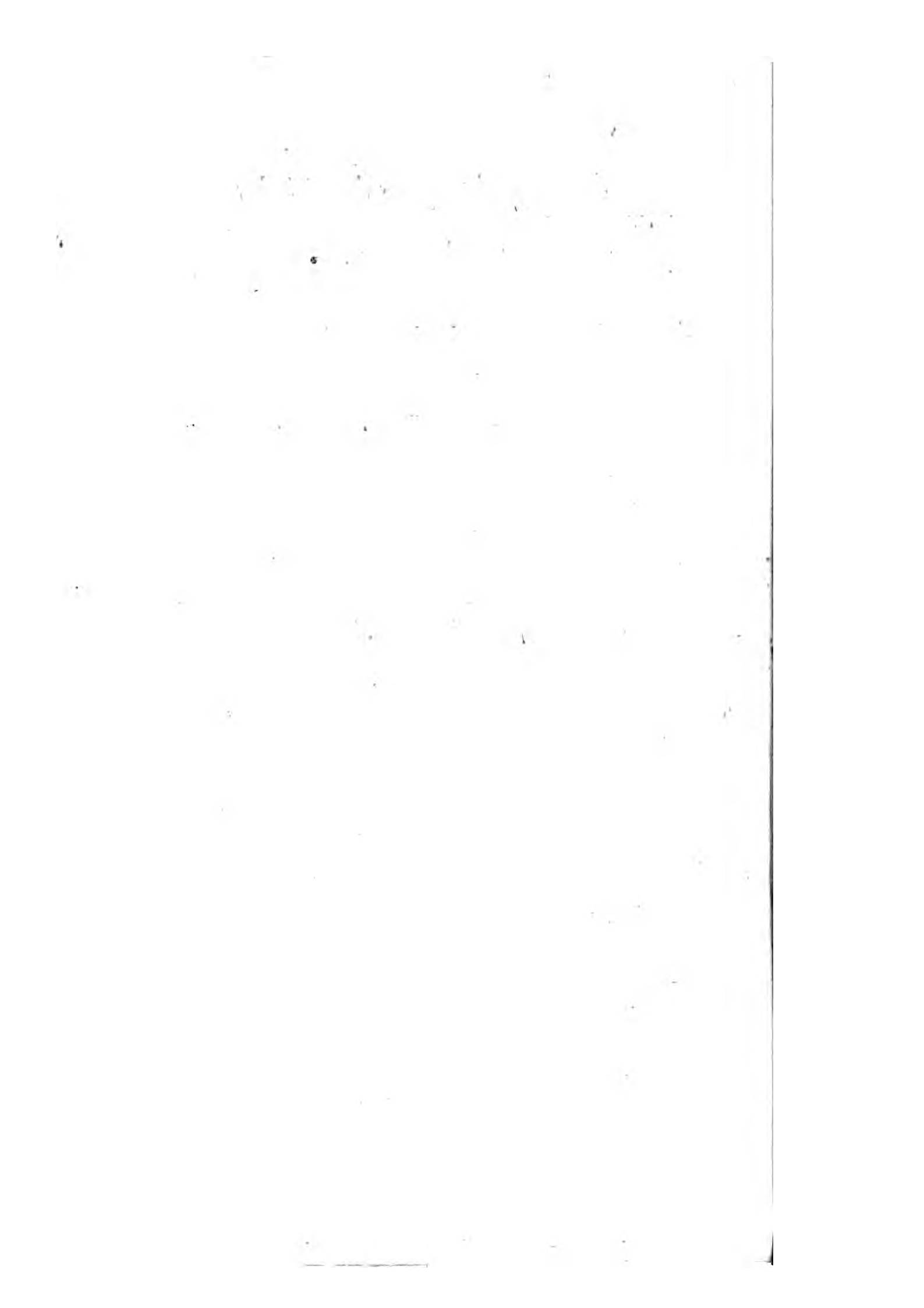
ci paroissent usées , c'est parce que d'autres Auteurs les ont répétées d'après Saint-Évreumont ; mais la gloire qu'il a de les avoir dites le premier , sera toujours nouvelle. Si l'on apperçoit dans ce choix quelques maximes fausses , c'est le défaut du bel esprit qui ne présente qu'un côté des objets , & qui généralise trop sa maniere de les voir.

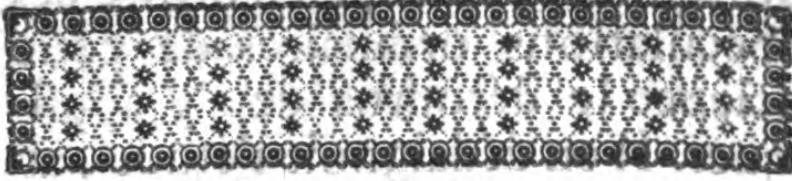
Il faut chercher dans Saint-Évreumont des pensées ingénieuses , plutôt que des vérités. Cet Écrivain a des tours de phrases quelquefois gênés , pour être exacts , quelquefois peu corrects , pour être aisés. Mais falloit-il le défigurer , sous prétexte de le corriger ? On s'est donc permis uniquement de retrancher , ou de changer un mot en certaines occasions , quand cette correction ajoutoit à la pureté du style , sans altérer le fond des pensées. Ces mots sont marqués par des sous-lignemens ; en d'autres endroits , on a supprimé des longueurs & des répétitions ; on a réduit une phrase à sa moitié , ôté ce qu'on ap-

AVERTISSEMENT. V

pelle des arrondissemens de périodes , pour serrer le nerf des idées. Souvent on a laissé couler l'éloquence verbeuse de l'Auteur , pour le faire connoître tel qu'il étoit avec ses graces & ses défauts. On a omis dans les lettres les particularités peu intéressantes , afin de n'en conserver que le tour facile & certaines anecdotes qui en font l'agrément. On n'a rien gardé de ses vers ni de ses comédies , parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant.

Au reste on n'a pas dû , ni même pu s'astreindre à aucune espece d'ordre & de liaison dans l'abrégé d'un Auteur , qui pensoit & écrivoit sans suite & sans système , avec le ton & la dissipation d'un homme de Cour. Cependant il en a coûté quelque peine pour rapprocher des objets éloignés , & pour remettre sous des titres précis des matieres vagues & décousues.





INTRODUCTION

PRÉLIMINAIRE,

Contenant les principales particularités de la vie de M. de Saint-Évremont.

CHARLES DE SAINT-ÉVRE-
MONT, d'une ancienne
Maison de Normandie, nâquit
le premier Avril 1613, à S. De-
nis-le-Guast. Après avoir com-
mencé l'étude du Droit, il quit-
ta le chemin de la Robe pour
le parti des Armes; il obtint une
Compagnie, après le siège de
Landrecy, où il s'étoit trouvé.

Le métier des armes ne l'empê-
cha point de cultiver son goût
pour les belles-lettres & la phi-

viii INTRODUCTION
sophie; mais le peu d'utilité des spéculations ordinaires de cette science le détourna de s'y appliquer. Il en dédaignoit l'étude, au lieu qu'il conserva toujours de l'estime pour celle du Droit qu'il jugeoit non-seulement utile, mais nécessaire à un honnête homme.

Une politesse affaisonnée de tous les agrémens du bel esprit, une bravoure éprouvée dans les actions générales & dans quelques combats singuliers, un concours brillant de qualités qui ne font pas toujours le partage des gens de guerre, attirèrent à Saint-Évremont l'estime des Militaires les plus distingués de son temps. Le Prince de Condé fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la Lieutenance de ses Gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui.

Saint-Évremont fut blessé à la bataille de Nortlingue, & ne fut bien guéri que trente ans après :

PRÉLIMINAIRE. IX
encore lui resta-t-il de sa blessure une foiblesse dans la jambe gauche. Après la prise de Furnes , le Duc d'Enguien choisit Saint-Évremont pour en apporter la nouvelle à la Cour, & le chargea de proposer au Cardinal Mazarin le siège de Dunkerque , & de régler avec ce Ministre tout ce qui pourroit assûrer l'exécution d'un si grand dessein.

Saint-Évremont réussit au gré du Prince de Condé ; mais une légère imprudence lui fit bientôt perdre le mérite de ce service. M. le Prince avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des hommes , & n'en étoit que plus sensible à la raillerie. Saint-Evremont ne le ménagea point dans quelques entretiens secrets. Le Duc d'Enguien le sçut , & il lui ôta la Lieutenance de ses Gardes. On dit pourtant que ce Prince naturellement grand, eut la générosité de lui pardonner dans la suite ; mais une première disgrâce ne corrigea

XI INTRODUCTION

point Saint-Évremont de son humeur caustique, puisqu'il fut mis trois mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le Cardinal Mazarin. On ajoute, il est vrai, que Saint-Évremont n'y avoit pas eu plus de part que les autres convives de la compagnie, où furent tenus ces propos offensans; mais dans ces sortes d'occasions, le plus foible paie. Cependant le Cardinal se réconcilia avec Saint-Évremont; & dans sa dernière maladie, il l'engagea plusieurs fois à lui lire une Satyre qu'il avoit faite contre le Duc de Longueville. C'étoit au sujet de sa retraite en Normandie, dans le temps de la guerre de Paris. Le Duc avoit offert le commandement de l'artillerie à Saint-Évremont, pour l'attirer dans son parti; mais celui-ci ne voulut pas se détacher de la Cour. La guerre civile s'étant répandue de la Capitale dans les autres Villes du Royaume, le Roi, pour re

PRÉLIMINAIRE. xj

compenser le mérite & la fidélité de Saint-Évremont, le fit Maréchal de Camp, avec une pension de trois mille livres.

Le Traité des Pyrénées mit fin à toutes ces hostilités. Cette paix déplut à beaucoup de gens. Saint-Évremont écrivit à ce sujet au Maréchal de Crequy, & sa lettre étoit la Satyre du Traité. Le Roi ayant eu communication de cette lettre, ordonna qu'on mît Saint-Évremont à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, se retira dans la Normandie, & chercha les moyens de sortir de la France.

Il passa d'abord en Hollande, & de là en Angleterre. Un voyage qu'il avoit déjà fait à la suite de l'Ambassadeur de France, que Louis XIV avoit envoyé à Charles II, lorsqu'il parvint au Trône de son pere, l'avoit mis à même d'y faire connoissance avec plusieurs personnes du premier mérite, & de la plus haute

xij · INTRODUCTION

naissance ; enforte qu'y retournant , il n'eut pas de peine à renouer ces liaisons. Ce fut en ce pays que M. de Saint-Évremont composa une grande partie de ses Ouvrages : c'étoit par la lecture & la composition , qu'il cherchoit à adoucir les chagrins de sa disgrâce. Plusieurs personnes s'employèrent inutilement pour obtenir le rappel de M. Saint-Évremont. Elles ne purent y réussir ; & lui-même voyant le peu de succès de leurs peines , les pria de ralentir leurs sollicitations.

Madame la Duchesse de Mazarin ayant eu des raisons de mécontentement de son mari , quitta la Cour de France : elle voyagea en différens pays , & passa enfin en Angleterre. M. de Saint-Évremont la vit souvent , ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette Dame à qui il adresse une grande partie de ses Ouvrages. Il fit même pour elle un Mémoi-

PRÉLIMINAIRE. xiiij

re en réponse à celui de M. de Mazarin , qui avoit fait déclarer par Arrêt du Conseil , son épouse déchuë de ses prétentions.

Quelques occupations , ou quelques plaisirs qu'il trouvât en Angleterre , M. de Saint-Évremont ne négligea pas d'entretenir une sorte de commerce avec les amis qu'il avoit en France. Il écrivoit souvent au Comte de Grammont , à la belle & spirituelle Ninon de l'Enclos , & à plusieurs autres personnes. Il composa beaucoup d'Ouvrages ; mais il avoit une répugnance à les publier , que ses meilleurs amis ne pouvoient vaincre. Cette obstination engagea beaucoup d'Écrivain à faire passer leurs Ouvrages sous le nom de M. de Saint-Évremont , & on en a vu une foule qui lui ont été attribués , & qui très-sûtement n'étoient pas de lui.

M. de Saint-Évremont mourut le 20 Septembre 1703. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans. Il

xiv INTRODUCTION

avoit ordonné par son testament qu'il fût enterré fans pompe, & on se conforma à sa volonté ; mais on choisit pour le lieu de sa sépulture l'Abbaye ou Église Collégiale de Westminster, célèbre par les tombeaux des Rois d'Angleterre, & par ceux d'un nombre de personnes distinguées par leur naissance, ou par leur sçavoir, ou par leur esprit.

Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive, un jugement solide & une mémoire heureuse. Les douleurs sensibles & cuisantes qu'il souffroit dans sa maladie, ne troublèrent jamais sa tranquillité. Il les supporta avec une fermeté & une constance qui doit être enviée des philosophes du premier rang. Ses manières étoient gracieuses & engageantes, sa conversation libre & enjouée, ses réparties promptes & heureuses. Il possédoit parfaitement l'art de lire, & racontoit d'une manière agréable.

Il avoit beaucoup de penchant à la satyre. Le ridicule qu'il remarquoit dans les hommes le réjouissoit ; il se plaisoit à le faire sentir par une raillerie fine & piquante, ou par une ironie ingénieuse. Il préféreroit, comme il dit lui-même, l'art de dire des vérités obligeantes à l'art de donner des louanges malignes.

Il a toujours parlé de sa disgrâce avec la fermeté & l'affurance qui conviennent si bien à un honnête homme. Quelque desir qu'il eut de revoir sa patrie il n'a jamais demandé son retour d'une manière basse & rempante.

M. de Saint-Évremont n'eut pas une grande passion pour les femmes ; parmi celles qu'il aima, Mademoiselle de l'Enclos doit tenir le premier rang.

Il avoit un fond de joie, de bonne humeur, qui, au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembloit prendre de nouvelles forces. On en trouvera des marques dans

XVJ INTRODUCTION

les Ouvrages qu'il a écrit dans ce temps-là. Il aimoit la compagnie des jeunes gens ; il se plaisoit au récit de leurs aventures ; l'idée de divertiffemens qu'il n'étoit plus en état de goûter , occupoit agréablement de son esprit.

M. de Saint-Évremont étoit très-sensible au plaisir de table , & il se distingua par son raffinement sur la bonne chere ; mais il recherchoit moins la somptuosité & la magnificence , que la délicatesse & la propreté.

Il ne se piquoit point d'une morale rigide ; cependant il avoit toutes les qualités d'un homme d'honneur. Il étoit équitable , généreux , reconnoissant , plein de douceur & d'humanité.

Quant à ses sentimens sur la Religion , il a toujours fait profession de la Religion Romaine , où il étoit né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort , fondés sur ce que dans sa dernier maladie , il avoit refusé
de

de voir des Prêtres : mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matiere de cette importance ; par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paroîtra pas fondée. Il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la Religion, & il ne pouvoit souffrir qu'on en fit un sujet de plaisanterie. La seule bienfiance, disoit-il, & le respect qu'on doit à ses concitoyens, ne le permettent pas.

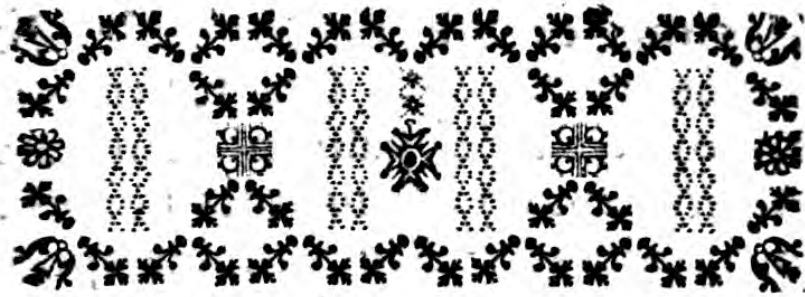
On voit par ses écrits qu'il avoit de l'érudition ; mais c'étoit une érudition polie, & convenable à un homme de sa profession & de sa qualité.

M. de Saint-Évremont aimoit passionnement la musique, & n'ignoroit pas la composition. Il notoit lui-même les Idylles, les Prologues, les autres pièces qu'on chantoit chez Madame de Mazarin. Pour la symphonie, il en chargeoit M. Paifible, ou quelque autre habile Musicien.

xviiij INTRODUCTION.

La plupart des Auteurs, contents d'eux-mêmes & amoureux de leurs productions, ne consultent personne, ou ne souffrent qu'avec peine la critique de leurs amis. M. de Saint - Évremont écoutoit avec plaisir la critique qu'on faisoit de ces Ouvrages. Il souhaitoit qu'on lui fournît quelque chose de meilleur que ce qu'on reprenoit ; & il se corrigeoit, lorsqu'il croyoit qu'on avoit mieux rencontré que lui.





L'ESPRIT

DE

SAINTE-ÉVREMONT.

L'AMOUR.

TRE fort amoureux ;
E c'est avoir pris une pas-
sion qui ne ruine pas seu-
lement les qualités d'un
caractere , mais qui assujettit les
mouvemens des autres passions.
Une ame qui aime bien , ne se
porte aux autres passions que se-
lon qu'il plait à son amour. Si elle
a de la colere contre un amant ,
l'amour l'excite & l'appaise. Elle
pense hair & ne fait qu'aimer.

B ij

2 L'AMOUR.

L'amour excuse l'ingratitude, & justifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable passion sont des plaisirs; on en connoît les peines, lorsqu'elle est passée, comme après la réverie d'une fièvre, on sent ses douleurs. En aimant bien, l'on n'est jamais misérable. On croit l'avoir été, quand on n'aime plus.

Il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble & dégénéreux, qu'un honnête amour. L'amour a une chaleur qui fert de courage à ceux qui en ont le moins.

L'amour est encore un Dieu pour les précieuses. Il n'excite pas de passions en leurs ames; il y forme une espece de Religion. Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il y a de plus naturel. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, & converti des mouvemens en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensua-

lité ; mais elles ne font pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour , que les plus voluptueuses ; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement , que de la brutalité de l'appétit. Les précieuses font consister leur plus grand mérite à aimer tendrement leurs amans sans jouissance , & à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

Les femmes se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles font les premières à se trouver aimables & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour font plus doux qu'ils ne font sensibles ; car l'amour propre flatte seulement, & celui qui est inspiré se fait sentir.

Une belle femme se portera plutôt à la conservation de sa beauté , qu'à celle de son amant. Il y a je ne sçais quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur. Il n'en est pas ainsi de la perte de la beauté.

4 L'AMOUR.

Cette perte vous ôte l'espérance d'aucun plaisir pour le reste de votre vie. Le remede feroit de s'accommoder au malheureux état où l'on se trouve ; & quel remede pour une femme qui a été adorée , de revenir d'une vanité si chere à la raison !

En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée , en quelque état qu'elle soit , ses appas lui seront chers. Son dernier soupir est moins pour la perte de la vie , que pour celle de la beauté.

On peut rapporter à trois mouvemens tout ce que nous fait sentir une certaine passion générale. Aimer , brûler , languir. Aimer est le premier état de notre ame , lorsqu'elle se meut par l'impression de quelque objet agréable ; là il se forme un sentiment secret de complaisance en celui qui aime , & cette complaisance devient ensuite un attachement à la personne qui est aimée. Brûler est un état violent , sujet aux inquiétudes , aux peines ,

L' A M O U R. 5

aux tourmens , quelquefois aux troubles , aux transports , au désespoir , en un mot , à tout ce qui nous inquiète ou qui nous agite. Languir est le plus beau des mouvemens de l'amour ; c'est l'effet délicat d'une flamme pure , qui nous consume doucement ; c'est une maladie chere & tendre , qui nous fait hair la pensée de notre guérison. On l'entretient secrètement au fond de son cœur , & si elle vient à se découvrir , les yeux , le silence , un soupir qui nous échappe , une larme qui coule malgré nous , l'expriment mieux que ne pourroit faire toute l'éloquence du discours.

Peu de larmes suffisent aux amans pour exprimer leur amour , quand ils en ont trop , ils expliquent moins leur passion que leur foiblesse.

Où l'amour a sçu regner une fois , il n'y a plus d'autre passion qui subsiste d'elle-même. C'est par lui qu'on espere & que l'on craint ;

6 L'AMOUR.

c'est par lui que se forment nos joies & nos douleurs. Le soupçon, la jalousie, la haine même viennent insensiblement de son fond, & toutes ces passions, de distinctes qu'elles étoient, ne sont plus, à le bien prendre, que ses mouvemens.

Dans une passion nouvelle, les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. L'inquiétude n'est supportable qu'en amour, où elle a même ses plaisirs.

L'amour n'est autre chose qu'une passion dont le cœur fait ordinairement un méchant usage. Le cœur est un aveugle à qui sont dues toutes nos erreurs. C'est lui qui préfère un sot à un honnête homme, qui enleve les prudes à la vertu, & dispute les saintes à la grace. Aussi peu soumis à la règle dans le couvent, qu'au devoir dans les familles; infidèle aux époux, moins sûr aux amans, il agit sans conseil & sans con-

L'AMOUR. 7

noissance , révolté contre la raison qui le doit conduire , & émû secretement par des ressorts cachés qu'il ne comprend pas , il donne & retire ses affections sans sujet ; il s'engage sans dessein , rompt sans mesure , & produit enfin des éclats bisarres qui deshonnorent ceux qui les souffrent & ceux qui les font.

L'amour ne fait point de tort à la réputation des Dames , le peu de mérite des amans les deshonne. La plus noble ambition d'une beauté , c'est de pouvoir tout sur ceux qui peuvent le plus.

Le premier mérite auprès des Dames , c'est d'aimer ; le second est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troisieme de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites-vous aimer , ou flattez-les sur ce qu'elles aiment , ou faites leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux : car enfin il leur faut de l'amour , de quelque nature qu'il

puisse être ; leur cœur n'est jamais vuide de cette passion.

L'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour , est moins une grace à leur péché , qu'une justice à leur foiblesse.

L'AMITIÉ.

L'Amitié est un commerce , le trafic en doit être honnête ; mais enfin , c'est un trafic. Celui qui y a mis le plus , en doit le plus retirer.

Celui qui fait du bien , parce qu'il se croit obligé d'en faire , le fait presque toujours de mauvaise grace. Les offices de ces gens-là ont je ne sçais quoi de languissant , qui ôte toute la fleur du bien qu'ils nous font. Au contraire les offices des vrais amis ont je ne sçais quoi de vif & d'animé , qui va toujours au devant de nos besoins , & qui prévient même jusqu'à nos desirs.

L'AMITIÉ. 9

Il y a des gens qui regardent leurs amis comme des victimes dévouées à leur réputation.

Le monde est plein de fanfarons & d'hypocrites en amitié.

Si les amitiés qui ne sont animées que par l'honneur ou par le devoir, ont je ne sçais quoi de languissant ou de fâcheux, celles qui se font par la ressemblance des humeurs, & par la communication des plaisirs, sont fort sujettes au changement.

La fin de l'amitié dépend moins de notre volonté, que le commencement.

Il n'y a point de sympathie si parfaite, qui ne soit mêlée de quelque contrariété; point d'agrément à l'épreuve d'une familiarité continuelle.

Il n'y a si bel esprit en amour, qui ne s'épuise : il n'y a si bon cœur en amitié, qui ne se rebute. Le goût des meilleures choses change, avant qu'elles aient changé.

Il n'y a pas de raison de reprocher le changement comme un fort grand mal. Tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux personnes légères, c'est d'avouer de bonne foi leur légèreté, & de ne pas ajouter la trahison à l'inconstance.

C'est l'honneur qui s'efforce quelquefois de cacher les défauts du cœur, qui joue le personnage de la tendresse, qui sauve les apparences pour quelque temps, jusqu'à ce que l'inclination se réveille, & qu'elle reprenne sa première vigueur.

Si on me demande plus que de la chaleur & des soins pour les intérêts de ceux que j'aime; plus que mes petits secours, tandis qu'ils sont dans le besoin; que la discrétion dans le commerce, & le goût dans la confiance; qu'on aille chercher ailleurs des amitiés; la mienne ne peut plus souffrir rien d'avantage.

Se résoudre à n'aimer qu'une

L'AMITIÉ. 11

personne, & se disposer à hair tous les autres, c'est ce qu'on croit vertu en particulier, cependant c'est un vice envers tout le monde.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie que l'amitié; il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir.

La justice n'a fait qu'assembler les hommes; l'amitié les fait unir. L'amitié fait toute la douceur de notre vie; la justice avec cent & cent rigueurs, a bien de la peine à en établir la sûreté.

Les amis importuns font souhaiter d'être indifférens : les impérieux nous tyrannifent : les jaloux nous incommodent.

Si les lumières de l'entendement ne dirigent les mouvemens du cœur, les amis font plus propres à nous fâcher, & plus capables de nous nuire que de nous servir.

On se méprend dans la mauvaise fortune, si on compte sur de vieil-

les habitudes, qu'on nomme assez légèrement amitiés.

Il faut nous louer du service qu'on nous rend, fans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas.

Pour conferver une chose auffi précieufe que l'amitié, il ne fuffit pas de fe précautionner contre les vices.

Qui fe pique d'être juſte, eſt un méchant ami, ou ſe ſent une grande diſpoſition à l'être.

Le commerce particulier d'une belle femme, ſpirituelle & raifonnable, rendroit une liaiſon la plus douce qu'il ſe puiſſe; mais un homme de bon ſens ſ'affureroit mal-aiſément de ſa durée. Si la paſſion ſ'y mêle, le dégoût finira la confiance avec l'amour; & ſ'il n'y a que de l'amitié, les ſentimens de l'amitié ne tiendront pas longtemps contre les mouvemens d'une paſſion.

Quand vous commencerez à entendre des ſoupirs que votre

L'AMITIÉ. 19

amie déguise sous le nom de vapeurs de rate, croyez que votre liaison est en grand danger.

Il y a deux sortes de gens dans le monde : les uns songent à leurs affaires, les autres pensent à leurs plaisirs. Les premiers fuient l'abord des misérables, & craignent de le devenir par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher son mal, & leur devenir bon à quelque chose. Les seconds sont accessibles par plus d'endroits. Leur ame est plus ouverte, mais leur conduite est plus incertaine. La passion l'emporte toujours sur l'amitié.

LA TRAGÉDIE.

ON n'a jamais vu tant de règles pour faire de belles Tragédies ; & cependant l'on en fait si peu, qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles.

Un grand défaut dans les Au-

14 LA TRAGÉDIE.

teurs de Tragédies, c'est d'employer une passion pour une autre, de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendresse , & du désespoir où il ne faut que de la douleur.

Le théâtre perd tout son agrément dans la représentation des choses saintes ; & les choses saintes perdent beaucoup de la religieuse opinion qu'on leur doit , quand on les représente sur le théâtre.

Le passage de la mer Rouge , le soleil arrêté dans sa course , les armées défaites par Samson avec une mâchoire d'âne , toutes ces merveilles ne seroient pas crues à la Comédie , parce qu'on y ajoute foi dans la Bible ; mais on ne douteroit bientôt dans la Bible , qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

L'esprit de notre Religion est directement opposé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le théâtre.

Polyeucte

Polyeucte auroit été une misérable Tragédie, si les entretiens de Pauline & de Severe n'eussent conservé à l'Auteur la réputation que les vertus chrétiennes de nos Martyrs lui eussent ôtées.

C'est par les Dieux, les Oracles & les Devins qu'on voyoit regner au théâtre *des Anciens* un esprit de superstition & de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux.

La Tragédie *ancienne* consistant aux mouvemens excessifs de la *crainte* & de la *pitié*, n'étoit-ce pas faire du théâtre une école de frayeur & de compassion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à se désoler de tous les malheurs ?

Aristote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens ; mais il crut y apporter assez de remède, en établissant une certaine *purgation*, que personne jusqu'ici n'a entendue.

Y a-t-il rien de si ridicule que de

16 LA TRAGÉDIE.

former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille *incertainement* à la guérison ?

Nos Auteurs *tragiques* ont fait un aussi méchant usage de l'amour, qu'en ont fait les Anciens de leur crainte & de leur pitié. Croyant faire les Rois de parfaits amans, nous en faisons des Princes ridicules. Souvent nos plus grands Héros aiment en bergers sur nos théâtres. Si une Comédienne a l'art de pleurer d'une manière touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité. Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux, sans prendre garde à ce qui desire de la naïveté, de la tendresse, de la douleur ; & cela vient de ce que voulant par-tout de l'amour, nous cherchons de la diversité dans les manières, n'en mettant presque jamais dans les passions.

Corneille n'a pas plut à la multitu-

de en ces derniers temps, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment, & de plus délicat dans la pensée. Après avoir comme usé les passions ordinaires, il s'est fait un nouveau mérite à toucher de plus fines jalousies & de plus secrettes douleurs ; mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes assemblées, & une découverte si précieuse lui a fait perdre quelque estime dans le monde, au lieu qu'elle devoit lui donner une nouvelle réputation. Personne n'a mieux entendu la nature que Corneille ; mais il l'a expliquée différemment, selon ses temps différens. Étant jeune, il en exprimoit les mouvemens ; étant vieux, il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit tout au sentiment, il donne plus aujourd'hui à la connoissance ; il ouvre le cœur avec son secret, il le produisoit avec tout son trouble.

Chez Corneille la grandeur se connoît par elle-même ; les figures qu'il emploie sont dignes d'elle , quand il veut la parer de quelques ornemens ; & la pleine image qu'il en donne , fait la véritable impression qu'aiment à recevoir les personnes de bon sens. Corneille a cru que ce n'étoit pas assez de faire agir les hommes , il est allé au fond de leur ame chercher le principe de leurs actions ; il est descendu dans leur cœur pour y voir former les passions , & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens.

Mourir est si peu de chose aux Anglois , qu'il faudroit pour les toucher , des images plus funestes que la mort même : de là vient que nous leur reprochons assez justement de donner trop à leurs sens sur le théâtre. Il nous faut souffrir aussi le reproche qu'ils nous font , de passer dans l'autre extrémité. En effet , ce qui doit être tendre , n'est que doux ; ce qui

doit former la pitié, fait à peine la tendresse; l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement, de l'horreur.

Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond, & les passions à demi-touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne sçavent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux siècles, doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, du temps dont il a vécu, & particulièrement dans le sien propre. Les morts ne sçauroient entrer en ce que nous sommes; mais la raison, qui est de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Rejeter l'amour de nos Tragédies, comme indigne d'un Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir à eux par un secret rapport, & je ne sçai qu'elle liaison qui demeure entre leurs ames & les nôtres.

Ne les faisons pas descendre au dessous d'eux , ne ruinons pas ce qu'ils ont au dessus des hommes.

Les larmes doivent être ménagées avec discrétion sur le théâtre ; car le spectateur le plus tendre a bientôt séché les siennes.

Les grandes douleurs veulent peu de plaintes , & un sentiment profond. Il faut un désespoir qui ne s'exhale pas trop en paroles ; mais où la nature accablée succombe sous la violence de la passion. Les longs discours expliquent plus notre regret à la vie , que notre résolution à la mort. Parler beaucoup en ces occasions , c'est perdre tout le mérite de sa douleur.

O Sylvia , tu sei morta ; & s'évanouir comme Amynte.

Non , je ne pleure point , Madame ; mais je meurs , & mourir comme Eurydice.



LA COMÉDIE.

POur faire une belle Comédie, il faut choisir un beau sujet, le bien disposer, le bien suivre & le mener naturellement à sa fin. Il faut faire entrer les caractères dans les sujets, & non pas former la constitution des sujets après celle des caractères. Nos actions doivent précéder nos qualités & nos humeurs. Il faut remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que sont les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils font. Enfin ce n'est pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut représenter sur le théâtre.

Les Espagnols sont plus fertiles en invention que les François; c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plupart de nos sujets de Comédie. La raison en est qu'en Espagne, où les femmes ne se laissent presque

jamais voir , l'imagination du Poète se conforme aux moyens ingénieux de faire trouver les amans en même lieu ; & qu'en France où la liberté du commerce est établie , la grande délicatesse de l'auteur est employée dans la tendre & amoureuse expression des sentimens.

Une femme de qualité Espagnole lisoit le Roman de Cléopâtre ; & comme , après un long récit d'aventures , elle eut tombé sur une conversation délicate d'un amant & d'une amante également passionnés : Que d'esprit mal employé , dit-elle ! A quoi bon tous ces beaux discours , quand ils sont ensemble ?

En Espagne on ne vit que pour aimer ; ce qu'on appelle aimer ; en France , n'est proprement que parler d'amour. C'est là qu'on mêle aux sentimens de l'ambition la vanité des galanteries. C'est à qui pourra mieux se servir , les femmes des galans , & les galans des femmes pour arriver à leur but.

La Comédie des Espagnols, qui n'est autre chose que la représentation de leurs aventures, ne doit pas être plus régulière que leurs *galanteries*. La Comédie des François qui ne s'éloigne guere de leurs usages, conserve dans la représentation des amours, les égards qu'ils ont dans les amours mêmes.

La Comédie n'a pas plus de privilège que les Loix, qui, devant être fondées sur la justice, ont néanmoins des différences selon le divers génie des peuples.

S'il faut bien aimer la méchante plaisanterie, pour être touché de ce qu'on entend à la Comédie Italienne; il faut être aussi bien grave & bien composé, pour ne pas rire de ce qu'on y voit.

La Tragédie fut le premier plaisir de l'ancienne République; & les vieux Romains possédés seulement d'une âpre vertu, n'alloient chercher aux théâtres que des exemples qui pouvoient fortifier

24 LA COMÉDIE.

fier leur naturel, & entretenir leurs austères habitudes. Quand on joignit la douceur de l'esprit à la force de l'ame, on se plut aussi à la Comédie ; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on se divertissoit par les agréables.

Sitôt que Rome vint à se corrompre, les Romains quitterent la Tragédie, & se dégoûtèrent de voir au théâtre une image de l'ancienne vertu.

Depuis ce temps-là jusqu'au dernier de la République, la Comédie fut le délassement des grands hommes, le divertissement des gens polis, & l'amusement d'un peuple ou relâché, ou adouci.

Un peu avant la guerre civile, l'esprit de la Tragédie revint animer les Romains dans la disposition secrète d'un génie qui les préparoit aux funestes révolutions qu'on vit arriver.

Les désordres cessés sous Auguste & la tranquillité bien rétablie, on chercha toutes sortes de plaisirs.

Les Comédiens recommencerent. Les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laissa pas de se conserver de la réputation. Sous le regne de Néron, Seneque prit des idées funestes, qui lui firent composer les Tragédies qu'il nous a laissées; quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruinerent tout-à-fait & la Tragédie, & la Comédie; l'esprit n'eut plus de part aux représentations, & la seule vue cherchoit dans les postures & les mouvemens, ce qui peut donner à l'ame des spectateurs des idées voluptueuses.

Les Italiens aujourd'hui se contentent d'être éclairés du même soleil, de respirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains; mais ils ont laissé pour les Historiens cette vertu sévère que les Romains exerçoient, & ils n'ont pas cru avoir besoin de la Tragédie, pour s'animer à des choses dures qu'ils n'ont pas en-

vie de pratiquer. Comme ils aiment la vie ordinaire, & les plaisirs de la vie voluptueuse, ils ont voulu former des représentations qui eussent du rapport avec l'une & avec l'autre : de là est venu le mélange de la Comédie & de l'art des Pantomimes, que l'on voit sur les théâtres des Italiens.

Il n'y a point de Comédie qui se conforme plus à celle des Anciens, que l'Angloise, pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'est point une pure galanterie pleine d'aventures & de discours amoureux ; c'est la représentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs, & les différens caractères des hommes. C'est un Alchimiste, qui, par les illusions de son art, entretient les espérances trompeuses d'un vain curieux ; c'est une personne simple & crédule, dont la sotte facilité est éternellement abusée ; c'est quelquefois un politique ridicule, grave, composé, qui se concerte sur

tout, mystérieusement soupçon-
neux, qui croit trouver des des-
seins cachés dans les plus com-
munes intentions, qui pense dé-
couvrir de l'artifice dans les plus
innocentes actions de la vie.

Il faut avouer que la régularité
ne se rencontre pas dans les Co-
médies des Anglois; mais ils sont
persuadés que les libertés qu'on
se donne pour mieux plaire, doi-
vent être préférées à des règles
exactes, dont un Auteur stérile &
languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la règle pour évi-
ter la confusion; il faut aimer le
bon sens qui modère l'ardeur d'u-
ne imagination allumée; mais il
faut ôter la règle toute contrain-
te qui gêne, & bannir une rai-
son scrupuleuse qui, par un trop
grand attachement à la justesse, ne
laisse rien de libre & de naturel.

Ceux que la nature a fait naître
sans génie, ne pouvant jamais se le
donner, donnent tout à l'art qu'ils
peuvent acquérir; & pour faire va-

loir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier un ouvrage qui ne l'est pas tout-à-fait.

Les Anglois deviennent d'autant maîtres de la chose à quoi ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leurs pensées. Possédés de leur esprit, quand ils possèdent leurs sujets, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir pour une recherche trop profonde.

De tous les Poètes, ceux qui font des Comédies, doivent être les plus propres pour le commerce du monde; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les sentimens & les passions des hommes. Un discours où l'on ne parle que de bois, de rivières, de prés, de campagne, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux, mais ce qui est de l'humanité, les penchans, les ten-

dressés, les affections trouvent naturellement au fond de notre ame à se faire sentir : la même nature les produit & les reçoit.

L'OPÉRA.

DANS les Opéra la magnificence plaît assez. Les machines ont quelque chose de surprenant, la musique en quelques endroits est touchante ; le tout ensemble paroît merveilleux ; mais il faut aussi avouer que ces merveilles sont bien ennuyeuses. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée ; quelque temps après les instrumens nous étourdissent, & la musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien à distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du récitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole ?

Une sottise chargée de musique,

de danses, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais toujours sottise.

Les Grecs faisoient de belles Tragédies, où ils chantoient quelque chose; les Italiens & les François en font de vilaines, où ils chantent tout.

Les vœux, les prières & les louanges, les sacrifices se chantent, les passions tendres & douloureuses s'expriment naturellement par une espece de chant; mais tout ce qui regarde les intrigues & les affaires, & qui appartient au conseil & à l'action, est propre aux Comédiens qui récitent, & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent.

Un Opéra est un travail bizarre de poésie & de musique, où le Poète & le Musicien également gênés l'un par l'autre se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage.

Le récitatif Italien n'est ni chanter ni réciter, c'est quelque chose
d'inconnu

d'inconnu aux Anciens , qu'on pourroit définir un méchant usage du chant & de la parole. Dans le chant Italien, les larmes de l'absence font des pleurs de funérailles ; le triste devient si lugubre dans leur bouche, qu'ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur ; & quelquefois ils expriment la langueur de la passion, comme un défailement de la nature.

Louigi disoit que pour rendre une musique agréable, il falloit des airs Italiens dans la bouche des François ; à son retour en Italie, il rendit tous les Musiciens de la nation ennemis.

Il n'y a guere de gens qui aient la compréhension plus lente, & pour le son des paroles, & pour entrer dans l'esprit du compositeur, que les François. Il y en a peu qui entendent moins la quantité, & qui trouvent avec autant de peine la prononciation ; mais quand après une longue étude ils viennent à posséder ce qu'ils chantent, rien

n'approche de leur agrément.

Les machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de mathématique ; mais elles ne plairont guere au théâtre à des personnes de bon goût ; plus elles divertissent l'esprit de son attention au discours , & plus elles sont admirables , & moins l'impression de ce merveilleux laisse à l'ame de la tendresse & du sentiment exquis , dont elle a besoin pour être charmée ou touchée de la musique. Si l'on veut faire de la dépense , qu'on la fasse pour les belles décorations , dont l'usage est plus naturel & plus agréable que n'est celui des machines.

On court hazard de se décrier par le bon goût , si on ose le faire paroître , quand on parle devant nous de *certaines choses* , comme *l'Opéra*. Il faut se faire à soi-même un secret de ses lumieres.

L E S R O M A I N S .

POUR ces talens divers & singuliers , qu'on attribue à chacun des Rois de Rome , il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Chacun a suivi son naturel , & c'est à cela qu'on doit imputer le peu d'accroissement qu'a eu Rome sous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie , qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt , qu'on n'entend point par un nouvel esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux , & ce qui d'ordinaire ne convient pas. Quand même ces institutions nouvelles auroient toutes leur utilité , il arrive de la diversité des applications , que diverses choses sont bien commencées , sans pouvoir être heureusement achevées.

L'action de Brutus étoit un ac-

34 LES ROMAINS.

te de justice farouche. Celle de Decius, l'effet de la superstition. La vaillance étoit féroce, l'opiniâtreté tenoit lieu de science militaire. Les conquêtes n'avoient rien de noble. Les Romains n'étoient que des voisins fâcheux qui vouloient labourer, la force à la main, les champs des autres. Le génie de ce peuple étoit rustique. Les Dictateurs reprenoient la charrue, moins par choix que par habitude ; leur frugalité n'étoit qu'un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus. Cependant on prendroit ces Romains pour les premières Gens de l'Univers ; c'est ce que leurs neveux, glorieux en tout, vouloient que leurs ancêtres eussent les vertus, quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps, c'est un grand courage, une grande austérité de mœurs, un grand amour pour la

patric : une valeur égale dans les derniers , beaucoup de science en ce qui regarde la guerre & en toutes choses ; mais beaucoup de corruption. Les bons Citoyens étoient chez les vieux Romains les bons Capitaines chez les derniers.

Du temps de Papirius Cursor , il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usage de la Cavalerie ; ils sçavoient si peu s'en aider , qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du combat , & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les ennemis quand ils étoient en déroute.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante , les Romains furent battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des Capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance , ce qui faisoit dire à Fabricius que les Épirotes n'avoient pas vaincu les Romains , mais que le Consul

avoit été vaincu par le Roi des Épirotes. Quand Annibal vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit pas que les Romains manquoient de courage; mais que c'étoient des gens peu entendus dans la guerre.

L'humeur des Romains farouche dans les commencemens de la République, se tourna depuis en austérité. Il se fit ensuite une vertu sévère éloignée de la politesse & de l'agrément; mais opposée à la moindre apparence de corruption. Du temps de Phyrus, il y avoit chez les Romains un bon ordre & une discipline exactement observée, une grandeur de courage admirable; plus de probité avec les ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes. Le désintéressement alloit quasi à l'excès.

La pauvreté de *Fabricius* & de *Curius* étoit une qualité générale de leur temps, plutôt que la vertu

singulière de deux hommes. On punissoit les richesses avec infamie ; il y avoit donc une forte d'habileté à sçavoir être pauvre. Peut-on plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ? Elle ne manque que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. Ces fortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce que l'on dérobe à ses sens.

Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à sa patrie.

Après la première guerre punique, on commença à Rome d'avoir de la curiosité pour les Spectacles, & du soin pour les plaisirs. Les procès augmentèrent, chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompit. L'intempérance amena des maladies, & les Médecins furent établis pour

guérir des maux, dont la continence avoit garanti les Romains auparavant.

La descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur; & la bataille de Cannes perdue, leur fit retrouver leur antique vertu & en acquérir de nouvelles.

Avant la seconde guerre de Carthage, Rome dut son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen; mais dans cette guerre on vit le Peuple Romain, soutenir le Peuple Romain, & la conspiration générale au bien public sauva Rome qui se perdoit par les fautes de ses Généraux.

Un peuple si magnanime aimoit autant périr que décheoir.

Annibal se fit une étude de connoître le génie, & d'observer l'humeur & la conduite de chaque Consul qu'on lui opposoit. Il irrita la fougue de Sempronius, & la témérité de Flaminius, & les engagea par des violences faites exprès, dans les batailles qu'ils perdirent.

Marcus Minutius , Général de la Cavalerie, vouloit de la hauteur, où il falloit de la sagesse ; de la gloire, où il étoit question de salut. Annibal travailloit à ruiner la réputation de Fabius qui l'inquiétoit, & n'oublioit rien pour en donner à Minutius qu'il ne craignoit pas. Enfin le commandement fut partagé & les troupes séparées. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi.

Un homme qui sçait mêler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possédé. Il n'en est pas ainsi des gens austeres qui , par un changement d'esprit, viennent à goûter les voluptés A Capoue on songeoit aux maîtresses, quand il falloit aller aux ennemis.

Les vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens Le corrupteur (Scipion) demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit. Il rapportoit tout à la République dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes

que celui de la servir avec les mêmes qualités, dont il eut pu la ruiner. Scipion a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée & polie : il a eu la science & la capacité des derniers, sans aucun mélange de corruption. L'humanité de Scipion ne laissa pas de produire de mauvais effets, apprenant aux Généraux à se faire aimer : comme les choses dégèrent toujours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance.

Il y eut cela d'honnête dans les commencemens de la corruption, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix que pour s'affectionner aux personnes vertueuses.

Enfin on se dégoûta de cette affection. L'honneur commença de passer pour une chimere, la gloire pour une vanité ; & chacun se rendit bassement intéressé, pensant devenir judicieusement solide.

L'amour de la patrie nous fait

bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut ; mais l'ambition & le desir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie , que cette première passion toujours belle & noble , mais rarement fine & ingénieuse.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entière , il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt ; il y avoit de l'honnêteté en certaines choses , & de l'infamie en d'autres.

Grachus joignoit à l'amour du bien une haine du mal encore plus forte. Il y avoit de la compassion pour les opprimés , & plus d'animosités contre les oppresseurs : en sorte que la passion prévalant sur la vertu , il haïssoit insensiblement plus les personnes que les crimes. Il poursuivoit par un esprit de faction , ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu.

Sous Auguste la liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer , rien du bonheur qu'elle peut produire.

Auguste alloit toujours au bien des affaires ; mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes, & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire que l'utilité. Il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la réputation solide, qui rend la vie des hommes plus douce & plus sûre. Quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur.

A l'avènement de Tibere, la complaisance se tourna en bassesse & en adulation. . . . Tibere fit de la politique une science de cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'État, & presque toujours opposé au bien public.

Le bon sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation.

Tarquin manquoit d'habileté à

conduire sa tyrannie, il ne sçavoit ni gouverner selon les Loix, ni regner contre.

Dans les premiers temps de la République, on étoit furieux de liberté & du bien public : l'amour du pays ne laissoit rien aux mouvemens de la nature. Le zele du Citoyen déroboit l'homme à lui-même.

La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Cette âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de raison.

Il en est de la science de la guerre comme des arts & de la politeffe. Elle passe d'une nation à une autre, & regne en divers temps & en différens lieux. Anni-

44 LES ROMAINS.

bal la porta chez les Carthagi-
nois ; les Romains n'ont pas com-
mencé de résister à Annibal , quand
ils ont été plus braves ; mais lors-
qu'ils ont mieux sçu faire la guerre.

Curius si fort honoré pour sa
vertu désintéressée , le fut encore
davantage , quand il fit voir aux
Romains dans son triomphe , de
l'or , de l'argent , des tableaux &
des statues. Le peuple Romain
touché d'une magnificence incon-
nue , perdit ces vieux sentimens ,
où l'habitude de la pauvreté n'a-
voit pas moins de part que la ver-
tu. La curiosité s'éveilla dans les
Citoyens ; & des idées nouvelles
firent , pour ainsi dire , de nou-
veaux esprits.

Les qualités principales des Ro-
mains furent le courage & la fer-
meté. Entreprendre les choses les
plus difficiles , ne s'étonner d'au-
cun péril , ne se rebuter d'aucune
perte. La vertu des Romains leur
tenoit lieu de toutes choses. Un
bon succès les animoit à la pour-

LES ROMAINS. 45

fuire d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage.

Jamais Rome n'a eu de si beaux esprits que sur la fin de la République. La raison en étoit qu'il y avoit encore assez de liberté parmi les Romains pour donner de la force aux esprits, & assez de luxe pour leur donner de la paresse & de l'agrément.

LES FRANÇOIS.

IL est dangereux de voir trop souvent un habile homme, quand la différence & souvent la contrariété des intérêts ne permettent pas de s'y fier. Cette maxime est infallible dans la nation Française, où la pénétration pour découvrir, va plus loin que la dissimulation pour se cacher.

Il est étonnant de voir dans la Cour la plus polie le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit,

être tour-à-tour à la mode comme les habits.

En France on juge rarement des hommes par des avantages solides qui fassent connoître le bon sens, mais par des maximes dont l'applaudissement finit aussitôt que la fantaisie qui les a fait naître.

Il n'y a point de pays où la raison soit plus rare qu'elle l'est en France ; quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'univers.

Un des grands défauts de *cette* nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *étranger* dans leur propre pays ceux qui n'ont pas bien ou son air, ou ses manières. De là vient qu'on *lui* reproche justement de ne sçavoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec *elles*.

Pour voir toujours imiter nos modes dans les choses extérieures, nous voudrions attirer l'imitation jusqu'aux manières que nous donnons à notre vertu. A la vérité,

rité, le fond d'une qualité essentielle est par-tout le même; mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; & ceux parmi nous, qui donnent le plus à la raison, y veulent encore des agrémens pour la fantaisie.

Chaque nation a son mérite, avec un certain tour qui est propre & singulier à son génie. La différence *qu'il y a* de nous aux autres, dans ce tour qui distingue les nations, c'est qu'à parler véritablement, nous nous le faisons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractère dont ils ne se défont presque jamais. La jalousie de la liberté est commune à tous les hommes; mais diverses gens la font consister en diverses choses. Les uns rejettent toute supériorité: le choix des supérieurs tient lieu de liberté à quelques autres. Les François sont de cette humeur là; ils ne sçauroient recevoir de maître sans chagrin, ni demeurer les leurs sans dé-

goût. Les plus corrompus *d'entr'eux* portent leur servitude, où ils croient trouver leur fortune; & ceux qui s'abandonnent le moins, ne laissent pas de se faire un mérite de leur souplesse.

L'industrie tient lieu en France du plus grand mérite, & l'art de se faire valoir, donne plus souvent la réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons Juges sont aussi rares que les bons Auteurs, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît. Il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à ce mauvais goût, ou tout au plus à son intelligence médiocre. Ajoutez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se défendent mal aisément.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains; mais la multitude ou ignorante ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connoisseurs; d'ailleurs les

gens de grand éclat font tout valloir à leur fantaisie ; & quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, & à celles où elle ne se connoît pas.

Communément tout est fantaisie en France ; mais une fantaisie si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les étrangers, honteux de leur bon sens, comme d'une qualité grossiere, cherchent à se faire valloir chez eux par l'imitation de nos modes, & renoncent à des qualités essentielles, pour affecter un air & des manieres qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. Aussi ce changement éternel aux meubles & aux habits, qu'on nous reproche & qu'on suit toujours, devient, sans y penser, une sagesse bien grande : car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'est un intérêt plus solide qu'on ne croit, d'avoir des François répandus par-tout, qui forment l'exté-

rieur de tous les peuples sur le nôtre ; qui commencent par affujettir les yeux , où le cœur s'oppose encore à nos loix ; qui gagnent les sens en faveur de notre empire , où les sentimens tiennent encore pour la liberté.

De la Langue Françoise.

De bons écrivains ont mis la langue Françoise dans sa perfection : mais si quelque jour une fausse idée de politesse rendoit le discours foible & languissant ; si , pour aimer trop à faire des contes & écrire des nouvelles , on s'étudioit à une facilité affectée qui ne peut être autre chose qu'un faux naturel ; si un trop grand attachement à la pureté produisoit enfin de la sécheresse ; si , pour suivre toujours l'ordre de la pensée , on ôtoit à la langue le beau tour qu'elle peut avoir , & que la dépouillant de tout ornement , on la rendit barbare , pensant la rendre naturelle ; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des corrup-

LES FRANÇOIS. 51
teurs qui ruineroient le bon & le véritable style ?

Il fut un temps qu'il y eut dans la langue François une espece d'inondation de certaines manieres de parler. On n'osoit plus se servir de la premiere personne. Un Médecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre réponse, sinon qu'on avoit mal passé la nuit, que l'on avoit senti de grandes douleurs, que l'on étoit dans une extrême foiblesse ; & comme l'intérêt du Médecin l'obligeoit à avoir de la complaisance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre : *On vous ordonne, on vous conseille, on vous prie.* En un mot, tout se traitoit par cette maniere, non seulement dans les entretiens, mais encore dans les livres. C'étoit de l'affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus basse & de la plus servile imitation dans les subalternes.

Sur un mot de cette Langue.

L'étendue juste & réglée fait le grand. La grandeur démesurée fait le *vaste*. Le *vaste* & l'affreux ont un grand rapport. *Vasta solitudo* n'est pas une de ces solitudes qui donnent un repos délicieux, qui charment les peines des amans, qui enchantent les maux des misérables. C'est une solitude sauvage, où nous nous étonnons d'être seuls, où nous regrettons la perte de la compagnie, où le souvenir des plaisirs perdus nous afflige, où le sentiment des maux présens nous tourmente. Les pays sauvages qui n'ont pas encore de culture, les pays ruinés par la défolation de la guerre, les terres désertes & abandonnées ont quelque chose de *vaste* qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur.

L E S A N C I E N S

& les Modernes.

O*N ne peut qu'admirer le dessein , l'économie, l'élévation de l'esprit , l'étendue des connoissances dans les Ouvrages des Anciens. Mais le changement de la Religion , du gouvernement , des mœurs , des manieres , en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour bien entrer dans le goût & dans le génie du siècle où nous sommes.*

Pour les comparaisons , la discrétion nous en fera moins faire qu'eux ; le bon sens les rendra plus justes , l'invention plus nouvelles. Quelquefois les comparaisons nous tirent des objets qui nous occupent le plus , par la vaine image d'un autre objet , qui fait mal-à-propos une diversion.

On s'attache à considérer deux armées qui vont se choquer : tout à coup on *vous* transporte au bord d'une mer que les vents agitent ; & *vous êtes* plus prêt à voir des vaisseaux brisés, que des bataillons rompus. Ces vastes pensées que la mer vous donne, effacent les autres.

Nous croyons embellir les objets en les comparant à des êtres éternels, immenses, infinis ; & nous les étouffons au lieu de les relever. L'impossible & le fabuleux détruisent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'étoit pas du goût des premiers siècles. Ce n'étoit que fictions, allégories & paraboles. Le génie de notre siècle est tout opposé à cet esprit de fables. Nous aimons les vérités déclarées, & rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité de la raison. Ajoutez à ce changement du goût, celui de la connoissance ; nous envisageons la nature au-

tremement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle de tant de Divinités, ne sont plus qu'une espace immense & fluide. Le Soleil, au lieu de s'aller coucher dans la mer, va éclairer un autre monde. Tout est changé, les Dieux, la nature, la politique. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos Ouvrages.

Il y a de certaines regles éternelles fondées sur le bon sens; mais il en est peu qui portent le caractère de cette raison incorruptible. Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos esprits dans tous les temps, & il seroit ridicule de vouloir toujours régler des Ouvrages nouveaux par des loix éteintes.

C'est à une imitation servile ou trop affectée, qu'est due la disgrâce de tous nos Poèmes. Le mélange de l'antique & du moderne leur a fort mal réussi.

Concluons que les Poèmes d'Ho-

mere feront toujours des chefs-d'œuvre, & non pas en tout des modeles.

Le bon sens qui se trouvera dans nos Écrits, est le bon sens de l'antiquité plus que le nôtre. Que l'esprit des Anciens nous en inspire; mais ne prenons pas le leur même. Qu'ils nous apprennent à bien penser; mais n'aimons pas à nous servir de leurs pensées.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que des vieilles productions, qui se pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumières pour les siennes ?

Tous les temps ont un caractère qui leur est propre; ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires: ils ont leur morale en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'est toujours l'homme; mais la nature se varie dans l'homme, & l'art qui n'est autre chose que l'imitation de la nature, se doit varier comme elle.

LES HISTORIENS.

NOs Historiens n'ont eu qu'un mérite médiocre. Il est assez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choses & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Historien qui réponde ni à la dignité de la matière, ni à notre propre inclination.

La médiocrité de notre génie se trouve au dessous de la majesté de l'histoire. On trouveroit peut-être un style assez pur & assez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui, pour mener une vie éloignée de la Cour & des affaires, les traiteroient avec des maximes générales & des lieux communs, qui sentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoissance de nos intérêts ; mais ils ont le désa-

58 LES HISTORIENS.

vantage d'être formés à un certain style de dépêches , peu convenable à la dignité de l'histoire. Nous avons des gens de qualité qui , pour avoir passé par de grands emplois avec un bon sens naturel & des connoissances acquises , sont également capables de bien agir & de bien parler ; mais ordinairement le génie leur manque , & ils n'ont pas l'art de bien écrire.

On ne sçauroit bien faire l'histoire de France sans avoir la connoissance de nos principales loix , des formes du gouvernement & des ordres du Royaume. Il n'y a pas une histoire chez les Romains , où l'on puisse connoître le dedans de la République par ses loix , comme le dehors par ses conquêtes.

Comme il n'y a point de peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangères , quand il est foible , ou à rendre sa condition plus glorieuse par des conquêtes , quand il est puissant ; comme il n'y en a point qui ne doive assurer son repos par

la constitution d'un bon gouvernement , & la tranquillité de sa conscience par les sentimens de sa religion ; aussi n'y a-t-il point d'*Écrivain* qui ne doive être instruit de tous ces différens intérêts , quand il en entreprend l'histoire.

Les Historiens Latins ont sçu mêler admirablement ces diverses connoissances : aussi l'histoire des Romains devoit-elle avoir du rapport avec leur vie , qui étoit partagée aux fonctions différentes de plusieurs professions. Aujourd'hui chaque profession fait une attache particuliere. La plus grande vertu des gens d'Église est de se donner tout entiers aux choses Ecclésiastiques. Les gens de Robe sont traités de ridicules aussitôt qu'ils veulent sortir de leur profession , & un homme de guerre a de la honte de sçavoir quelque chose au delà de son métier.

On ne s'étonnera pas de trouver d'excellens Historiens chez un peuple , où ceux qui écrivoient

60 LES HISTORIENS.

l'histoire, étoient ordinairement des personnes très-considérables, auxquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire, & qui avoient également une connoissance profonde des affaires, de la Religion, de la guerre & des hommes. Les Anciens avoient un grand avantage pour connoître le génie des hommes ; mais ils n'ont pas eu moins de soin pour les bien dépeindre ; en formant le caractère de leurs grands hommes, ils forment, pour ainsi dire, en même temps le caractère des qualités qu'ils leur donnent.

Il y a dans leurs éloges une certaine différence dont chaque vice, ou chaque vertu est marquée par l'impression particulière qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Habiles à discerner les vices & les vertus, à démêler les diversités qui se rencontrent dans un naturel, à distinguer les qualités différentes, & les différences dont chaque qualité est marquée.

LES HISTORIENS. 61

Il n'y a pas moins d'art dans leur style. Dans leurs narrations ils nous engagent à les suivre par la liaison insensible d'un récit agréable & naturel. Ils entraînent notre esprit dans leurs harangues par la véhémence des discours.

Il y a des différences délicates entre des qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons mal aisément. Il y a quelquefois un mélange de vice & de vertu dans une seule qualité, que nous ne séparons jamais. Nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui se cache, tantôt de délicatesse à démêler ce qui se confond. Nous n'avons qu'un même courage pour tous les gens de valeur, une même ambition pour tous les ambitieux ; l'éloge que nous faisons des hommes de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre temps. Quelquefois nous donnons tout aux qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur

y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne considérons pas assez le fond des qualités.

LES ORATEURS.

POur acquérir la perfection de l'éloquence, il faut avoir un fond de bon sens & de bon esprit, l'imagination vive, la mémoire fidèle, la présence agréable, le son de la voix net, la prononciation correcte, le geste noble, une assurance honnête, & une grande facilité de parler. Ces talens qui embrassent beaucoup de choses, n'achevent pas néanmoins un Orateur; l'étude & le commerce du monde peuvent faire tout le reste. Avant que d'entreprendre de parler en public, il faut que la lecture des Auteurs, qui ont quelque réputation, & particulièrement des Originaux en chaque science, ait enrichi notre esprit. Il faut que la conversation

LES ORATEURS. 63

versation des sçavans & le conseil d'un censeur honnête, habile & de nos amis, nous enseignent l'usage & nous apprennent à le régler sur le goût de notre siècle. Il est bon aussi que l'entretien des plus sages courtisans, que les visites sérieuses chez les femmes d'esprit, enfin que la lecture des meilleurs Ouvrages du temps, & même l'essai de la poésie, aient poli nos mœurs & notre langage.

Lorsque le choix du sujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre susceptible de force & d'ornement. Il doit jeter de l'ordre dans son dessein & de la liaison dans ses pensées. Sa diction doit être pure & propre à son sujet, riche & ornée sans fard, forte & serrée sans sécheresse, convenable à celui qui parle, au lieu, au temps & aux auditeurs. Sa narration doit être exacte, claire, serrée ; il faut qu'on y remarque par-tout du désintéressement & de la bonne foi. Elle doit couler majestueusement comme

64 P A R A L L E L E S ,
les grands fleuves, & non pas avec
rapidité comme les torrens. La
grandeur des choses qu'elle traite,
& non pas la grandeur des mots
dont elle se fert, doit faire son élé-
vation. Ses comparaisons doivent
être justes & courtes, ses métapho-
res suivies & naturelles, ses cita-
tions choisies & peu fréquentes. Il
faut enfin que les passions soient
ramenées, & que leurs mouve-
mens soient ménagés avec discrétion,
& mêlés d'une grande variété.

Ayons plus de soin de nous rendre intelligibles, que de paroître doctes; parlons de sorte que le peuple nous entende & que les sçavans nous louent.

P A R A L L E L E S ,
J U G E M E N S , C A R A C T E R E S .

Alexandre & César.

Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition. César n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se

JUGEMENS, CARACTERES. 65
mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion ; mais César , avec plus de dessein & d'intérêt ; Alexandre , pour faire du bien. Quand il passa en Asie , il distribua ses domaines , & ne garda rien pour lui , que l'espérance des conquêtes , ou la résolution de périr.

Les Peintres , Sculpteurs , les Musiciens , les Poètes , les Philosophes (tous illustres nécessairement) eurent part à sa grandeur. L'amour des lettres leur fut une passion commune ; mais Alexandre , ambitieux par-tout , avoit pour but principal dans les sciences , d'être plus sçavant que les autres.

L'esprit de César , un peu moins vaste , ramena les sciences à son usage ; & il sembla n'avoir aimé les lettres que pour son utilité. Comme Alexandre fut extrême , ou il étoit le plus charmant , ou le plus terrible. Cependant l'amitié fut sa grande passion , après la gloire

P A R A L L E L E S ,
re. Les commerces de César étoient
ou des liaisons pour ses affaires ,
ou un procédé assez obligeant ,
mais beaucoup moins passionné
pour ses amis. Si Alexandre se fût
trouvé en la place de César , il n'au-
roit employé ses grandes & admi-
rables qualités qu'à sa propre rui-
ne. Mais si Alexandre eut péri dans
la République , César , dont le
courage & la précaution alloient
d'ordinaire ensemble , ne se fût ja-
mais mis dans l'esprit ce vaste des-
sein de la conquête de l'Asie. Ale-
xandre , en douze ou treize ans , a
plus conquis de pays que les plus
grands États n'ont sçu faire dans
toute l'étendue de leur durée ; tous
les Capitaines des Macédoniens
ont été de grands Rois après sa
mort , qui n'étoient que des hom-
mes médiocres comparés à lui du-
rant sa vie. César fut le plus grand
des Romains en toutes choses ,
dans les affaires de la République
& dans les emplois de la guerre.
Alexandre suivoit par-tout son

JUGEMENS, CARACTERES. 67
ambition ou son humeur : César se laissoit conduire à son intérêt ou à sa raison. S'il falloit courir, Alexandre vouloit que ce fût contre des Rois ; s'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions. Jamais si résolu, jamais si gai que dans l'abattement des troupes : jamais si plein de confiance que dans leur désespoir.

Alexandre étoit naturellement au dessus des hommes ; vous diriez qu'il étoit né le maître de l'univers, & que dans ses expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples. N'imaginons rien de plus grand que ce maître de l'univers, où nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. César fut plus sage dans ses entreprises, plus habile dans les affaires, plus entendu dans ses intérêts, plus maître de lui dans ses passions. Seneque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire qui devoit sa grandeur à sa fortune. Plutarque paroît avoir rai-

68 P A R A L L E L E S ,
son , lorsqu'il attribue les conquêtes d'Alexandre à sa vertu plus qu'à son bonheur. Il se fit élire Général des Grecs contre les Perses : il fit faire mille fautes aux Lieutenans de Darius , & à Darius même , sans en faire aucune.

Turenne & Condé. (a)

Vous trouverez dans M. le Prince la force du génie , la grandeur du courage , une lumière vive , nette , toujours présente. M. de Turenne a les avantages du sang froid , une grande capacité , une longue expérience , une valeur assurée.

L'activité du premier se porte au delà des choses nécessaires , pour ne rien oublier qui puisse être utile : l'autre aussi agissant qu'il le doit être , ne fait rien de superflu.

M. le Prince fier dans le commandement , également craint & estimé : M. de Turenne plus in-

(a) Ce Parallele fut écrit en 1673.

JUGEMENS, CARACTERES. 69
dulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

M. le Prince plus agréable à qui sçait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît; plus sévère quand on manque, plus touché quand on a bien fait. M. de Turenne plus concerté, excuse les fautes sous le nom de malheur, & réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de faire bien son devoir.

M. le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la flatterie avec dégoût. M. de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein.

Quelques troupes que vous donniez à M. le Prince, il a toujours la même *assurance* dans le combat; vous diriez qu'il sçait inspirer ses propres qualités à toute l'armée; sa valeur, son intelligence, son action semblent lui répondre de

celle des autres. Avec beaucoup de troupes, dont M. de Turenne se défie, il cherche ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paroît impossible.

Pour M. le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire ; pour M. le Prince malheureux, jamais de honte ; & peut-être un préjudice aux affaires & jamais à sa réputation. La réputation de M. de Turenne est plus attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & continues. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait M. de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrants. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite, & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'esprit qui en fait l'éclat & l'agrement. Il faudra le perdre pour connoître bien ce

JUGEMENS, CARACTERES. 71
qu'il vaut, & il lui coûtera la vie
pour se faire une juste & pleine
réputation.

La vertu de M. le Prince n'a pas
moins de lumiere que de force ;
mais elle a moins de suite & de
liaison que celle de M. de Turen-
ne. L'un est plus propre à finir
glorieusement des actions, l'autre
à terminer utilement une guerre.

Pyrrhus.

Ça été le plus grand Capitaine
de son temps. Il avoit joint *l'habi-*
leté dans les négociations à la
science de la guerre. Mais ses deux
beaux talens employés hors de fai-
son, ruinoient l'ouvrage l'un de
l'autre. S'il sçavoit gagner des
combats, il perdoit le fruit de la
guerre : s'il attiroit des peuples à
son alliance, il ne sçavoit pas les
y maintenir. Quand il avoit éprou-
vé ses forces heureusement, il son-
geoit aussitôt à négocier ; & com-
me s'il eut été d'intelligence avec
ses ennemis, il arrêtoit ses pro-

72 P A R A L L E L E S ,
grès lui-même. Avoit-il sçu gagner l'affection d'un peuple, sa premiere pensée étoit de l'affujettir. Il arrivoit delà qu'il perdoit ses amis , sans gagner ses ennemis. A le regarder par les qualités de sa personne & par ses actions, il ne cede à pas un *Héros* de l'antiquité. A considérer le succès de ses desseins, il paroîtra souvent mal habile & perdra beaucoup de sa réputation.

Annibal.

Quand on songe qu'Annibal est parti d'Espagne, où il n'avoit rien de fort assuré; qu'il a traversé les Gaules qu'il devoit compter pour ennemies; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui venoient de chasser les Carthaginois de la Sicile; qu'il n'avoit en Italie ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni l'espérance de retraite, on est étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque l'on considère sa valeur & sa fermeté,

JUGEMENS, CARACTERES. 73

on n'admire plus qu'Annibal.

Annibal avoit peu de vertus & beaucoup de vices ; l'infidélité , l'avarice , une cruauté souvent nécessaire , toujours naturelle.

Scipion.

Scipion avoit une grandeur de courage admirable , l'humeur douce & bienfaisante , l'esprit véhément en public pour inspirer la hardiesse & sa confiance , poli & agréable dans les conversations particulieres ; l'ame haute , mais réglée ; plus sensible à la gloire qu'ambitieux du pouvoir , cherchant moins à se distinguer par l'autorité ou par l'éclat de la fortune , que par la difficulté des entreprises & par le mérite des actions.

Auguste.

Dans le gouvernement , le Sénat ne faisoit rien ni de bon ni de sage qu'Auguste ne l'eut inspiré. Le bien de l'État étoit toujours sa premiere pensée ; & il entendoit par là le vé-

ritable intérêt de ceux qui le composoient; le sien le premier, & celui des autres, qu'il ne crut jamais être tout-à-fait séparé du sien.

Il croyoit qu'un bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs; que la disgrâce d'un honnête homme étoit ressentie de tous les honnêtes gens; que les affaires devenues publiques appartenoient, malgré qu'on en eut, au jugement du public; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir.

Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-pere & les débauches de sa femme en même-temps; c'est le dernier malheur de la condition d'un mari.

Après la mort de Brutus & de Cassius, la vertu Romaine s'étoit adoucie; ce fut une complaisance générale pour Auguste. A l'avènement de Tibere, cette complaisance

JUGEMENS, CARACTERES. 75
se tourna en bassesse & en adulation.

Tibere.

Tibere fit de la politique une science de cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'État, & presque toujours opposé au bien public. Le bon sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. Les emplois éloignés étoient des exils mystérieux. Louer Brutus & Cassius étoit un crime qui coûtoit la vie; regretter Auguste, une offense secreete qu'on pardonnoit d'autant moins, qu'on n'osoit s'en plaindre. Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs miseres, les larmes, les expressions naturelles de nos douleurs, les soupirs qui nous échappent malgré nous, les simples regards enfin devenoient funestes. Parler, se taire, se réjouir, s'affliger, avoir de la peur ou de l'assurance, tout étoit crimes.

Tibere vécut odieux à tout le monde & importun à lui-même, ennemi de la vie d'autrui & de la sienne. Enfin il mourut à la grande joie des Romains.

Tibere corrompit tout ce qu'il y avoit de bon, & introduisit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire. Comme celui qui offense est le premier à hair, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Ce Prince soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan, qui lui faisoit craindre tous les autres.

Épicure.

Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts, ne comptant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, Épicure vouloit que la sobriété fût une économie de l'appétit. Il dégageoit les voluptés des inquiétudes qui les précédent, & du dégoût qui les suit.

JUGEMENS, CARACTERES. 77

La volupté spirituelle du bon Épicure n'est pas, comme s' imagine le vulgaire, un état sans douleur & sans plaisir ; mais le sentiment d'une joie pure & délicate que donne le repos de la conscience & la tranquillité de l'esprit.

Portrait du sage Épicurien.

Il vit loin du scrupule & de l'impiété ,
Sans craindre ou mériter les éclats du ton-
nere.

Il mêle l'innocence avec la volupté.
Et regarde les cieus sans dédaigner la terre.

Pétrone.

Pétrone, l'homme le plus délicat de son siècle en Poësie , en musique , en peinture , étoit voluptueux en toutes choses ; mais si maître de ses vices & de son irrégularité , qu'il devenoit l'homme du monde le plus réglé , quand il le jugeoit à propos.

Il faut bien que Pétrone ait été un des plus honnêtes hommes du monde , puisqu'il a obligé un historien aussi sévere que Tacite à re-

78 P A R A L L E L E S ,
noncer à son naturel , & à s'étendre avec plaisir sur les louanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'une volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. C'est le caractère d'une politesse ingénieuse fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possédé de ses plaisirs , qu'il fût devenu incapable des affaires , & la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Mais au lieu d'affujettir sa vie à sa dignité , comme font la plupart des hommes , & de rapporter là tous les chagrins & toutes les joies , Pétrone d'un esprit supérieur à ses charges , les ramenoit à soi-même. Les bonnes mœurs ne lui ont pas d'obligation de sa satire. C'est plutôt un courtisan délicat qui trouve le ridicule , qu'un censeur public qui s'attache à blâmer la corruption.

Pétrone est admirable par-tout dans la pureté de son style , dans la délicatesse de ses sentimens ;
mais

JUGEMENS, CARACTÈRES. 79
mais ce qui surprend davantage,
est cette grande facilité à nous
donner ingénieusement toutes sortes
de caractères. Son esprit universel
trouve le génie de toutes les professions,
& se forme comme il lui plaît à mille
naturels différens. Quoique le style
déclamateur semble ridicule à Pétrone,
il ne laisse pas de montrer beaucoup
d'éloquence en ses déclamations.
Souvent en ces narrations, il ne se
laisse pas aller au simple naturel,
& se contente des graces de la naïveté.
Quelquefois il met la dernière main
à son ouvrage, & il n'y a rien de si
poli. A la réserve d'Horace, Pétrone
est peut-être le seul de l'antiquité,
qui ait sçu parler de galanterie. Notre
nation a certainement en ce point
un grand avantage sur les Anciens;
mais autant que les autres nous le
cedent, autant Pétrone l'emporte
sur nous.

Nous n'avons point de roman
qui nous fournisse une histoire si

80 P A R A L L E L E S ,
agréable que la Matrone d'Éphèse, rien de si galant que les Poulets de Circé. Jugez cependant s'il eut traité délicatement une belle passion, puisque c'étoit une affaire de deux personnes, qui, à leur première vue, devoient goûter le dernier plaisir.

Tacite.

Chez lui la nature & la fortune ont peu de part aux affaires. Tacite fait des tableaux trop finis, où il ne laisse rien à désirer à l'art; mais où il donne trop peu au naturel. Quelquefois il passe au delà des affaires par trop de pénétration & de profondeur. Quelquefois les spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées.

Salluste.

Salluste donne autant au naturel, que Tacite à la politique. Son plus grand soin est de bien faire

JUGEMENS, CARACTERES. 81
connoître le génie des hommes. Il ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues.

Marius conduisit l'armée en Afrique du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocus avec le même génie qui paroît dans son éloge.

Séneque.

J'estime beaucoup plus sa personne que ses Ouvrages. Vous voyez des choses coupées qui ont l'air & le tour des sentences; mais qui n'en ont ni la solidité, ni le bon sens. Je ne lis jamais ses écrits, sans m'éloigner des sentimens qu'il veut inspirer à ses lecteurs. Il avoit de l'esprit & de la connoissance infiniment; mais son style n'a rien qui me touche, ses opinions ont trop de dureté: & il est ridicule qu'un homme, qui vivoit dans l'abondance & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort. G ij

Séneque n'écrivoit qu'en femant tous ses Ouvrages de pointes, d'an-
titheses & de paradoxes. Il surprit
son siècle par le faste de ses déci-
sions, & il y en a encore qui le
prennent pour un modele d'élo-
quence. Mais on écrivoit fort mal,
si l'on écrivoit comme lui; & l'on
feroit assuré d'ennuyer ceux qui
ont quelque goût & quelque dé-
licateffe. Ce n'est point avec ces
figures extraordinaires que la na-
ture s'explique. Ce qui demande
une attention continuelle, deplaît;
parce que la plupart des hommes
n'en font pas capables.

Plutarque.

Plutarque insinue doucement la
sagesse, & veut rendre la vertu
familier dans les plaisirs mêmes.
Naturel & persuadé le premier, il
persuade aisément les autres. Ou il
y avoit peu de délicateffe en son
temps, ou son goût n'étoit pas
tout-à-fait exquis. Il soutient les
conversations graves & sérieuses,

JUGEMENS, CARACTERES. 83
avec beaucoup de bon sens & de
raison : aux choses qui sont pure-
ment de l'esprit , il n'a rien d'in-
génieux ni de délicat. Les vies des
hommes illustres sont le chef-
d'œuvre de Plutarque , & l'un des
plus beaux Ouvrages du monde. Il
y a une force naturelle dans ses
discours , qui égale les plus gran-
des actions dont il parle. Ses com-
paraisons des grands hommes sont
fort belles ; mais il pouvoit aller
plus avant , & pénétrer davanta-
ge dans le fond du naturel. Il y a
des replis & des retours en notre
ame qui lui sont échappés. Il a ju-
gé de l'homme trop en gros , &
ne l'a pas cru si différent qu'il est
de lui-même : méchant , vertueux ;
équitable , injuste ; humain & cruel.

Voiture & Balzac.

Les gentilleffes de Voitures & les
hauteurs de Balzac ont une affec-
tation qui déplaît naturellement ;
l'un veut être agréable & faire rire
de quelque humeur que l'on soit ;

84 P A R A L L E L E S ,
l'autre veut être admirable , & se
faire estimer par le nombre de ses
paroles & l'excès de ses amplifi-
cations. Les deux lettres écrites à
M. de Vivonne , (par Boileau)
en imitant les manieres de l'un &
de l'autre , font une fine satyre de
leur style , & découvrent facile-
ment le ridicule de ces deux Au-
teurs.

Montagne.

Comme Montagne nous expli-
que particulièrement l'homme , les
jeunes & les vieux aiment à se re-
trouver en lui par la ressemblance
des sentimens. L'espace qui éloigne
ces deux âges , nous éloigne de la
nature pour nous donner aux pro-
fessions ; & alors nous trouvons
dans Montagne moins de choses
qui nous conviennent. Montagne
revient à nous , quand la nature
nous y ramene. Il est vrai que
Montagne dit un peu trop naïve-
ment ses pensées & ses inclina-
tions , & que lorsqu'il a fait quel-

JUGEMENS , CARACTERES. 85
ques digressions , il en revient toujours à lui-même , qui est le sujet de son Ouvrage ; mais en ramenant son lecteur chez lui , il a toujours de quoi lui plaire & le réjouir. Ce n'est point un hôte importun.

Vous chercherez de la constance dans Sénèque , & vous n'y trouverez que de l'austérité. Plutarque vous rendra grave & sérieux plus que tranquille. Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre ; mais c'est l'homme avec toutes ses foibleffes ; connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération , triste & affligeante dans la mauvaise.

Corneille & Racine.

Dans la Tragédie , *Corneille* ne souffre point d'égal , *Racine* de supérieur : la diversité des caractères permettant la concurrence , si elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* se fait admirer par l'expression d'une grandeur d'ame héroïque , par la force des passions , par la subtilité

du discours : Racine trouve son mérite en des sentimens plus naturels , en des pensées plus nettes , dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enleve l'ame , l'autre gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur : celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage , Racine plus circonspect en se défiant de lui-même , s'attache aux Grecs qu'il possède parfaitement ; Corneille profitant des lumieres que le temps apporte , trouve des beautés qu'Aristote ne connoissoit pas.

Corneille & Racine sont admirables en Tragédies ; mais si *l'on étoit* obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour modele , quand on écrit pour le théâtre ; il faudroit répondre qu'il est plus difficile de suivre Corneille , & qu'il est plus sûr d'imiter Racine.

Corneille seroit au dessus de

JUGEMENS, CARACTERES. 87
tous les tragiques de l'antiquité, s'il n'avoit été fort au deffous de lui-même en quelques-unes de ses Pieces. Il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire, il est obligé de nous toucher. Avec lui nos ames se préparent à des transports; & si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur.

Corneille étoit un homme commun, lorsqu'il s'exprimoit pour lui-même. Il osoit tout penser pour un Grec, ou pour un Romain. Il prêtoit à ses vieux héros tout ce qu'il avoit de noble dans l'imagination. On eut dit qu'il se défendoit l'usage de son propre bien, comme s'il n'eut pas été digne de s'en servir. Il auroit été à désirer que la netteté des expressions de Corneille pût être unie avec la variété & l'abondante fertilité de ses pensées. Peu d'Auteurs parviendront à re-

présenter autant de caractères différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raisonner les personnages avec autant de suite & de solidité. On assiste encore à l'action qu'il ne fait que représenter. C'est Auguste que l'on entend parler dans Cinna. C'est le Cid que l'on voit dans le premier Ouvrage, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville, & qui fut comme le signal de la course où il devoit remporter tant de prix.

Ce n'est que la plénitude de son sujet, qu'il pénétroit toujours dans toute son étendue; son imagination vaste, son génie inépuisable, qui a laissé dans ses expressions trop de confusion, comme s'il étoit impossible d'être si profond & si solide, & assez clair en même-temps.

Racine n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir ;

JUGEMENS, CARACTERES. 89
car l'histoire d'Alexandre , toute
vraie qu'elle est , a bien de l'air
d'un roman ; & faire un plus grand
héros, c'est ôter à son Ouvrage, non
seulement le crédit de la vérité,
mais l'agrément de la vraisemblan-
ce. Mais peut-être que pour faire
Porus plus grand , sans donner
dans le fabuleux , il a pris le parti
d'abaisser son Alexandre. Si ça été
son dessein , il ne pouvoit pas
mieux réussir ; car il en a fait un
Prince si médiocre , que cent au-
tres le pourroient emporter sur
lui comme Porus. Ce n'est pas
qu'Éphestion n'en donne une bel-
le idée , que Tacite , que Porus
même ne parlent avantageusement
de sa grandeur ; mais quand il pa-
roît lui-même , il n'a pas la force
de se soutenir. Je ne connois ici
d'Alexandre que le seul nom ; son
génie , son humeur , ses qualités
ne me paroissent en aucun endroit.
Je cherche dans un Héros impé-
tueux des mouvemens extraordi-
naires qui me passionnent ; & je

90 P A R A L L E L E S ,
trouve un Prince si peu animé ,
qu'il me laisse tout le sang froid où
je puis être. Je m'imaginois en Po-
rus une grandeur d'ame qui nous
fut plus étrangere ; le Héros des
Indes devoit avoir un caractère
différent de celui des nôtres. Un
autre Ciel , pour ainsi dire , un au-
tre soleil , une autre terre y pro-
duisent d'autres animaux & d'au-
tres fruits ; les hommes y paroif-
sent tout autres par la différence
des visages , & plus encore par
une diversité de raisons. Alexan-
dre & Porus devoient conserver
leur caractère tout entier ; c'étoit
à nous à les regarder sur les bords
de l'Hydaspe , tels qu'ils étoient ,
non pas à eux de venir sur les
bords de la Seine étudier notre
naturel & prendre nos sentimens.

Il est ridicule d'occuper Porus
de son seul amour , sur le point
d'un grand combat qui alloit déci-
der pour lui de toutes choses. Il
ne l'est pas moins d'en faire sortir
Alexandre , quand les ennemis se

JUGEMENS, CARACTERES. 91
rallient. Ce qu'il y a pour lui de plus pitoyable, c'est qu'il est aussi peu Héros d'amour que de guerre; l'histoire se trouve défigurée, sans que l'amour soit embelli.

Waller.

Waller prête sa belle imagination à l'antiquité, aussi bien que son intelligence fine & délicate; enforte qu'il entre dans l'esprit des Anciens, non seulement pour bien entendre ce qu'ils ont pensé; mais encore pour embellir leurs pensées.

ÉLOGES ET PORTRAITS.

M. de Candale.

LA douceur de son esprit faisoit une certaine délicatesse, & de cette délicatesse il se formoit assez de discernement pour les choses qui n'avoient pas besoin d'être approfondies. Tout ce qui

avoit de l'éclat excitoit sa gloire , & sa gloire lui faisoit trouver le véritable usage de son cœur. Il avoit cet avantage dans le commerce des hommes , que la nature avoit exposé en vue les qualités qui plaisoient en lui , & caché au fond de son cœur ce qui pouvoit donner de l'aversion. Une légère habitude le faisoit aimer , un profond commerce ne s'entretenoit pas long-temps sans dégoût , peu soigneux qu'il étoit de ménager votre amitié , & fort léger à la sienne. Quelque service que vous lui eussiez rendu , il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire ; mais les agrémens de sa personne le soutenoient malgré ses défauts. Cependant il laissoit les vieux engagements sans les rompre ; l'éclat des ruptures ayant je ne sçai quelle violence éloignée de son humeur. Fort avare & grand dépensier , aimant ce qui paroïssoit dans la dépense , blessé dans ce qui se consommoit pour paroître

facile & glorieux , intéressé , mais fidèle. Une de ses plus grandes peines eut été de vous tromper ; & quand l'intérêt , maître ordinaire de ses mouvemens , lui faisoit manquer de parole , il étoit honteux de vous en avoir manqué , & peu content de lui , jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il se ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous , & se sentoit obligé secrètement que vous l'eussiez réconcilié avec lui-même. Pour ce qui regarde les femmes , il fut assez long-temps indifférent , ou peu industrieux à se donner leurs bonnes graces.

On l'aima pourtant , & il sçut aimer à la fin. Les dernières années de sa vie , toutes les Dames jetterent les yeux sur lui. Après les avoir divisées par des intérêts de galanterie , il les réunit dans les larmes par sa mort. Toutes le sentirent aimé , & une tendresse commune fut bientôt une dou-

leur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux sentimens, & s'imaginèrent perdre encore ce qu'elles avoient déjà perdu. Il y en eut qui le regretterent par vanité, & on vit des inconnues s'insinuer avec les intéressées dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de galanterie; mais sa véritable maîtresse se rendit illustre par l'excès de son affliction : heureuse, si elle ne se fut pas consolée!

Madame de Bouillon.

Elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait, & sur tout ce qu'elle dit; elle n'a pas moins d'acquis que du naturel, de sçavoir que d'agrément. En des conversations ordinaires, elle dispute toujours avec esprit, souvent avec raison; mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres, & que les délicats mêmes auroient peine à distinguer de la colere
dans

ET PORTRAITS. 95
dans une personne moins aimable
qu'elle n'est.

M. de Mioffens.

Admirable dans une Cour, où
il y avoit divers intérêts & beau-
coup d'intrigues, il entrera d'a-
bord avec vous, esperant que vous
lui ferez bon à quelque chose;
& si vous vivez bien avec lui, il
se fera un honneur particulier de
vous être bon à tout. Pour peu
que vous soyez soigneux, vous
attirerez tous ses soins; si vous
êtes complaisant, il sera flatteur;
ayez quelque tendresse, il sera plus
sensible qu'on ne croit, & qu'il ne
pensera lui-même. Alors il quitte
les vues d'intérêt, & animant son
commerce de toute la chaleur de
l'amitié, il se chargera à la fin de
vos affaires comme des siennes.
Le seul danger qu'il y ait, c'est
de choquer la délicatesse de son
humeur; un oubli, une indiffé-
rence témoignée sans y penser,
pourroit faire naître sérieusement

H

la sienne. Une raillerie sur une Demoiselle qu'il aime, un discours qu'il aura fait, mal pris ou mal tourné, lui feront des injures sensibles; & sans proportion du ressentiment à l'offense, il cherchera peut-être à se venger dans les choses qui vous importent le plus. Pour être sûr de lui, vous n'avez qu'à être sûr de vous-même.

Bussi Rabutin.

Il préféra à son avancement le plaisir de donner à rire au public. Il voulut se faire un mérite de sa liberté. Il affecta de parler franchement & à découvert; *mais* il ne soutint pas jusqu'au bout ce caractère.

Après plus de vingt ans d'exil, il revint dans un état humilié, sans charge, sans emploi, sans considération parmi les courtisans. Il n'aima personne, & parvint enfin à n'être aimé de qui que ce soit. Peu de gens s'intéressèrent

à sa disgrâce, moins encore s'intéresserent à son retour.

Il avoit un esprit merveilleux. Les premiers Ouvrages qu'on a de lui, en donnent une idée très-avantageuse ; & il auroit eu tout sujet d'en être content, s'ils lui avoient coûté un peu moins cher. Son élocution est pure, & ses expressions sont naturelles, nobles & concises. Ses Portraits sur-tout ont une grace négligée, libre & originale, qu'on ne sçauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médifant jusqu'à l'excès. Ses meilleurs amis & les personnes de la Cour les plus irréprochables ne furent pas à l'abri de ses traits piquans. Il a donné le démenti à toute l'Europe, pour tenir la bravoure d'un homme qui a toujours passé pour téméraire ; & il a dit du mal de certaines femmes, dont il n'a pas pu même inventer les désordres. On trouve dans ses derniers écrits beaucoup moins de cette finesse, & de ce sel qui piquoit agréablement

dans les premiers ; ses pensées y sont moins nobles, & ses expressions moins naturelles. Soit que son génie ne fût propre qu'à la satire, ou que dans un âge plus avancé il eut perdu ses plus belles idées, il est sûr que ses Ouvrages sérieux plaisent fort peu.

Madame de Mazarin.

Horrense n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend. Elle n'attend rien de l'inclination, comme elle n'appréhende rien de la mauvaise volonté, dans les jugemens qu'on fait d'elle. Le silence est la seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. En toute sa personne vous voyez je ne sçai quoi de grand & de noble, qui se trouve par un secret rapport dans l'air du visage, dans les qualités de l'esprit, & dans celles de l'ame. Naturellement elle seroit trop magnifique ; mais une juste considération de ses affaires retient ce beau sentiment, & elle

aime mieux contraindre la générosité de son humeur, que de tomber dans un état où elle eut besoin de celle d'un autre. Elle vous attire, elle vous retient, & vous approchez toujours d'elle avec des desirs que vous ne sçauriez faire paroître. Heureuse qui se laisse aller à la tendresse de ses sentimens, sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite ! heureuse qui, dans un commerce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes gens & de sa satisfaction propre ; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les vertus !

Elle sçait autant qu'un homme peut sçavoir ; elle cache sa science avec toute la discrétion que doit avoir une femme retenue. Elle a des connoissances acquises qui ne sentent en rien l'étude. Elle a des imaginations heureuses aussi éloignées d'un art affecté qui nous

déplaît , que d'un naturel outré qui nous blesse. Avec elle passez du visage à l'esprit , des qualités de l'esprit à celles de l'ame , vous trouverez que tout vous attire , tout vous attache , tout vous lie , & que rien ne sçauroit vous dégager. On se défend des autres par la raison ; c'est la raison qui nous livre , ou qui nous assujettit à son pouvoir. Elle inspire toujours de nouveaux desirs ; & dans l'habitude d'un commerce continuel , elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une passion naissante. C'est la seule femme pour qui l'on puisse être éternellement constant , & avec laquelle on se donne à toute heure le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa personne ; on change à tout moment pour ses attraits. Chaque ornement qu'on lui donne , cache une beauté ; chaque ornement qu'on lui ôte , lui rend une grace.

C'est Hortense qui a banni tou-

te grimace & toute affectation, qui a ruiné cet art du dehors qui regle les apparences; cette étude de l'extérieur qui compose les visages; ces regles importunes qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte; cette science de formalité, de cérémonie, de civilité concertée, d'égards médités qui rendent les hommes infociables dans la société même: c'est elle qui a rendu ridicule une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique sans affaires & sans intérêt, occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve.

Celles qui tâchent de prendre son air & son ajustement, ne sçauroient rien prendre de sa personne. Il n'y a rien de si bien réglé que la maison d'Hortense; mais elle répand sur-tout je ne sçais quel air aisé, je ne sçais quoi de libre & de naturel qui cache la regle. Par-tout où elle est, on ne voit qu'elle; & pourvu qu'on la trouve, on trouve tout.

Elle plait par elle seule, ce n'est point une imagination qui vous surprenne, & bientôt après qui vous importune; ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une conversation solide par la perte de sa gaieté; c'est une raison, c'est un bon sens agréable. Elle est dévote sans superstition, sans mélancolie. Éloignée de cette imbécillité qui se persuade à tous momens des sottises surnaturelles, ennemie de ces humeurs retirées qui mêlent insensiblement dans l'esprit la haine du monde & l'aversion des plaisirs, elle pense trouver Dieu parmi les hommes, où sa bonté agit plus, & où sa providence paroît plus dignement occupée.

Saint-Évremond.

C'est un Philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs; un homme qui n'a jamais senti la

nécessité , qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, envie de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie. Vieux, il a de la peine à souffrir l'économie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à pouvoir être misérable. Il se loue de la nature ; il ne se plaint point de la fortune ; il hait le crime ; il souffre les fautes ; il plaint le malheur ; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier ; il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir ; il se fait un plaisir secret de le connoître ; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, si la discrétion ne l'en empêchoit : il ne s'attache point aux écrits les plus sçavans pour acquérir la science, mais aux plus sen-

sés pour fortifier sa raison : tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicatesse à son goût ; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à son génie.

J'écris, disoit Saint-Évre-
mont, aux Gens de guerre & de Cour
comme un bel esprit & un sçavant,
& je vis avec les sçavans comme
un homme qui a vu la guerre & le
monde.

Une affliction, dit Saint-Évre-
mont, à laquelle je suis tellement
sensible que je ne trouve point de
force dans toute la philosophie qui
me la puisse faire soutenir, c'est cel-
le qui me vient des calamités publi-
ques. Je ne sçaurois ouïr les gémis-
semens des peuples : je ne sçaurois
voir couler leurs larmes, sans que
je me sente atteint d'une véritable
compassion. Je ne puis être specta-
teur des désordres de mon pays,
ni considérer l'orgueil des oppres-
seurs, sans concevoir une violente
aversion contre eux.

Au sujet d'un de ses amis, Saint-Évremond disoit : Je me suis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens ; & ne pouvant donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'affliger, je n'en passerai aucun sans le plaindre.

L E T T R E S

A Mademoiselle de Lenclos.

TOut contribue à me faire regretter le temps heureux que j'ai passé dans votre commerce, & à desirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me transporter en France, & vous y avez des agrémens qui ne vous laisseront pas venir en Angleterre. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que M. le Comte de Grammont a recouvré sa première santé, & acquis une nouvelle dévo-

tion. Je la crois sincère & honnête. Il sied bien à un homme qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pu faire jusqu'ici ; au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'est que l'espérance est perdue, l'espérance qui est la plus douce des passions & celle qui contribue davantage à nous faire vivre agréablement. Désespérer de vous voir jamais, est ce qui me fait le plus de peine : il faut se contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une amitié qui a résisté à la longueur du temps, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la vieillesse. Ce dernier mot me regarde : la nature commencera par vous, à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas.

A la même.

Il y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. M. de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoute que si vous n'avez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la dernière nouvelle me fait douter de la vérité de la première.

Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Si l'on m'avoit dit que vous êtes dévote, je l'aurois pu croire; c'est passer d'une passion humaine à l'amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation; mais ne pas aimer, est une espece de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Je vous demande des nouvelles de votre santé, de vos occupations, de votre humeur, & que ce soit dans un assez longue lettre, où il y ait peu de morale &

beaucoup d'affection pour votre ancien ami. . . . Si vous connoissez Barbin, faites-lui demander pour-quoi il imprime tant de choses sous mon nom, qui ne sont pas de moi; j'ai assez de mes sottises, sans me charger de celles des autres. On me donne une pièce contre le P. Bouhours, où je ne pensai jamais. Il n'y a pas d'écrivain que j'estime plus que lui; notre langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, sans en excepter Vaugelas. . . . Pour des nouvelles de paix & de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu: c'est le plus véritable de vos serviteurs, qui gagneroit beaucoup si vous n'aviez point d'amans; car il seroit le premier de vos amis, malgré une absence qu'on peut nommer éternelle.

A la même.

A quatre-vingt-huit ans, je mange des huitres tous les matins; je

dîne bien , je ne soupe pas mal. Étant jeune je n'admirois que l'esprit , moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'hui je répare , autant qu'il m'est possible , le tort que j'ai eu. Vous en avez usé autrement. Le corps vous a été quelque chose dans votre jeunesse ; présentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'esprit ; je ne sçai pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui veille la peine d'être retenu ; on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté ; quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis , les impressions que font sur eux les objets qui plaisent , me trouvent bien plus sensible , & nous avons grand tort de les vouloir mortifier ; c'est peut-être une jalousie de l'esprit , qui trouve leur partage meilleur que le sien.

M. Bernier , le plus joli Philosophe que j'aie connu (*joli Philosophe* ne se dit guere ; mais sa figu-

re, sa taille, sa manière, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithète-là;) M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : » Je vais vous faire » une confidence que je ne ferois » pas à Madame de la Sabliere, à » Mademoiselle de l'Enclos même, » que je tiens d'un ordre supérieur; » je vous dirai en confidence que » *l'abstinence des plaisirs me paroît un* » *grand péché.* »

A la même.

Vous êtes de tous les pays, aussi estimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les temps; & quand je vous allegue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment aussitôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent & du passé; puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir! Je n'ai pas en vue la réputation; elle vous est assurée dans tous les temps: je regarde une chose plus essentielle; c'est

C'est la vie , dont huit jours valent mieux que huit siècles de gloire après la mort. . . .

Vous êtes sérieuse , & vous plaisez : vous donnez de l'agrément à Seneque , qui n'a pas accoutumé d'en avoir. Vous vous dites vieille , avec toutes les graces de l'humour & de l'esprit des jeunes gens. Quand il vous souvient de votre jeunesse , le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur , de l'indolence , que du trouble de la passion ? Ne sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrète à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit ?

D'une amoureuse sympathie
 Il faut , pour arrêter le cours ,
 Arrêter celui de nos jours ;
 Sa fin est celle de la vie.
 Puissent les Destins complaisans
 Vous donner encore trente ans
 D'amour & de philosophie !

C'est ce que je vous souhaite le

premier jour de l'année, jour où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour étrennes des souhaits.

Au Comte de Grammont.

J'ai appris que vous êtes devenu un des plus puissans Seigneurs de la Cour. Si les richesses qui amolissent le courage, & qui sçavent anéantir l'industrie, ne font pas de tort aux qualités de mon Héros, je suis prêt de me réjouir du changement de votre fortune; mais si elles ruinent les vertus du Chevalier, & le mérite du Comte, je me repens de n'avoir pas exécuté le dessein que j'ai eu tant de fois de vous tuer, pour assurer l'honneur de votre mémoire. Que j'aurois de chagrin, M. le Comte, de vous voir renoncer au jeu, & devenir indifférent aux Dames! de vous voir réserver de l'argent pour le mariage de votre fille, envier les rentes, & parler de fonds de terre, comme d'une

chose nécessaire à l'établissement des maisons! Quel changement, si vous faisiez tant de cas du fonds de terre, après l'avoir abandonné, comme indigne de vous, aux pies, aux corneilles & aux pigeons! Quel changement si vous aspiriez à devenir M. le Baron de Saint-Méat, pour avoir la noblesse de Bigorre à votre lever, & entretenir vos voisins avec ce faucet heureux & brillant qui gagne tous les cœurs de la Gascogne!... Celui qui a soin des allouettes, aura soin de vos enfans. C'est à vous de songer à votre réputation & à vos plaisirs.

A M. le Comte de Lionne.

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser & des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je pourrois vous dire que votre lettre est la mieux écrite que j'aie vue de ma vie; mais je crains de vous décrier par là dans un pays délicat, où l'on ne sçau-

roit beaucoup & fort bien écrite sans passer pour un pédant ou pour un auteur....

Je mets entre les bonnes fortunes du Roi d'avoir un homme (c'est le grand Corneille) qui puisse parler si dignement de ses grandes actions. Les Anciens ont appris à Corneille à bien penser, & il pense mieux qu'eux. Attila eut été admirable du temps de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la scène farouche & sanglante, que pour la scène douce & tendre.

A Pierre Corneille.

Jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion, souvent bien fondée, & croient faire honneur à leur Ben-Johnson de le nommer le Corneille de l'Angleterre. M. Waller, un des plus beaux esprits

du siècle, attend toujours vos Pièces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en vers Anglois, pour sa satisfaction particulière. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France; *mais* il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui sçache penser. M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne sçauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les étrangers, quand elles se passent à Paris?

A l'Abbé de Chaulieu, qui l'avoit comparé à Ovide.

Ovide étoit le plus spirituel homme de son temps & le plus malheu-

reux. Je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relégué chez des Barbares, où il faisoit de beaux vers, mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le pays où je suis, je vois Madame Mazarin tous les jours; je vis parmi des gens sociables qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans vers, mais si enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poësie... Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je ne l'ai été à Londres avec Hortense; mais les faveurs de Julie furent cause de sa misere, & les rigueurs d'Hortense n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

A Milord de Saint-Albans.

A quoi pensez-vous, Milord,

de passer l'hyver dans un pays, où les chevaux sont traités plus soigneusement cent fois que nous, où il y a des maïernes pour les maladies des chevaux de course, & des especes de Maréchaux pour celles des hommes? Pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu, où vous ne passez aucun jour qui n'en retranche cinq ou six de votre vie? ... Vous m'allez dire que vous ne voyez presque plus, que vous êtes accablé d'incommodités qui peuvent aisément dégoûter le monde de vous? Vous prenez mal la chose, Milord; c'est la province qui se dégoûte de vous à la campagne, par la foiblesse de votre vue: vos infirmités y sont prises pour des défauts, & vous ne sçauriez croire le mépris qu'a un homme de la contrée qui se porte bien, pour un homme de la Cour qui se porte mal. Ici, Milord, on vous considère par la force de votre esprit: vos maux y sont plaints, & vos bonnes qualités révérees. . . .

La plus grande peine des disgrâces, vous vous l'êtes imposée vous-même; c'est la privation du commerce des gens du monde, avec lesquels vous avez toujours vécu. On se console de la perte de ses biens; on ne se console point d'avoir perdu la douceur des sociétés agréables, & de souffrir l'ennui des importuns. Ayez tant de raison qu'il vous plaira, le secours de la raison ne peut rien, où la délicatesse du goût est affligée.... Si vous avez résolu de vous retirer du monde, songez, Milord, que c'est dans la Capitale qu'un honnête homme se doit retirer. Votre raison vous dérobe au monde dans la ville, quand il vous plaît; votre imagination vous y rend à la campagne, même quand vous ne voulez pas; vivez ici en Philosophe dans votre maison. Vivre en Philosophe au pays des Suffolet, c'est se rendre obscur plutôt que sage. Les plus grands Philosophes de l'antiquité demeu-

roient dans la plus belle Ville de la Grece ; & celui qui conseilloit de cacher sa vie , avoit de beaux jardins à Athenes , où cinq ou six de ses amis philosophoient avec lui.

A M. le Marquis de Miremont.

Depuis votre départ la conversation languit , la dispute est morte , les rangs sont confondus ; il n'y a plus de distinction dans la qualité , ni dans le mérite. Nous ne sommes pas moins sensibles à la perte des expressions , qu'à celle des choses mêmes. Nous regrettons ces *Fi, Fi* , qui donnoient les exclusions si à propos ; nous regrettons ces *Bon, Bon* , qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre ; cette noble confiance , qui en inspiroit aux autres , qui ne laissoit pas douter des propositions hardies que vous avanciez généreusement.

Par votre exemple , je me passois aisément des choses superflues.

Votre éloignement m'ôte l'exemple, & me laisse à ma philosophie seule qui ne suffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire usage de l'abondance, & que vous changerez nos soupers d'œufs frais, en repas de bisques.

Madame Mazarin ne se consoleroit pas de votre absence, si ce n'étoit la raison que vous avez de vous consoler de la sienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi (Guillaume III) qui a la délicatesse du goût pour les plaisirs, & la force des vertus pour les grandes choses.

A Madame de Mazarin.

Songez-y, Madame, le jour le plus heureux que vous passerez dans un Couvent ne vaudra pas le plus triste que vous passerez dans votre Maison. Encore si vous étiez touchée d'une grace particulière de Dieu, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zele ; mais vous n'êtes

ni convaincue ni touchée , & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses , & ne trouverez point cet époux qui les console. Doubter un jour de la félicité de l'autre vie , est assez pour désespérer la plus sainte fille d'un Couvent. Qui sçait , Madame , si vous croirez un quart d'heure ce qu'il faut qu'elle croie toujours pour n'être pas malheureuse ? C'est au milieu de l'univers que la contemplation des merveilles de la nature vous fera connoître celui dont elle dépend. Dans ce monde que vous quittez , Dieu est tout ouvert & tout expliqué à nos pensées ; il est si referré dans les Monasteres , qu'il se cache au lieu de se découvrir ; si déguisé par les basses & indignes figures qu'on lui donne , que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître.

Cependant une vieille Supérieure ne vous parlera que de lui , &

ne connoîtra rien moins ; elle vous commandera des sottises , & une exacte obéissance suivra toujours le commandement , quelque ridicule qu'il puisse être. Le Directeur ne prendra pas moins d'ascendant sur vous , & votre raison humiliée se verra soumise à une ignorance présomptueuse. La raison , ce caractère secret , cette image de Dieu que nous portons en nos ames vous fera passer pour rebelle , si vous ne révèrez l'imbécillité de la nature humaine en ce Directeur.

De bonnes Sœurs trop simples vous dégoûteront , des libertines vous donneront du scandale ; vous trouverez là les crimes du monde ; vous en aurez quitté les plaisirs. Vous vous devez au public , à vos amis , à vous-même. Vous êtes faite pour plaire , pour dissiper la tristesse , inspirer la joie , pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les laides & les imbécilles se jettent dans les Cou-

vens, c'est une inspiration divine qui leur fait quitter le monde, où elles ne paroissent que pour faire honte à leur Auteur. Sur votre sujet, Madame, c'est une vraie tentation du diable, lequel envieux de la gloire de Dieu, ne peut souffrir l'admiration que nous donne son plus bel ouvrage. Vous montrer est votre véritable vocation ; c'est le service que vous devez à Dieu ; c'est le culte le plus propre que vous puissiez lui rendre.... Peut-être êtes-vous flattée du bruit que fera votre retraite. Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuse ; qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieues pour aller chercher une aventure, céleste si vous voulez, mais toujours une espece d'aventure. *Prenez-y garde, Madame* ; les choses qui vous paroissent ennuyeuses aujourd'hui, se présenteront avec des charmes ; & ce que vous aurez quitté par

dégoût , reviendra solliciter votre envie. Alors de quelle force d'esprit n'aurez-vous pas besoin pour vous consoler des maux présens & des biens perdus ? Je ne parle point des caprices d'une Supérieure, ni des secrettes jalousies des Religieuses , qui voudront nuire à une personne dont le mérite confondra le leur ; vous ferez donc , ou seule avec vos tristes imaginations , ou dans la foule , parmi les sottises & les erreurs , ennuyée de Sermons , fatiguée de Matines qui auront troublé votre repos , lassée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres , & du murmure importun de quelque Rosaire.

Avez-vous commis un si grand crime contre vous , que vous deviez vous punir aussi rigoureusement que vous faites ? Et quel sujet de plainte avez-vous contre vos amis , pour exercer sur eux une si cruelle vengeance ? Mademoiselle Buyervest & moi , avons déjà eu

les coups mortels. Quand je la vais voir les matins, nous nous regardons un quart d'heure sans parler ; & ce triste silence est toujours accompagné de nos larmes. Si vous quittez le monde, ma consolation est que je n'y demeurerai pas long-temps. Je me cacherais dans un désert ; là votre idée me tiendra lieu de tous les objets ; là je me défabuserai de moi-même, pour penser éternellement à vous ; là j'apprendrai à mourir, & mes derniers soupirs apprendront à tout le monde ce qu'auront pu sur moi le charme de votre mérite, & la force de ma douleur.

*A Mademoiselle * * *.*

Vous devez sçavoir que vous ne feriez rien ni pour vous ni pour votre ami, quand vous passeriez tous vos jours à le pleurer. M. * * * n'est plus. Que vous serviroit-il donc de vous opiniâtrer sur une douleur dont il ne vous sçait point

de gré ? Voulez-vous imiter les femmes médiocres qui ne pouvant se faire valoir par de grandes vertus, veulent se signaler par de grandes passions ? Laissez-les tendre des pièges à leurs amans ; laissez-les pleurer les morts pour attendrir les vivans ; laissez-les faire souhaiter leur amitié à ceux qu'elles convainquent de leur douleur. Une fille aimable comme vous, est au-dessus de ces artifices. Il vous est inutile d'être affligée ; mais il ne vous est pas aisé de ne l'être pas. La douleur est entrée chez vous à main forte. La reconnoissance & l'amitié l'ont introduite dans votre cœur ; mais que veulent-elles de vous ? Que vous suiviez votre ami ? La raison ne le veut pas.

A M. le Comte d'Olonne.

Vous me laissâtes hier dans une conversation qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres.

tres. Vous devinez les acteurs, & sçavez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti, Beautru ayant fort peu d'obligation à la nature de son génie, & le Commandeur pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux arts, ni aux sciences.

La dispute vint sur le sujet de la Reine de Suede, qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva; & ôtant son chapeau d'un air tout particulier: *Messieurs*, dit-il, *si la Reine de Suede n'avoit sçu que les coutumes de son pays, elle y seroit encore: pour avoir appris notre langue & nos manieres; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science & ses belles lumieres que vous nous vantez.*

Beautru voyant choquer la Reine de Suede qu'il estime tant, & les bonnes Lettres qui lui sont si cheres, perdit toute considération; & commençant par un serment:

K

» Il faut être bien injuste, *reprit-il*,
 » d'imputer à la Reine de Suede,
 » comme un crime, la plus belle
 » action de sa vie. Pour votre aver-
 » sion aux sciences, je ne m'en
 » étonne point; ce n'est pas d'au-
 » jourd'hui que vous les avez mé-
 » prisées. Si vous aviez lu les
 » histoires les plus communes,
 » vous sçauriez que sa conduite
 » n'est pas sans exemple. Charles-
 » Quint n'a pas été moins admira-
 » ble par la renonciation de ses
 » États, que par ses conquêtes.
 » Dioclétien n'a-t-il pas quitté
 » l'Empire, & Sylla le pouvoir
 » souverain? Mais toutes ces cho-
 » ses vous sont inconnues; & c'est
 » folie de disputer avec un igno-
 » rant. Au reste, où me trouve-
 » rez-vous un homme extraordi-
 » naire, qui n'ait eu des lumieres
 » & des connoissances acquises? «

A commencer par M. le Prince, il
 alla jusqu'à César, de César au grand
 Alexandre; & l'affaire eut été plus
 loin, si le Commandeur ne l'eut
 interrompu avec tant d'impétuo-

sité, qu'il fut contraint de se taire.

Vous nous en contez bien, dit-il, avec votre César & votre Alexandre. Je ne sçai s'ils étoient sçavans ou ignorans, il ne m'importe guere, mais je sçai que de mon temps, on ne faisoit étudier les Gentilshommes que pour être d'Eglise; encore se contentoient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinoit à la Cour ou à l'armée, alloient honnêtement à l'Académie. Ils apprennoient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématique; & s'étoit tout. Vous aviez en France mille beaux Gendarmes, galans hommes. C'est ainsi que se formoient les Thermes & les Bellegarde. Du latin! de mon temps, du latin! un Gentilhomme en eut été déshonoré. Je connois les grandes qualités de M. le Prince, & suis son serviteur; mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorenci a sçu maintenir son crédit dans les Provinces, & sa considération à la Cour sans sçavoir lire. Peu de latin, vous dis-je, & de bon François.

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eut la goutte ; autrement il eut vengé le latin par quelque chose de plus preffant que la colere & les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau ; celui-ci résolut, comme Suidas , de mourir sur son opinion ; celui-là foutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute, quand un Prélat charitable voulut accommoder le différend. Ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son sçavoir & son esprit , il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le Docteur, trois fois il fourit en homme du monde à notre agréable ignorant ; & lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance , *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette sorte :

Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel, & que l'agrément & la facilité de l'esprit

donnent des graces à l'érudition. Le génie seul, sans art, est comme un torrent qui se précipite avec impétuosité. La science sans naturel, ressemble à ces campagnes seches & arides, qui sont désagréables à la vue. Or, Messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal-à-propos, de rétablir l'union où vous avez jetté le divorce. *La science* n'est autre chose qu'une parfaite connoissance : *l'art* n'est rien qu'une regle qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur, (*s'adressant au Commandeur*) que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, & faire vanité d'un naturel qui se déregle, qui s'éloigne de la perfection ? Et vous, M. de Beautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit, pour vous rendre esclave de préceptes importuns, & de connoissances empruntées ?

Il faut finir la conversation, reprit brusquement le Commandeur : *j'aime encore mieux sa science & son latin, que le grand discours que vous faites.*

Le bon homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit aussitôt ; & pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra son ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se retira avec un grand mépris de tous les deux, & une grande satisfaction de lui-même.

A M. le Marquis de Crequi.

Après avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une République, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il seroit honteux de ne pas entrer dans le monde avec le dessein de faire sa fortune : quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous ; & revenus des sentimens de l'ambition au desir de notre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, & où, pour être sûrs de tout, nous

n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoutons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs charges pour l'intérêt du public, & peu distingués en leurs personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuses, dont les honnêtes gens soient blessés ; point de dignités inutiles, de rangs incommodes ; point de ces fâcheuses grandeurs, qui gênent la liberté sans contribuer à la fortune. Ici les Magistrats procurent notre repos, sans attendre de reconnoissance, ni de respect même pour les services qu'ils nous rendent. Ils sont sévères dans les ordres de l'État, fiers dans l'intérêt de leurs pays avec les nations étrangères, doux & commodes avec leurs citoyens, faciles avec toutes sortes de personnes privées. Le fond de l'égalité demeure toujours malgré la puissance ; & par là le crédit ne devient point insolent, la conduite jamais dure.

Pour les contributions, véritablement elles sont grandes ; mais elles regardent sûrement le bien public , & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la patrie , puisqu'à le bien prendre , c'est un véritable amour propre.

La différence de Religion , qui excite ailleurs tant de troubles , ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. Chacun cherche le Ciel par ses voies ; & ceux qu'on croit égarés , plus plaints que hais , s'attirent une charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux zele.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à désirer , nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles , plus de bon sens dans les affaires , que de délicatesse dans les entretiens. Les Dames y sont fort civiles , & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfère à leur compagnie cel-

le de leurs femmes ; elles sont assez sociables pour nous faire un amusement ; trop peu animée pour troubler notre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables ; mais il n'y a rien à espérer d'elles, ou par leur sagesse, ou par une froideur qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en Hollande un certain usage de pruderie établi par-tout, & je ne sçai quelle vieille tradition de continence qui passe de mere en fille, comme une espece de Religion.

A la vérité on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles, qu'on leur laisse employer bonnement, comme une aide innocente à se procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un mariage heureux ; quelques malheureuses s'entretiennent de la vaine espérance d'une condition qui se differe toujours, & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une infidélité méditée.

On se dégoûte avec le temps , & le dégoût pour la maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une femme. Ainsi , dans la crainte de passer pour trompeur , on n'ose se retirer , quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude , moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant , on entretient languissamment les misérables restes d'une passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus heureuses filles , qui regardent le mariage comme une aventure , & leur naturelle condition , comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les femmes , s'étant données une fois , elles croient avoir perdu toute disposition d'elles-mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du devoir , elles feroient conscience de se garder la liberté des affections , que les plus prudes se réservent ailleurs , sans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît infidélité ; & l'infir-

délicé qui fait le mérite galant des Cours agréables, est le plus gros des vices chez cette bonne nation, fort sage dans la conduite & dans le gouvernement, peu sçavante dans les plaisirs délicats & les mœurs polies. Les maris payent cette fidélité de leurs femmes d'un grand assujettissement; & si quelqu'un, contre la coutume, affectoit l'empire dans la maison, la femme feroit plainte de tout le monde comme une malheureuse, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses, & me faire regretter le temps, où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ranimer ce que je suis, & du souvenir des vieux sentimens, il se forme quelque disposition à la tendresse, ou du moins un éloignement de l'indolence. Tyrannie heureuse que celles des passions qui

font les plaisirs de notre vie ! fâcheux empire que celui de la raison , s'il nous ôte les sentimens agréables , & nous tient dans une inutilité ennuyeuse , au lieu d'établir un véritable repos !

Je ne parlerai guere de la Haye. Il suffit de dire que les voyageurs en sont charmés , après avoir vu les magnificences de Paris , & les raretés de l'Italie. D'un côté vous allez à la mer par un chemin digne de la grandeur des Romains : de l'autre vous entrez dans un bois ; le plus agréable que j'aie vu de ma vie. Dans le même lieu , vous trouvez assez de maisons pour former une grande & superbe Ville , assez de bois & d'allées pour faire une solitude délicieuse. Aux heures particulieres , on y trouve les plaisirs des champs ; aux heures publiques , on y voit tout ce que la foule des Villes les plus peuplées sçauroient fournir. Les maisons y sont plus libre qu'en France , au temps destiné à la société ; plus resserrées qu'en Italie , lorsqu'une

régularité trop exacte fait retirer les étrangers, & remet la famille dans un domestique étroit.

L A C O U R.

*I*L n'est pas étrange qu'un honnête homme méprise la Cour; mais il est ridicule qu'il se veuille faire honneur de la mépriser. Il y a des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & qui se chagrinent de tout ce qui s'y passe, qui s'intéressent dans la disgrâce des personnes les plus indifférentes, & qui trouvent à redire dans l'élévation de leurs propres amis. Ils regardent comme injustice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres. Dans tout ce qu'ils disent, il se trouve toujours un air lugubre qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur est point obligé d'en être plaints. Ils sont incapables des soins d'une vie tumultueuse; ils ne

peuvent goûter le repos d'une vie retirée; leur inquiétude les agite partout, & ne les élève à rien. Jamais ils ne trouvent l'État bien gouverné. Leur bile noircit les meilleures choses; si par respect elle épargne le Prince, elle se répand amèrement sur les favoris. Enfin, ce sont de méchans courtisans, de méchans philosophes & des amis fort incommodes.

A quoi bon haïr en autrui la fortune *qu'on fait* semblant de négliger pour soi-même ? *Je veux* qu'on croie que *je l'ai* quittée; pourquoi trouvé-je à redire que les autres la suivent ?

L'aversion de *certain courtisans* s'attache à ceux qui prétendent des graces, leur envie à ceux qui les obtiennent, & leur animosité aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur estime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins fort misérable.

Si le chagrin de ceux qui pestent toujours contre la fortune est extravagant, la prostitution de ceux

qui lui sacrifient jusqu'à leurs amis, est infâme.

La grandeur des favoris ne doit point nous éblouir : on peut juger d'eux en son ame, comme du reste des hommes ; les estimer ou les mépriser selon leur mérite ; les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'ils nous font. *Mais* il ne faut manquer en aucun temps à la reconnoissance qu'on leur doit ; & quand l'honneur ou l'intérêt nous veulent emporter à la vengeance & à confondre le bien public avec le nôtre, ne faire jamais une querelle civile d'une querelle particulière.

Il y a peu de personnes à la Cour dont on ne voie changer la réputation deux fois l'année, soit par la légéreté de nos jugemens, soit par la diversité de leur conduite.

La Cour est, s'il le faut ainsi dire, un extrait de tout le Royaume ; tout ce qu'il y a de plus fin & de plus pur s'y rencontre. Les façons de parler, les modes, l'air & les manieres y sont excellens. La

plupart de ces choses ne s'apprennent que par le succès. On devroit songer à les connoître par leurs causes. Il faudroit pour cela connoître la nature des choses qui doivent plaire, & connoître le cœur des hommes.

On ne s'étudie qu'à plaire dans les Cours des Rois, parce que l'on y fait sa fortune en se rendant agréable; de là vient que les courtisans sont ordinairement si polis. Dans les Villes au contraire & dans les Républiques, comme les hommes ne font leurs affaires qu'en travaillant, le dernier de leurs soins est de plaire, & c'est ce qui les rend plus grossiers.

La liaison ordinaire qui se trouve entre les Rois & les courtisans, est une liaison d'intérêt. Les courtisans cherchent de la fortune avec les Rois; les Rois exigent des services de leurs courtisans.



LA RETRAITE.

QUand on a renoncé à sa fortune par sa faute, on doit passer le reste de ses jours dans la retraite, & soutenir avec quelque sorte de dignité un rôle fâcheux dont on s'est chargé mal-à-propos.

Rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer pour la retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés, que de ne s'en repentir pas. Ils souffrent aussi peu la solitude que le monde, s'ennuyant d'eux-mêmes, où ils n'ont plus qu'eux, dont ils se puissent ennuyer.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons plus rien à espérer pour la fortune.

Dans l'inutilité des conditions, où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agréments doit être le commencement de la retraite.

L

Nous perdons beaucoup en vieillissant ; mais parmi les pertes que nous faisons , il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages. Si après avoir perdu nos passions , les affections nous demeurent encore , il y aura moins d'inquiétude dans nos plaisirs.

Un jeune homme impétueux à cent retours , où il se déplaît de sa violence ; mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs , croyant s'animer justement contre les vices.

La sagesse alors est de cacher ses défauts ; ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc là qu'il faut mettre un temps entre la vie & la mort , & choisir un lieu propre à le passer , ou avec une dévotion qui donne de la confiance , ou avec une raison qui promette du repos.

Quand la raison qui étoit propre pour le monde est usée , il s'en forme une autre pour la retraite.

Si la vieilleſſe évite la foule, par une humeur délicate & retirée qui ne peut ſouffrir l'importunité ni l'embarras, elle évite encore avec plus de ſoin la ſolitude, où elle eſt livrée à ſes propres chagrins & à de trilles imaginations.

Dans la jeuneſſe, la nature toute pleine pouſſe hors d'elle, ce qu'il y a de trop dans ſa vigueur, pour la répandre voluptueuſement ſur les objets. *Dans la vieilleſſe*, une nature languiffante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer. Ainſi le même eſprit qui nous mène à la ſociété dans nos beſoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs.

On voit quelquefois des Religieux d'un mérite inſtimable. Ceux-ci connoiſſent les vanités du monde d'où ils ſont ſortis, & ce qu'il y a de grimaces dans les lieux où ils ſont entrés. Ce ſont de véritables gens de bien & de véritables dévots, qui apprécient les ſentimens de la morale par ceux de la piété; mais la vertu de ces Religieux

est plus à admirer, que leur profession à être embrassées. La meilleure précaution que l'on puisse avoir pour n'entrer pas dans un Couvent, c'est de songer que presque tous les Religieux y demeurent à regret, & en sortent, quand il leur est possible, avec joie.

Il seroit à souhaiter que nous eussions des sociétés établies, où les honnêtes gens se pussent retirer commodément, après avoir rendu au public tout le service qu'ils étoient capables de lui rendre ; mais dans ce lieu de repos, il ne faudroit d'autres regles que celles du Christianisme qui sont reçues généralement par-tout. Nous avons assez de maux à souffrir & de péchés à commettre, sans que de nouvelles constitutions fassent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes.

Pour vivre toujours dans la retraite, il faut être quelque chose de plus que les hommes, ou de moins que les bêtes. L'état du solitaire est un état violent pour l'homme.

LA RELIGION.

LA Religion nous oblige proprement à vouloir faire par les tendresses de l'amour , ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des loix , & ce que la morale nous prescrit par un ordre austere de la raison. Plus entendue que la philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs , plus sage que la philosophie austere dans la science des mœurs , elle épure notre goût pour la délicatesse & nos sentimens pour l'innocence.

La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux ; la Religion Chrétienne en fait jouir.

Le vrai Chrétien sçait se faire des avantages de toutes choses. Les maux qui lui viennent , sont des biens que Dieu lui envoie. Les biens qui lui manquent , sont des maux dont la Providence l'a garanti.

Toutes les autres Religions remuent dans le fond de l'ame des sentimens qui l'agitent , & des passions qui la troublent. Elles soulevent contre la nature des craintes superstitieuses , ou des zeles furieux. La Religion Chrétienne seule appaise ce qu'il y a d'inquiet ; elle adoucit ce qu'il y a de féroce ; elle emploie ce que nous avons de tendre en nos mouvemens , non seulement avec nos amis & nos proches , mais avec les indifférens & en faveur même de nos ennemis.

Voilà quelle est la fin de la Religion Chrétienne , & quel en étoit autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui , c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit sur notre cœur ; ce qui devoit être un lien de charité entre les hommes , n'est plus que la matière de leurs contestations , de leur jalousies & de leurs aigreurs. De la diversité des opinions , on a vu naître celles des partis , & l'attachement des partis a produit

les persécutions & les guerres. C'est un mal qui dure encore & qui durera toujours, jusqu'à ce que la Religion repasse de la curiosité des esprits à la tendresse de nos cœurs.

Avec les vrais sentimens que notre Religion nous inspire, il n'y a point d'infideles dans l'amitié, il n'y a point d'ingrats dans les bienfaits; avec ces bons sentimens, un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables; & ce qu'il y a d'innocent en nos amours, est ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

La créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs; & le sentiment qu'on en a, ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le bonheur, ni sans consolation dans la misere.

Ce n'est pas qu'on ne voie les plus honnêtes gens du monde & les plus sçavans, tomber dans quelque sorte d'incrédulité ou d'incertitude. Comme il faut se moquer des fots, & abhorrer les méchans, on doit avoir compassion des der-

niers, & les plaindre seulement de ce qu'ils font misérables.

Ne résistez point à la dévotion qui se forme de la tendresse, ni à celle qui nous donne de la confiance ; l'une touche l'ame agréablement, l'autre assure à l'esprit un doux repos ; mais tous les hommes, & particulièrement les malheureux, doivent se défendre avec soin d'une dévotion superstitieuse, qui mêleroit sa noirceur avec celle de l'infortune.

Le Christianisme est divin ; mais ce sont des hommes qui le reçoivent ; & quoique l'on fasse, il faut s'accommoder à l'humanité. Rien n'est durable qui ne s'accommode à la nature.

Les Casuistes austères donnent plus d'aversion pour eux que pour les péchés. On aime les gens de bien éclairés. On veut qu'ils distinguent le vice du crime, les plaisirs du vice ; qu'ils excusent nos faiblesses & condamnent nos désordres ; qu'ils ne confondent pas des appétits naturels avec de méchantes inclinations.

LA RELIGION. 151

Il y a je ne sçai quoi au fond de notre ame , qui se meut secrètement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître ; & de là vient que pour travailler à la conversion des hommes , il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce , où nous puissions leur inspirer nos mouvemens ; car dans une dispute de Religion , l'esprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas ; mais dans une habitude douce & pieuse , il est aisé à l'ame de faire sentir ce qu'elle sent.

Ce que nous appellons aujourd'hui *les Religions* , n'est , à le bien prendre , que différence dans la Religion , & non pas Religion différente.

La diversité des tempéramens a beaucoup de part aux divers sentimens qu'ont les hommes sur les choses surnaturelles. Les ames douces & tendres se portent à l'amour de Dieu ; les timides se tournent à la crainte de l'enfer ; les irrésolus vivent dans le doute ; les pru-

dens vont au plus sûr , sans examiner le plus vrai.

Dans toutes les Religions on peut convenir de ce qui regarde les mœurs.

La feinte , l'hypocrisie dans la Religion sont les seules choses qui doivent être odieuses ; car qui croit de bonne foi , quand il croiroit mal , se rend digne d'être plaint , au lieu de mériter qu'on le persécute.

Il ne dépend pas de nous de croire ce qu'on veut , ni même ce que nous voulons.

Chacun doit être libre dans sa créance , pourvu qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puissent troubler la tranquillité publique. Les temples sont du droit des Souverains ; ils s'ouvrent & se ferment comme il leur plaît ; mais notre cœur en est un secret , où il nous est permis d'adorer leur maître.

Est-il possible que des images , des ornemens & des cérémonies , troublent le repos des Nations ,

& soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes ?

Où est le pere qui n'inspire le zele de son parti , autant que celui de la Religion , à ses enfans ; & que sçait-on ce qui arrivera de ce zele ? s'il s'en formera de la fureur ou de la piété ? s'il produira des crimes ou des vertus ? N'est-ce pas aller contre l'ordre de la Providence , que de se persécuter de la maniere du monde la plus barbare , parce qu'on n'a pas les mêmes sentimens sur la Religion , comme si la persuasion pouvoit s'étendre au delà des lumieres ? Cependant il y a deux fortes d'esprits de Religion ; les uns vont à augmenter les choses établies , les autres à en retrancher toujours. Si l'on suit les premiers , il y a danger de donner à la Religion trop d'extérieur , & de la couvrir de certains dehors qui n'en laissent pas voir le fond véritable ; si l'on s'attache aux derniers , le péril est qu'après avoir retranché tout ce qui est superflu , on ne vienne à retrancher la Religion elle-même.

La Catholique pourroit avoir un peu moins de choses extérieures ; la Réformée n'en a pas assez.

Jesus-Christ n'a pas expliqué si nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu ; d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir, que se laisser connoître. La foi est obscure, la loi est nettement exprimée ; en un mot, Dieu nous a donné assez de lumieres pour bien agir ; nous en voulons pour sçavoir trop.

Le moyen de nous réunir, n'est pas de disputer toujours sur la doctrine : comme les raisonnemens sont infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait ; mais si, laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons sans passion à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse. Que nos Catholiques fixent ce zele inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes ; que les *Protestans* sortent de leur régu-

l'aridité paresseuse. Faisons quelque chose de moins en leur faveur ; qu'ils fassent quelque chose de plus pour l'amour de nous. Alors sans songer *au libre arbitre*, ni à la prédestination, il se formera insensiblement une véritable règle pour nos actions, qui sera suivie de celle de nos sentimens.

A considérer purement le repos de cette vie, il seroit avantageux que la Religion eut plus ou moins de pouvoir sur le genre humain. Elle contraint & n'assujettit pas assez ; semblable à certains politiques qui ôtent la douceur de la liberté, sans apporter le bonheur de la sujétion.

La seule idée des biens éternels rend méprisable la possession de tous les autres à un homme qui a de la foi ; mais dans la plupart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de croyance.

Le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais ; & c'est un des malheurs de notre vie de ne

pouvoir naturellement nous affirmer s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

Il y a des dévots qui, dans une certaine contrariété entre le cœur & l'esprit, aiment Dieu véritablement sans y bien croire.

L'humanité mêle aisément ses erreurs en ce qui regarde la croyance; elle se mécompte peu dans la pratique des vertus; car il est moins en notre pouvoir de penser juste sur les choses du Ciel, que de bien faire. Il n'y a jamais à se méprendre aux actions de justice & de charité. Quelquefois le Ciel ordonne, & la nature s'oppose; quelquefois la nature demande ce que défend la raison. Sur la justice & la charité tous les droits sont concertés, & il y a comme un nœud général entre le Ciel, la nature & la raison.

Le dégoût du libertinage nous fait quelquefois naître l'envie de devenir dévots; mais sommes-nous établis dans un état plus saint, nous passons la vie à vouloir

comprendre ce qui ne sçauroit être compris ; & il vient des temps arides , des temps de sécheresse & de langueur , où l'on fait de fâcheuses réflexions sur le tourment qu'on se donne pour un bien opposé aux sens , peu connu à la raison , conçu foiblement par une foi incertaine & mal assurée. C'est de ces retours que viennent les plus grands désordres des Monasteres. Quand la félicité qu'on promet aux Religieuses leur paroît douteuse , le mal certain qu'il faut souffrir leur devient insupportable.

La dévotion est le dernier de nos amours.

Il y a quelque chose d'amoureux au repentir d'une passion amoureuse , & cette passion est en nous si naturelle , qu'on ne se repent point sans amour d'avoir aimé.

La peur de la damnation , l'image de l'enfer avec tous ses feux n'ôteront pas à *une ame pénitente* l'idée d'un amant ; car ce n'est pas à la crainte , c'est au seul amour qu'il est permis de bien effacer l'amour.

On quitte le vice, lorsque ses charmes sont usés, & qu'une habitude ennuyeuse nous a fait tomber insensiblement dans la langueur. Ce n'est donc point ce qui plaisoit qu'on quitte, en changeant de vie; c'est ce qu'on ne pouvoit plus souffrir.

MAXIMES DE CONDUITE.

LE premier pas qu'un homme fait dans le monde, décide presque toujours de tous les autres; c'est un fondement de sa réputation, un présage de sa fortune.

Comme le succès des plus judicieuses entreprises dépend du concours d'une infinité de conjectures dont il y en a beaucoup que le seul hasard peut rassembler, un excellent homme ne doit jamais commettre sa réputation au risque d'une conversation, d'une dispute ou d'une entrevue; car si elle ne lui réussit pas, il ne s'en relève jamais.

Un

Un habile homme doit se rendre le plus rare qu'il pourra ; car, comme la présence diminue l'estime, l'absence & l'éloignement l'augmentent. Il faut se faire attendre pour être bien venu. Le desir qu'on a de nous, est ordinairement la mesure de l'estime qu'on en fait.

On ne sçauroit se familiariser avec le vulgaire, qu'on ne perde cet air de dignité que la retraite & le sérieux donnent à ceux qui se montrent rarement ; car la présence met au jour les défauts que l'éloignement couvroit.

Plus un grand homme se cache, plus on le cherche. Ce n'est pas qu'il doive se rendre inaccessible ; cela n'appartient qu'aux génies médiocres, prévoyant bien que leur mérite ne feroit pas à l'épreuve d'un examen fait de trop près. Il y a en cela un milieu qui consiste entre une fierté, par laquelle on rebute les autres, & une familiarité, par laquelle on s'avilit soi-même.

Nul n'est prophete en son pays. Il faut donc sçavoir se transplanter. Beaucoup de grands hommes n'auroient jamais été connus, s'ils étoient toujours demeurés dans le lieu de leur naissance. Tel seroit devenu un grand homme, s'il avoit connu son fort, & qu'il eut perfectionné le principal de ses talens; mais la plupart forcent leur génie, & perdent le prix de la course, parce qu'ils se pouffent beaucoup au delà du terme qui devoit borner leur carrière.

Avant de s'embarquer dans les emplois, il faut y réfléchir long-temps. Il faut sentir ses forces, il faut, pour ainsi dire, tâter le pouls aux affaires, & être capable d'attendre long-temps, s'il est nécessaire; car il n'appartient qu'aux grands hommes de ne rien précipiter, & de ne s'impatienter de rien. Celui qui ne s'empresse & ne se passionne jamais, montre qu'il est maître de lui-même; & quand une fois on est maître de soi, on l'est bientôt des autres.

Le caractère d'entreprenant est presque une caution sûre du succès de quelque entreprise que ce soit.

Il y a bien des gens qui ne sont propres qu'à entamer une affaire, & à qui il est absolument impossible de la finir. C'est par ce défaut qu'on a souvent gagné de grandes batailles sans aucun fruit, parce qu'on s'est arrêté à jouir du fruit de la victoire, quand il falloit en poursuivre les avantages. C'est par le même principe qu'un homme d'État fait, dans les affaires publiques, les mêmes fautes, où tombe un particulier dans celles de sa maison.

C'est se livrer à son ennemi que de le menacer, ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tièdes; mais le monde les doit souffrir.

Tant qu'on est engagé dans le monde, il faut s'affujettir à ses maximes, parce qu'il n'y a pas de

manie plus inutile que la sagesse de ces gens qui s'érigent en réformateurs du siècle. C'est un personnage qu'on ne peut soutenir longtemps sans se rendre ridicule. Il n'y a point de vie assez pure pour donner ce privilege, quand les charges ne la donnent pas.

Le monde est une comédie : chaque comédien y joue son rôle. Mais il n'y a rien de si laid que de se montrer, quand il est fini, & de venir censurer ceux qui restent sur le théâtre.

C'est l'étude qui augmente les talens de la nature ; mais c'est la conversation qui les met en œuvre & qui les polit. C'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, & qui peut faire d'un homme sçavant un fort honnête homme. La science commence un honnête homme, & le commerce du monde l'achève.

Pour connoître saine-ment les choses, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui

qui les dit ; l'air du visage , la façon de parler , la qualité , le temps , le lieu ; tout impose.

MATIERES DE LITTÉRATURE.

ON se flatte de juger , ou par orgueil , pour ne pas paroître ignorant , ou par affection & par haine , selon que l'on est engagé dans quelque parti , ou par imitation , ne jugeant ni pour ni contre , que selon que l'on a oui parler dans le monde , ou enfin par caprice , par hasard , par emportement & faillie d'humeur , comme il arrive souvent aux personnes de qualité , qui prétendent que leur rang seul leur donne toutes les lumieres nécessaires pour se connoître au prix & à la valeur des dons de l'esprit.

Il semble qu'il faut s'écarter de la voie des préceptes , & chercher ailleurs des vues certaines & invariables , ou pour bien écrire , ou pour bien juger du mérite des Auteurs.

Plus on voit de livres sur une matiere, plus on peut juger que l'on n'y connoît rien. De chaque chose il n'y a qu'une vérité à connoître ; mais au défaut de cette connoissance, il y a une infinité de conjectures.

La vérité n'a rien de changeant, le mensonge imite la vérité par toute sorte de moyens : on la trouve toujours, quand on va à elle ; mais le faux ne peut plaire qu'autant de temps que l'on est ébloui de l'apparence du vrai, sous laquelle il se montre.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a été aboli, dès le moment qu'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

La nature est admirable par-tout ; & quand on a recours à cet éclair étranger, dont on peut embellir les objets, c'est souvent un *aveu* tacite, qu'on n'en connoît pas la propriété. Delà viennent la plupart de nos figures & de nos comparaisons, qu'on ne peut appro-

ver, si elles ne sont rares, tout-à-fait nobles, & tout-à-fait justes. Quelque beauté qu'elles puissent avoir, elles conviennent beaucoup plus au poëme épique qu'à la tragédie : dans le poëme épique, l'esprit cherche à se plaire hors de son sujet ; dans la tragédie, l'ame pleine de sentiment & possédée de passions, se tourne mal-aisément au simple éclat d'une ressemblance.

Il y a une infinité de comparaison qui se ressemblent plus que les choses comparées. Un milan qui fond sur une colombe, un épervier qui charge de petits oiseaux, un faucon qui fait sa descente ; tous ces oiseaux ont plus de rapport entr'eux dans la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuosité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des noms de *milan*, d'*épervier*, de *faucon*, vous ne verrez que la même choses. La violence d'un *tourbillon* qui déracine les arbres, ressemble plus à celle d'une *tempête* qui fait quelque autre désordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaison.

Qu'a-t-on besoin de ces gens doctes, qui font un myſtere de ſçavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu? Dans les hiſtoires, ils ne connoiſſent ni les hommes, ni les affaires. Ciceron ne fera jamais pour eux qu'un fauſeur d'Oraiſons, Céſar qu'un fauſeur de Commentaires. Le Conſul, le Général leur échappent.

Nos Auteurs font toujours valloir le ſiècle d'Auguſte par la conſidération de Virgile & d'Horace; & peut-être plus, par celle de Mécénas, qui faiſoit du bien aux gens de lettres, que par les gens de lettres mêmes. Il eſt certain néanmoins que les eſprits commençoient alors à ſ'afſoiblir, auſſi bien que les courages; la grandeur d'ame ſe tournoit en circonſpection à ſe conduire, & le bon diſcours en politeſſe de converſation.

Il n'y a de ſcience qui touche particulièrement les honnêtes gens, que la morale, la politique & la connoiſſance des belles lettres.

Après l'étude des belles lettres, vient la science de ces grands Jurisconsultes, qui pourroient être des Législateurs eux-mêmes; qui remontent à cette première justice qui regle la société humaine; qui connoissent ce que la nature nous laissa de liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'on ôte aux particuliers pour le bien public, & la nécessité de la politique.

La philosophie morale doit tendre à nous conduire dans la recherche du bien, comme la logique nous conduit dans la recherche du vrai; ainsi celle du College n'est point véritablement une philosophie morale; car enfin il est vrai qu'elle ne propose que quelques questions assez inutiles touchant l'idée que l'on doit avoir sur l'ordre des choses qui font notre bonheur, sur le nombre des passions, & sur d'autres points métaphysiques, qui ne peuvent servir que de matière à la dispute.

La morale n'est propre qu'à former méthodiquement une bonne

conscience. Les vrais honnêtes gens n'ont que faire de ses leçons ; ils connoissent le bien par la seule justesse de leur goût , & s'y portent de leur propre mouvement.

Un Auteur admirable , tant qu'il est animé de l'esprit des Grecs & des Latins , devient un écrivain médiocre , quand il n'est soutenu que de lui-même ; c'est ce qui arrive à la plupart de nos traducteurs. Celui qui met son mérite à faire valoir les pensées des autres , n'a pas grande confiance de pouvoir se rendre recommandable par les siennes.

Chez *D'Ablancourt* vous ne trouverez pas un terme à desirer pour la netteté du sens , rien à rejeter , rien de superflu. Chaque mot y est mesuré pour la justesse des périodes , sans que le style en paroisse moins naturel. Une syllabe de plus ou de moins , ruinerait je ne sçais quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers.

Brebeu a poussé la fougue de

Lucain en notre langue plus loin qu'elle ne va dans la sienne ; mais il se relâche quelquefois : & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le traducteur demeure beaucoup au dessous, comme s'il vouloit paroître facile & naturel, où il lui seroit permis d'employer toute sa force.

Ovide est ingénieux dans la douleur, il se met en peine de faire voir de l'esprit, quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression juste ; il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros : dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Dans les Tragédies de Quinault, vous désireriez souvent de la douleur, où vous ne voyez que de la tendresse. Dans le *Titus* de Racine, vous voyez du désespoir, où il ne faudroit qu'à peine de la douleur.

Moliere a pris les Anciens pour modèle, inimitable à ceux qu'il

a imités, s'ils vivoient encore.

La Fontaine embellit les Fables des Anciens; les Anciens auroient gâté les Contes de la Fontaine.

Perrault a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes.

Il y a des révolutions dans la République des lettres comme dans tous les États. Les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée. Il est du bon sens de s'accommoder au temps, où l'on se trouve; tous les Sages l'ont fait.

Le même mouvement qui fait succéder les siècles en place les uns des autres, leur apporte de nouvelles manières. Il faut céder à cette impression puissante, si ce n'est que l'on soit né dans un rang assez considérable, ou que l'on sente en soi-même assez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de son siècle.

On a vu des Rois qui ont fait disparoître de leur Cour la raillerie, les amusemens & tous les autres plaisirs frivoles, par la pro-

fonde sagesse qu'ils faisoient paroître dans toutes leurs actions. On a vu la vigilance & l'activité des Ministres réveiller la paresse des courtisans les plus oisifs, & les appliquer par émulation aux travaux sérieux & utiles de l'État. On a vu enfin la solide éloquence des grands Orateurs bannir les jeux de mots & les faux brillans qui regnoient dans leur siècle. Mais il faut être véritablement grand, pour changer ainsi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'est une espece de conquête qui vaut son prix.

Ce qui fait que tant de discours, ou prononcés, ou écrits, ne persuadent point, c'est qu'il y a peu de gens qui les établissent sur les principes dont tous les hommes ont eu eux-mêmes une conviction intérieure. Tout le secret de la persuasion consiste à les appliquer à ces premières vérités. Il n'y a que l'homme qui puisse se convaincre lui-même. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet.

Il y a assez de manières naturelles d'exprimer la vérité , si on vouloit avoir plus d'attention sur soi-même que sur autrui. C'est justement les regards sur autrui qui gâtent tout , jusqu'à la raison & au bon sens.

Personne n'est obligé de penser au delà de ses lumières , & on ne sort jamais du bon sens que parce que l'on veut aller plus loin.

C'est un grand égarement que de s'adresser à tous les hommes de son temps , & à tous ceux qui viendront dans la suite des siècles , sans avoir rien que de malhonnête à leur dire. C'est ne sçavoir pas qu'il y a un orgueil secret au fond de l'ame qui nous oblige de nous offenser de ces manières trop libres , comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire , de la bienfaisance & de l'honnêteté publiques. Que si l'orgueil se taisoit , la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a pas encore tellement abandonné le genre humain , qu'elle

ne lui ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un sexe s'armera toujours pour sa défense.

On nous fait de si belles peintures des passions & des vices jusques dans la chaire, que l'on ne s'apperçoit presque point de ce qu'ils ont de différent. On sçait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuses, pour ne laisser voir que ce qu'il y a de conforme à la fragilité du cœur. On seroit trop effrayé d'en connoître l'impiété; personne ne veut s'attirer la vengeance du Ciel. On seroit humilié d'en pénétrer l'extravagance. On ne veut point être ridicule; mais d'être foible, d'être fragile, ce n'est qu'être né homme; & personne ne pense à avoir honte de sa naissance, ni de sa destinée.



RÉFLEXIONS DIVERSES.

Sur le bonheur.

LA mesure du bonheur se doit prendre de celle des passions. Celui qui aura le moins de desirs, d'espérances, & de ces autres fortes d'agitations d'esprit, sera sans doute le plus content.

Il n'y a que deux choses qui méritent raisonnablement les soins du Sage ; la première est l'étude de la vertu qui fait l'honnête homme ; & la seconde, l'usage de la vie qui le rend content.

Le mouvement perpétuel des choses du monde, les révolutions continuelles de votre esprit, & l'inconstance de nos passions ne nous laissent pas dans une assiette assez ferme pour que nous y puissions établir le repos & la tranquillité de notre vie.

Quand on considère l'impuissance des objets à nous satisfaire, & la
la

la foiblesse de nos propres sens à recevoir leur impression, on renonce aux vaines poursuites du bonheur ; car quelle douceur y a-t-il au monde qui ne soit mêlée d'amertume ? Nos sens ne sont-ils pas souvent troublés par le désordre de nos organes, & notre esprit n'a-t-il pas ses inégalités causées par le dérèglement des sens ? Une maladie, un hiver, un mauvais jour, souvent même quelque chose de moins que cela, nous change, & change toutes choses à notre égard.

Ceux qui ne voient que rarement les spectacles, en sont interdits, & ne sçauroient digérer le fracas de ces grands divertissemens. Ceux qui y vont souvent, y sont insensibles ; & tous ensemble, par ravissement ou par stupidité, n'en goûtent point paisiblement des charmes.

Nous ne pouvons trouver en cette vie la béatitude imaginaire que nous y cherchons ; mais il ne faut pas souhaiter la mort pour ce-

la , ni nous abandonner comme par désespoir à nos miseres : car c'est là notre folie ordinaire , de rechercher les biens où nous ne sçaurions atteindre , & de mépriser ceux qui sont sous nos mains. Nos plaisirs sont courts , il est vrai , ils ne sont pas même exempts d'amertume ; mais ce sont toujours des plaisirs ; & c'est un des plus grands usages de la vie , que de les ménager avec adresse.

.. Insensés que nous sommes ! nous nous plaignons à toute heure des rigueurs que nous souffrons en naissant , des inquiétudes de notre vie , & des douleurs de notre mort ; cependant nous ajoutons tous les jours de nouveaux maux à ces miseres.

.. Si nous avons de longues années , nous les troublons par la crainte de ne les avoir pas ; & quand nous sommes arrivés à notre terme , nous n'avons que le regret de les avoir fort mal ménagées.

Les jours que je me rends en-

nuyeux par mon chagrin, me feront comptés comme mes plus belles fêtes, & contribueront, autant qu'elles, à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Étrange état où se trouve l'homme ! Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie ; mais sortir souvent comme hors de soi.

Quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop long-temps. Il ne faut pas moins d'économie dans la jouissance de nos propres biens, que dans l'usage des étrangers. Qui ne sçait que l'âme s'ennuie d'être toujours en la même assiette, & qu'elle perdrait à la fin toutes ses forces, si elle n'étoit réveillée par la passion ?

Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns, & blessés des autres. Sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi doucement qu'il est possible,

178 R É F L E X I O N S
& nous accommoder aux maux
aussi patiemment que nous le pour-
rons.

Sur les peines & les disgraces.

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes ; mais chacun a ses sentimens entiers, & souffrent ainsi seul toute sa douleur.

Il faudroit que chacun s'attendît tellement à toutes sortes de malheurs , qu'il ne pût être surpris par aucune disgrace. En vingt-quatre heures , on a vu des Rois dans le Trône & à la suite d'un chariot.

Qu'un heureux Courtisan possède la faveur de son Roi , & jouisse tant qu'il lui plaira des délices de son bonheur : mais que l'exemple de tant de chûtes le porte à se défier de la fermeté de son assiette , que pour être au haut de la roue il ne leve pas toujours les yeux ; mais qu'il les abaisse quelquefois ; qu'il regarde le lieu duquel il a commencé de s'élever , & qu'il considère le premier degré de sa fortune comme un précipice ,

où il peut à tous momens retomber.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance ; & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, se persuade qu'on ne peut s'y jeter sans aveuglement. Mais comme c'est le défaut du peuple d'entreprendre beaucoup de choses qu'il ne connoît pas, & d'y renoncer aussitôt qu'il les a connues, il n'appartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de soutenir avec une même égalité d'esprit les faveurs & les disgraces de sa fortune.

Rien n'augmente si fort les aigreurs de nos afflictions que la fierté & l'orgueil de ceux qui semblent les braver.

Les choses les plus insensibles ont leur fin, qui est une espece de mort pour elles. Les élémenseux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits. Les Cieux seront renversés : le soleil & les étoiles perdront leur lumie-

re, & toute la masse du monde sera confondue dans une ruine générale. Pourrions-nous donc demander avec justice le salut de nos amis, où le nôtre ?

Il est un ennemi secret qui se cache au fond de l'ame, & qu'on sent bien mieux qu'on ne le découvre. C'est lui qui se met au lit avec nous, qui s'éveille & qui se leve avec nous, qui nous accompagne aux repas, qui nous suit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la solitude, & qui n'abandonne ceux qu'il a une fois saisis, qu'après avoir épuisé sur eux toute sa puissance. La bonne chere avec ses amis est le souverain remede contre cette forte de chagrin ; car outre que la conversation qui devient alors plus libre & plus gaie, l'adoucit insensiblement, il est certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à notre ame une vigueur capable de chasser toutes fortes d'ennemis. Le plus sévere Philosophe de la terre nous a con-

feillé ce même remede ; les plus farouches de nos hommes illustres ont soumis , pour ainsi dire , leurs vertus les plus austeres aux charmes de ce doux plaisir ; & les plus honnêtes gens n'en dédaignent pas l'usage ; mais se contentent d'en condamner l'excès.

Sur les plaisirs.

C'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs , & non pas comme injustes & illégitimes.

On peut admirer la pompe d'une belle Ville fort innocemment. On peut goûter les délices des parfums , les douceurs de la musique ; on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la peinture , sans violer les loix de la tempérance.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir. Sans lui , les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir : c'est lui qui remue tous les corps : c'est lui qui donne le mouvement à tout l'univers.

Vous pouvez demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature. Mais si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat; mais seulement l'espece & l'excès du plaisir. Vous verrez encore que quand elle en combat ou l'espece, ou l'excès; ce n'est même qu'en sa faveur, & pour le rendre ou plus grand, ou plus sûr.

L'excès des plaisirs ne va pas seulement à l'infâmie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Qu'un homme de bonne santé ne se réjouisse pas seulement des bonnes fortunes qui lui arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas. Que le plaisir qu'il goûte & la douleur qu'il ne souffre point, contribuent également à lui donner de nouvelles satisfactions.

Tenons toujours notre esprit

présent aux plaisirs innocens qui se rencontrent , exempt des regrets que donnent les choses passées , & libre des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir

La grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien est un grand mal : la plus saine ne le croit pas. Entre la jouissance & la privation , il n'y a point de milieu : entre le plaisir & la douleur il y en a un , qui est l'indolence. Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur , comme nous tombons de la jouissance dans la privation ?

Les sujets piquans sont ceux qui frappent les sens. L'ame en est blessée , & cela va jusqu'à donner de l'ardeur & de l'inquiétude à l'esprit ; mais le dernier degré du mérite de l'esprit , est le touchant qui pénètre jusqu'au fond du cœur , excite ce qu'il y a de plus beau dans nos sentimens , & remue ce que nos mouvemens ont de plus tendre. Au delà ce sont les transports & les défaillances qui arrivent dans

le peu de proportion qui se rencontre entre les objets & l'ame qui en reçoit l'impression : soit que ne pouvant plus nous contenir, nous soyons comme enlevés à nous-mêmes par une espee de ravissement, ou qu'accablés d'un excès de plaisir, nous venions à succomber.

Sur l'opinion.

Tous les objets ont des faces différentes ; & les esprits qui sont dans un mouvement continuel, les envisagent différemment selon qu'ils se tournent : en sorte que nous n'avons, pour ainsi dire, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connoissances ; d'ailleurs l'âge apporte de grands changemens dans notre humeur, & du changement de l'humeur, se forme bien souvent celui des opinions.

La cause éloignée de la douleur de l'ame est l'opinion. Les biens ou les maux qu'on appelle indifférens, ne sont des biens ou des

maux que quand ils perdent leur indifférence, & ils ne la perdent que quand l'opinion leur attache l'idée du bien ou du mal, & alors ils deviennent des biens ou des maux de l'opinion. Mais l'idée du bien ou du mal n'est pas plutôt attachée à un objet, que l'ame s'unit avec lui, ou s'en sépare. La séparation de l'ame d'avec ses objets est la cause prochaine de la douleur, & l'opinion en est la cause éloignée.

L'opinion nous fait trois sortes d'impostures. Elle nous donne une idée du bien & du mal toute fautive, quand elle nous les fait passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle nous en donne une fautive en partie, quand elle nous les fait passer pour plus petits ou plus grands qu'ils ne sont. Elle attache mal leur véritable idée aux objets, quand elle l'attache ou à un objet à qui elle ne convient pas, ou à un objet à qui elle convient moins qu'à un autre, ou à un objet à qui elle ne convient que comme à tous les objets semblables.

Après que l'opinion nous a donné ces idées, ou tout-à-fait fausses, ou fausses à demi, ou mal attachées aux objets, elle applique l'ame toute entière à posséder le bien, ou à fuir le mal qu'elle lui présente. Elle la préoccupe si fort, qu'elle l'empêche de se porter à la contemplation & à la jouissance des autres biens, & qu'elle ne lui laisse pas le loisir de prendre garde aux autres maux & de les fuir. Cet état de préoccupation est une espece de divorce que l'ame fait avec tous les autres biens pour s'unir plus étroitement au bien qu'elle épouse. Ce bien de son choix lui paroît uniquement fait pour elle, & il la réduit à la nécessité de ne pouvoir plus être heureuse que par sa possession. C'est pour cela que les amans trop passionnés ne peuvent goûter d'autres plaisirs que ceux qu'ils reçoivent de leur amour.

Dès que ce bien de l'opinion vient à manquer, l'ame qui ne connoissoit que lui pour l'objet de sa félicité, ne sçait plus où se pren-

dre. Elle ne voit rien qui puisse remplacer ce qu'elle a perdu ; & jusqu'à ce qu'elle se soit fait une autre idée aussi forte & aussi agréable , elle demeure fixe dans la contemplation du changement qu'elle trouve dans son objet , ou elle s'agite dans la recherche des autres objets. Quand elle demeure fixe , sa douleur est stupide & muette : quand elle s'agite , sa douleur est inquiète & plaintive.

Ces maux de la nature ne sont que les maux du corps , & les maux de l'opinion ne sont que les maux de l'esprit.

Deux fortes de maux de l'opinion nous exposent aux maux de la nature. L'une est la perte des personnes chères ; l'autre est la perte des biens. Le dernier de ces maux nous expose à la pauvreté , mais le premier nous expose à tous les maux de la nature ; c'est pourquoi nous lui pouvons donner le premier rang entre les maux de l'opinion.

Si nous devenons malades , par

qui sommes-nous secourus que par les personnes cheres ? Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous sa fortune que les personnes cheres ? Les autres, ou nous laissent dans la misere, ou ne nous assistent que foiblement, ou ne nous font du bien que par vanité ; & quelque bien qu'ils nous fassent, il nous coûte toujours & de la répugnance à le demander, & de la honte à le recevoir.

Un ami véritable, un amant passionné courent au devant de nos besoins ; ils ne sçauroient souffrir que nous nous appercevions que nous sommes misérables. Ils emploient toute leur adresse à détourner notre misere, toute leur force à la combattre, tout leur pouvoir à la soulager, toute leur discrétion à la couvrir.

Sur la réputation.

Il n'y a point de passion qui fasse plus de misérables, que celle que presque tous les hommes ont pour l'estime universelle ; car à la

réserve de quelques ames fortes, qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les hommes font pour l'éclat ce qui se devoit faire pour la vertu.

Il est des gens adroits qui se tournent à toutes sortes de caracteres avec tant de souplesse, qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres; mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens, & que nous nous opposons au dessein de la nature, qui nous a plus faits pour nous que pour les autres, on ne voit pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent; au contraire, ces hommes si avides de réputation, la perdent presque toujours par le déréglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent, & rien ne les détourne tant de leur but que la passion excessive qu'ils ont d'y arriver.

Qui est-ce qui a jamais eu assez de mérite & de bonheur pour acquérir une estime vraiment générale ? Qui est-ce qui a jamais été assez puissant pour interdire la médisance à tous ses ennemis ?

Il est impossible d'acquérir cette estime ; & quand même nous l'aurions acquise , la possession nous en seroit absolument inutile. Dépendant moins de nous que de la fortune , elle se trouve sujette à ses inconstances ; c'est un bruit qui ne frappe que l'oreille , & qui ne sçauroit toucher sensiblement une belle ame.

Nous devrions toujours faire des actions dignes de la renommée publique , & mépriser cette même renommée , après les avoir faites.

Cependant il ne faut pas porter le désintéressement jusqu'à ne trouver aucune satisfaction dans l'estime qu'on mérite ; mais comme les censures suivent de près les approbations , épargnons - nous l'aigreur de la critique , en nous
défendant

défendant des fausses louanges qui nous la rendent plus sensible.

L'élévation de l'esprit laisse de petites choses en prise à l'exactitude de la critique, & c'est une consolation que les grands génies ne doivent pas envier aux médiocres.

Sur l'humanité.

Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puisque nous ne songeons pas à eux dans notre abondance.

N'ayons pas de honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action, & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Les conditions les plus malheureuses sont les plus méprisées. Ce n'est pas assez de leurs misères effectives, on y a encore attaché la honte & le mépris. Les hommes sont en vérité bien cruels.

Il faut tâcher d'abolir les noms de mépris ; ils ne font qu'entretenir la haine parmi les hommes ; mais il faut bien conserver les

noms de fourbe, de traître, d'ingrat, pour faire toujours honte à ceux qui les méritent.

Profitons des momens où il prend envie aux Rois de se rendre nos égaux ; & n'oublions pas qu'ils sont nos maîtres, lorsqu'ils l'oublent. Quand ils nous font du bien, craignons le mal qu'ils nous peuvent faire ; mais ne portons pas d'envie à ceux qui veulent être craints, ils y perdent trop. La douceur est d'aimer & d'être aimé.

Il est beau d'avoir dans l'air quelque chose de grand ; cela attire de l'estime & du respect ; mais l'air doux & honnête ne fait pas moins de bons effets ; c'est par là qu'on se fait aimer.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poètes pour notre plaisir, comme de grands Mathématiciens pour notre utilité ; mais il suffit pour *les gens du monde* de se bien connoître à leurs ouvrages.

Les gens du monde ont certains défauts qui approchent assez du

Faux goût & de la vanité ridicule
des Scavans.

Le parterre, qui n'a d'autres lumières que celles de la nature, juge mieux de la comédie que ceux qui embarrassent le théâtre.

Il ne faut pas rejeter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

Il y a de la force & de la foiblesse dans quelque esprit que ce soit. Ce tempérament bizarre nous fait trouver naturellement désagréables les ouvrages, où il faut une intelligence trop appliquée pour les concevoir, ou bien ce qui est trop au dessous de nous.

Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire : celles qui sont finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence & de son goût.

On est peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une ame touchée sen-

siblement ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup.

Il faut plus attendre du temps que de ses raisons dans la chaleur d'une méchante affaire.

Pour quelque temps, le Prince avec son favori est un homme qui en aime véritablement un autre.

C'est un ridicule ordinaire aux disgraciés d'infecter toutes choses de leurs disgraces.

Celui qui prend la peine de discourir de ses malheurs, m'épargne celle de l'en consoler.

La plupart des Dames se perdent avantageusement sous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs perles, qu'on trouveroit fort mal avec leur col.

La médecine rompt plus de trames qu'elle n'en renoue. Rarement on ajuste la réputation à la vertu. On a vu mille gens estimés, ou du mérite qu'ils n'avoient pas encore, ou de celui qu'ils n'avoient déjà plus.

Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les François qui pensent & les Anglois qui parlent.

Les hommes ne louent jamais gratuitement & sans intérêt.

Rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien.

On se soutient mal dans la foule par les qualités de l'esprit entre les avantages du corps.

On est bienheureux de trouver son compte avec soi-même ; car on se trouve, quand on veut.

Toutes les vertus morales ne sont que des moyens de conserver & le plaisir dans la nature, & la nature dans le plaisir.

La gloire, la réputation, la fortune sont de grands secours contre les rigueurs de la nature & les misères de la vie.

Les plus cruels tyrans ne sauroient trouver de cahots pour notre ame ; leurs chaînes ne la sauroient lier.

Il faut se rendre à la raison, dès qu'elle paroît, & la trouver belle, même dans la bouche d'un péchant.

Les Auteurs ne se pardonnent

196 R É F L E X I O N S
rien : pas les Philosophes, pas les
Saints.

Sur l'honnêteté.

Pour se rendre heureux avec moins de peine & pour l'être avec sûreté, il faut faire en sorte que les autres le soient avec nous. C'est ce ménagement de bonheur pour nous & pour les autres, que l'on doit appeler l'honnêteté, qui n'est, à le bien prendre, qu'un amour propre bien ménagé.

Pour avoir cette honnêteté au plus haut degré, il faut avoir l'esprit excellent & le cœur bien fait, & qu'ils soient tous deux de concert ensemble. Par la grandeur de l'esprit on connoît ce qu'il y a de plus juste & de plus raisonnable à dire & à faire ; & par la bonté du cœur, on ne manque jamais de vouloir faire & dire ce qu'il y a de plus raisonnable & de plus juste. Ces deux pièces sont essentielles pour faire un honnête homme ; & puisque c'est une chose si rare de les voir séparément, combien

doit-il être encore plus rare de les voir toutes deux ensemble ?

Un honnête homme n'est touché que du vrai mérite. Ce que l'on appelle grandeur, autorité, fortune, richesse, tout cela ne l'enchanté point, il en démêle parfaitement les plaisirs & les peines ; & c'est ce qui l'empêche quelquefois de prendre le chemin qui mène à la fortune. Quoiqu'il soit agréable & de bonne compagnie, il est assez retiré, & n'aime pas le grand jour ; aussi voit-on rarement qu'il cherche à monter sur le théâtre du monde. Mais si la naissance, ou la fortune veulent l'y placer, comme il a l'esprit vaste, qu'il est intelligent, pénétrant, habile, il joue parfaitement son rôle.

L'honnête homme fait grand cas de l'esprit, mais il fait encore plus de cas de la raison, il aime la vérité sur toutes choses, il veut sçavoir tout, & ne se pique point de rien sçavoir. Il connoît le prix, le fort & foible de tout. Il n'estime les choses que selon leur véritable valeur.

Le rétablissement de l'honnêteté parmi les hommes seroit facile aux Rois. Pour achever ce grand ouvrage, ils n'auroient qu'à rendre les honnêtes gens heureux, & les méchans malheureux.

Sur la politesse.

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance & de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit & ce qu'on fait.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire l'esprit s'éleve & s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes, autant qu'on le peut, à leur amour propre. Quand on sçait les rechercher à propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous sçavent gré de la joie secrète

qu'ils sentent de ce mérite découvert, & peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Qui veut bien se rendre approbateur & ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige doublement, de la louange qu'il donne, & de l'approbation dont il dispense.

On se rend agréable *dans la conversation*, quand on écoute volontiers & sans jalousie, & qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres.

Sur le goût.

Le goût est une chose bien rare. On ne sçauroit presque ni l'apprendre ni l'enseigner; il faut qu'il soit né avec nous. La haute intelligence semble être bien au dessus, & paroît avoir plus d'étendue; mais en vérité pour le commerce du monde & de la vie, le goût vaut son prix, & tient bien son rang. Quand on a cet avantage, il ne faut pas traiter du haut en bas ceux

qui ne l'ont point. On n'a pas des piéces en main pour les convaincre & pour leur faire voir qu'ils ont tort.

Pour être agréable & de bonne compagnie , il faut penser finement , dans le moment , sur tout ce qui se dit dans la conversation ; & cela ne se peut faire , si l'on n'a l'esprit excellent , beaucoup de mémoire & d'imagination. Il faut aussi sçavoir bien sa langue , en connoître toutes les finesses , tous les biais & toutes les délicatesses. Sans cela , quand on penseroit le mieux du monde , on ne doit point s'attendre à dire les choses avec le dernier agrément.

Les choses nouvelles , grandes , universelles , & celles qui ont l'air du grand monde , sont toujours agréables , parce que les hommes sont curieux , parce qu'ils méprisent les choses bornées & de petite conséquence , & qu'ils ne sont ordinairement touchés de la grandeur. C'est par cette raison que ce qui sent les Provinces , les petites Villes &

les quartiers particuliers, est de méchant goût. On s'imagine que la politesse & le bon air ne s'y trouvent pas. La même raison fait encore que les figures tirées de la guerre, de la chasse & de la marine, sont si bien reçues, & qu'on ne veut point entendre parler de celles qu'on pourroit tirer des professions basses.

Sur l'inclination.

L'inclination est un mouvement agréable qui nous est d'autant plus cher, qu'il nous semble purement nôtre. Il naît dans le fond de nos tendresses, & s'y entretient mollement avec plaisir; en quoi il diffère de l'estime que nous recevons comme une chose étrangère, qui ne s'établit & ne se maintient point en nous par la faveur de nos sentimens; mais par la justice que nous sommes obligés de rendre aux personnes vertueuses.

Personne n'est blessé du respect qu'il veut bien rendre, parce qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il pense donner des marques de son amitié plutôt que de son devoir.

Il y a quatre sortes de gens qui recherchent leurs plaisirs ; les sensuels , les emportés , les voluptueux & les délicats. Les sensuels s'attachent plus grossièrement à ce qu'il y a de plus naturel. Ce qui touche les voluptueux fait une impression sur les sens qui va jusqu'à l'ame , non pas cette ame intelligente, d'où viennent les lumières de la raison ; mais une ame plus mêlée avec le corps que les passions font languir , & qui peut être chatouillée de toutes les voluptés. Les emportés ont les sens plus vifs & l'ame plus violente , sensibles à l'impression & pleins d'ardeur en leurs mouvemens. L'esprit a plus de part au goût des délicats qu'à celui des autres. C'est d'eux que nous viennent les inventions & le raffinement dans le luxe. Sans eux la galanterie seroit inconnue , la musique rude , les repas grossiers. Mais il faut avouer que s'ils sont ingénieux pour les plaisirs des autres , ils sont fertiles en dégoûts pour eux-mêmes.

Il y a de légères impressions qui ne font qu'effleurer l'ame, éveiller ses sentimens, la tenir présente aux choses agréables, où elle s'arrête avec complaisance sans aucun soin. Cela s'appelle agrément.

Il est une impression molle & voluptueuse qui flatte, chatouille les sens, & se répand délicieusement sur l'ame; delà naît une certaine paresse qui dérobe insensiblement à l'esprit sa vivacité & sa vigueur.

Sur la justice.

Tous les hommes en général ne sçauroient se donner trop de préceptes pour être justes; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'est la justice qui a établi la société & qui la conserve. Sans la justice nous serions encore errans & vagabonds, & sans elle nos impétuosités nous rejetteroient bientôt dans la première confusion dont nous sommes heureusement fortis. Cependant nous nous sentons gênés de l'heureuse sujétion où

elle nous tient, & nous soupirons encore pour une liberté funeste qui produiroit le malheur de notre vie.

On parle toujours aux Princes de la valeur qui ne fait que détruire, & de la libéralité qui ne fait que dissiper, si la justice ne les a réglés. Celle-ci est toujours la vertu la plus nécessaire ; car elle maintient l'ordre en celui qui le fait, aussi-bien qu'en ceux à qui elle est rendue.

Sur l'ingratitude.

Les gens de Cour ont une certaine reconnoissance, où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Il se tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Cet art de reconnoissance n'est pas assurément une vertu ; mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas défendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les grands à leur tour se servent d'un art aussi délicat pour s'empê-

cher de faire des graces, que le peut être celui des courtifans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits ; & se plaignant toujours des ingrats sans avoir presque jamais obligé personne ; ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger qui que ce soit.

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit , car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui tait la grace qu'il a reçue , est un ingrat qui ne la méritoit pas ; celui qui publie celle qu'il a faite , la tourne en injure.

Bien souvent nous voulons faire souvenir de nous des gens qui veulent nous oublier. Ceux qui veulent bien nous servir dans nos disgraces , sont impatiens de faire connoître l'envie qu'ils en ont , & leur générosité épargne à un homme la peine secrète qu'on sent toujours à expliquer ses besoins. Pour ceux qui se laissent rechercher , ils ont déjà comme un dessein formé de nous fuir.

Il y a une espece d'ingratitude fondée sur l'opinion de notre mérite, où l'amour propre représente une grace que l'on nous fait, comme une justice que l'on nous rend.

Sur le mariage.

Les loix ont déclaré que les femmes devoient considérer leurs maris comme leurs maîtres ; *mais* l'honnêteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de respect de leurs femmes, que pour s'en deffaisir aussitôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les loix & par la coutume. Quand on vit ensemble de cette maniere honnête, on est dans un commerce continuel d'estime ; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse, on a le plaisir d'aimer & d'être aimé. C'est ce mélange de tendresse, ce retour d'estime, cette ardeur mutuelle à se prévenir par des témoignages obligeans, en quoi consiste la douceur *du mariage*. Les autres plaisirs
ne

ne le font point tant en eux-mêmes , que dans l'assurance qu'ils donnent de la parfaite possession des gens que l'on aime. Cela est si vrai , que si l'on est assuré d'ailleurs de la parfaite tendresse d'une femme , on peut souffrir aisément la privation de ces plaisirs. Ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'amitié , que comme des marques & des preuves qu'elle est sans réserve. Peu de gens sont capables de la pureté de ces sentimens. L'objet des passions grossières ne peut soutenir un si noble commerce. Après qu'il en a fait naître & conservé quelque temps l'ombre & la ressemblance , l'indifférence ou de nouvelles passions viennent bientôt les effacer. La contrainte même où l'on est de conserver toujours la même société , diminue quelque chose du prix de la persévérance. On perd peu - à - peu l'assurance que l'on avoit d'être aimé ; on entre en des défiances , des jalousies & des inquiétudes ; de là naissent des plaintes & des

querelles. Les enfans font les seuls liens qui retiennent alors les hommes & les femmes dans leur devoir. Ce font les gages & les fruits de leur premiere tendresse ; c'est un intérêt qui les lie au moment que leur cœur alloit à la séparation.

Sur l'immortalité de l'ame.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu que nous puissions bien connoître ce que nous sommes. Après y avoir rêvé inutilement, on trouve que c'est sagesse de n'y rêver pas davantage, & de se soumettre aux ordres de la Providence.

Notre esprit est au deffus de lui-même, & après qu'il a compris tout l'univers, il ne peut se comprendre.

Jamais personne n'a bien pénétré par les seules lumieres de la raison humaine, si l'ame est immortelle. Il est de notre intérêt de croire son immortalité ; mais il n'est pas aisé de la concevoir.

On ne doute pas que Socrate n'ait cru l'ame immortelle; mais Socrate est un railleur qui se réjouit de tout. Il vous dira que le démon qui l'inspire n'est point assez informé des nouvelles de l'autre monde pour décider la question de l'immortalité de l'ame. Il en differte devant ses juges en homme qui la souhaite, & il traite l'anéantissement en Philosophe qui ne le craint pas.

Un discours de l'immortalité de l'ame a poussé quelque Payens à braver les horreurs de la mort, pour jouir plutôt des félicités de la vie qu'on leur promettoit; mais quand on en vient à ces termes, ce n'est pas la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne, c'est un desir d'être mieux, c'est une vanité de mourir avec courage qu'on aime plus que la vie, c'est une lassitude des maux présens, c'est une espérance des biens futurs, un amour aveugle de la gloire, une maladie enfin, une fureur qui violente l'instinct natu-

210 R É F L E X I O N S
rel & qui nous transporte hors de
nous-mêmes.

Sur la mort.

Toutes les circonstances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La foiblesse, la résolution, les larmes, l'indifférence, tout est égal au dernier moment ; & ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus eux-mêmes.

Qui est-ce qui nous a fait un devoir de garder la fidélité aux morts, si ce n'est la foiblesse & la tyrannie des vivans ? Chacun veut se flatter de la pensée qu'on sera encore attaché à lui, quand il ne sera plus attaché à personne.

Sur les Héros & les Philosophes.

On fait honneur aux Philosophes des vices de complexion, quand ils sçavent les corriger par la sagesse. Mais la nature doit être toute belle dans les Héros ; & si, par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle péche en

quelque chose, leur raison est employée à modérer des transports, non pas à surmonter des foibleffes. Si l'amitié exige d'eux les craintes & les douleurs, il ne leur est pas permis dans leurs propres dangers & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Énée étoit un pauvre Héros dans le Paganisme, qui pourroit être un grand Saint chez les Chrétiens, plus digne fondateur d'un Ordre que d'un État.

Sur les Courtisans & les gens de Robe.

Comme les Courtisans font leur séjour ordinaire auprès des Princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert ; de là viennent les insinuations, les complaisances & toutes ces mesures délicates qui sont un art de gagner les cœurs, ou de se concilier au

moins les volontés. Mais soit manque d'application, soit pour tenir au dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires, ils les ignorent toutes également ; & leurs agrémens venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieillissent donc dans les cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens qui ne peuvent souffrir leur censure ; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus. Et certes le plus honnête homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieillissant.

Les gens de Robe, au contraire, paroissent moins honnêtes gens, quand ils sont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réussir dans la Ville, & les rend ridicules aux Courtisans ; mais enfin la connoissance de leur intérêt les ramene à leur profession ; & devenus habiles

avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux.

Sur les Favoris.

Il y a des occasions, où l'embaras des affaires, où le dégoût de la magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la nature les plaisirs qu'ils ne trouvent pas dans leur grandeur. Ennuyés de cérémonies, de gravités affectées, de contenance, de représentations, ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté que leur condition leur ôte. Travillés de soupçons & de jalousies, ils cherchent enfin à se confier, à ouvrir un cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flatteries des adulateurs leur font souhaiter la sincérité d'un ami; & c'est là que se font ces confidens qu'on appelle *Favoris*; ces personnes cheres aux Princes, avec lesquelles ils se soulagent de la gêne de leurs secrets, avec les-

quelles ils veulent goûter toutes les douceurs que la familiarité du commerce & la liberté de la conversation peuvent donner aux amis particuliers.

Mais que ces amitiés sont dangereuses à un Favori , qui songe plus à aimer qu'à se bien conduire ! Ce confident pense trouver son ami , où il rencontre son maître ; & par un retour imprévu , sa familiarité est punie comme la liberté indiscrete d'un serviteur qui s'est oublié. Ces gens de Cour , de qui l'intérêt règle toujours la conduite , trouvent dans leur industrie de quoi plaire , & leur prudence leur fait éviter tout ce qui choque , tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement son maître , ne consulte que son cœur. Il croit être en sûreté de ce qu'il dit & de ce qu'il fait , par ce qu'il sent ; & la chaleur d'une amitié mal réglée le fait périr , quand la précaution des personnes qui n'aiment pas , lui conserveroit tous les avantages de sa fortune. C'est

par là qu'on perd ordinairement les inclinations des Princes, plus exacts à punir ce qui blesse leur caractère, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la nature.

M É L A N G E S.

QUel pays que la Chine! Point de blé à Peking, point de vin dans tout l'Empire. On y trouve de la peinture sans ombre, de la musique sans parties, des palais de bois sans architecture; beaucoup de sciences perdues, une ignorance presque de toutes choses, un alphabet de soixante mille lettres, une langue toute de monosyllabes. Il n'y auroit point de Géométrie, point d'Astronomie, si le zele des conversions n'y faisoit aller des Jésuites, qui doivent la tolérance de notre Religion, après la grace de Dieu, aux calendriers & aux almanachs. Il manque bien des choses à ce pays si

renommé; mais en récompense la morale y est bonne, la politique excellente, le peuple innombrable, les sujets obéissans, & le plus grand des Empereurs modéré.

M. de Barillon avoit un secret admirable contre la plénitude. Avoit-on mangé à créver ? il entretenoit Madame de Mazarin des Religieux de la Trape ; & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abstinences & de leurs austérités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son discours faisoit l'effet d'une diète.

Je vais vous faire une confidence que je n'ai jamais faite à personne, disoit M. de Candale à Saint-Évremont : Vous ne sçauriez croire l'inclination que M. le Cardinal a pour moi. Je vous confierai encore un plus grand secret, c'est que je ne me sens aucune amitié pour lui ; & , à vous parler nettement , j'ai le cœur aussi dur pour son Éminence, que son Éminence le sçauroit avoir pour le reste des Courtisans.

Il y a un point dans la décadence des États , où leur ruine seroit inévitable , si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire. Mais dans ces conjonctures , une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis , quand les véritables forces vous abandonnent.

J'ai vu prendre une résolution qui causoit la perte d'un grand État , si elle eut été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour , par un heureux changement qui fut son salut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil , que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux , ou la prise d'une Ville peu importante. Ces derniers événemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne.

Etre plus entendu que les autres à désoler la société , & à détruire la nature , c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit

juste , qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit , s'il est possible , toujours à l'intérêt de son pays. Quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde , alors il faut lui ôter cette gloire qu'elle s'attribue.

On se persuade que les Hollandois aiment la liberté , & ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux plus de rudesse dans les esprits que de fierté dans les ames ; & la fierté de l'ame fait les véritables Républicains. S'ils aiment la République , c'est pour l'intérêt de leur trafic. On y appréhenderoit un Prince avare , capable de prendre leur bien ; mais ils s'accoutument de la qualité de Prince avec plaisir. La Hollande n'est ni libre ni assujettie. C'est un Gouvernement composé de pièces fort mal liées ; où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

La prudence gouverne les sages ; mais il en est peu , & les plus sages

ne le font pas en tout temps. La passion fait agir presque tout le monde & presque toujours.

Dans les Républiques , où les maximes du vrai intérêt devroient être mieux suivies , on voit la plupart des choses se faire par un esprit de faction , & toute faction est passionnée. La passion se trouve par-tout ; le zele des plus gens de bien n'en est pas exempt.

Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs ; si on fait un bon usage de la privation des douleurs , on rend sa condition assez heureuse.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. Celui de la sagesse est doux & tranquille. La sagesse regne en paix sur nos mouvemens , & n'a qu'à bien gouverner des sujets ; au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement sçait corriger : le cœur nous porte

au mal, & nous y attache malgré les lumieres du jugement.

Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les mieux concertés. La nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens.

On connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent.

Il y a je ne sçai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi-bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité en ce que la premiere élève l'ame au dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre funeste.

· Ceux qui se trouvent ruinés par

quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde ; parce que c'est un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde est sujet : mais ceux qui tombent dans la misere par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié ; parce que c'est l'effet d'une sottise particuliere dont chacun se tient exempt par la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Il y a des gens qui ont une lumiere fort présente à connoître leur inutilité à vous servir, & qui remettent aisément tous vos malheurs à votre patience. C'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible, & dont on laisse pourtant volontiers l'usage à ses ennemis.

On remarque dans ces hommes qu'on appelle solides & essentiels une gravité qui vous importune, ou une pesanteur qui vous ennuie. Leur bon sens même, pour vous être utile une fois dans vos affaires, entre mal-à-propos tous les jours dans vos plaisirs.

Il ne faut avoir rien de remarquable ni de trop brillant dans ses habits, dans ses discours & dans ses manières ; l'air modeste sied beaucoup mieux que ce qu'on nomme le belair.

Quelque sçavant que soit un homme, l'opinion que l'on a de son mérite, lorsqu'on ne le connoît qu'à demi, va toujours plus loin que l'idée qu'on s'en forme ; quand on le connoît tout entier.

Un homme qui est dans l'élévation nous éblouit, si nous le regardons de loin ; mais approchons-nous de lui, & ses défauts personnels tempéreront bientôt l'éclat étranger qu'il emprunte de son rang & de sa dignité.

C'est une condition fâcheuse de dépendre de si grands hommes qu'ils puissent nous mépriser légitimement.

Il ne convient pas plus à un habile homme d'être timide, qu'à un ignorant d'être hardi.

C'est le caractère d'un mérite consommé de pouvoir vivre dans
la

la retraite avec dignité , après avoir paru dans le commerce avec éclat.

Aussitôt que nous avons perdu le goût des plaisirs , notre imagination nous offre des idées agréables , qui nous tiennent lieu de choses sensibles.

Il n'y a rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir , que l'opinion des choses merveilleuses , ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret.

On est moins malheureux , quand on peut charmer la tristesse présente , ou par le souvenir , ou par l'espérance d'un état plus heureux.

Les vertus de l'homme heureux sont agréables & faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles & fâcheuses. L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus , & il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

La plupart des gens regardent les honneurs , les richesses , ou les plaisirs des autres , comme les adulteres regardent les femmes

d'autrui , en méprisant celles qu'ils possèdent.

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusques dans l'avenir ; c'est un abîme si profond , que sa seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret très-rare.

Il faut avoir bien de la vanité , pour ne pas connoître sa foiblesse.

Le doute a ses heures dans le Couvent , la persuasion les siennes ; il y a des temps où l'on pleure les plaisirs perdus , des temps où l'on pleure les péchés commis.

Quittons - nous Dieu pour le monde , nous sommes traités d'impies ; quittons - nous le monde pour Dieu , on nous traite d'imbécilles. On nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la Religion , que la Religion à la fortune.

Dans le monde , il n'y a que la grande naissance & la gloire de la guerre qui attirent les yeux & l'estime des hommes. Tout autre mérite , s'il faut ainsi dire , est morne

& languissant ; à peine y prend-on garde. Il est bien juste que le mérite de la guerre soit considéré. Les fatigues , les bleffures & la mort même , à quoi les braves gens sont si souvent exposés , méritent encore plus de distinctions qu'on ne leur en donne. Cependant , si l'on compare les honneurs qu'on leur rend , à ceux des personnes qui se rendent illustres dans les autres arts , on trouvera qu'ils sont assez bien récompensés.

Il y a cela de malheureux dans le mérite de l'esprit , que peu de gens s'y connoissent ; & que dans ce petit nombre même , il s'en trouve qui n'en font pas grand cas. Il n'en est pas de même des richesses ; tout le monde les estime.

La vérité n'a besoin ni d'instructions , ni d'essais ; elle est née , pour ainsi dire , avec nous. A moins que de corrompre son naturel , on est véritable.



#

CONVERSATION

*Du Maréchal d'Hoquincourt avec le
Pere Canaye.*

COMME je dînois un jour chez M. le Maréchal d'Hoquincourt, le Pere Canaye qui y dînoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion exige de nous; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

» A qui parlez-vous des esprits
» forts, dit le Maréchal, & qui
» les a connus mieux que moi ?
» Bardouville & Saint-Ibal ont été
» les meilleurs de mes amis. Ce fu-
» rent eux qui m'engagerent dans
» le parti de M. le Comte, contre
» le Cardinal de Richelieu. Si

» j'ai connu les esprits forts? je fe-
 » rois un livre de tout ce qu'ils ont
 » dit. Bardouville mort, & Saint-
 » Ibal retiré en Hollande, je fis
 » amitié avec Lafrette & Sauve-
 » bœuf. Ce n'étoient pas des ef-
 » prits, mais de braves gens. La-
 » frette étoit un brave homme, &
 » fort mon ami. Je pense avoir
 » assez témoigné que j'étois le sien
 » dans la maladie dont il mourut.
 » Je le voyois mourir d'une petite
 » fièvre, comme auroit pu faire
 » une femme, & j'enrageois de
 » voir Lafrette, ce Lafrette qui
 » s'étoit battu contre Bouttevil-
 » le, s'éteindre ni plus ni moins
 » qu'une chandelle. Nous étions
 » en peine, Sauvebœuf & moi,
 » de sauver l'honneur à notre ami;
 » ce qui me fit prendre la résolu-
 » tion de le tuer d'un coup de pis-
 » tolet pour le faire périr en hom-
 » me de cœur. Je lui appuyai le pis-
 » tolet à la tête, quand un b....
 » de Jésuite, qui étoit dans la
 » chambre, me pouffa le bras &
 » détourna le coup. Cela me mit

228 CONVERSATION

„ en si grande colere contre lui ,
 „ que je me fis Janséniste.

Remarquez - vous , Monseigneur , dit le Pere Canaye , remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets : circuit quærens quem devoret ? Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion pour vous surprendre , pour vous dévorer ; pis que dévorer , pour vous faire Janséniste. Vigilate , vigilate : on ne sçauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.

„ Le Pere a raison , dit le Ma-
 „ réchal , j'ai oui dire que le diable
 „ ne dort jamais. Il faut faire de
 „ même ; bonne garde , bon pied ,
 „ bon œil ; mais quittons le dia-
 „ ble , & parlons de mes amitiés.
 „ J'ai aimé la guerre devant tou-
 „ tes choses ; Madame de Mont-
 „ bazon après la guerre ; & tel que
 „ vous me voyez , la philosophie
 „ après Madame de Montbazon. «
Vous avez raison , reprit le Pere , d'aimer la guerre , Monseigneur ; la guerre vous aime bien aussi ; elle vous a comblé d'honneur.

Sçavez-vous que je suis homme de guerre aussi , moi ? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de son armée en Flandres : n'est-ce pas être homme de guerre ? Qui eut jamais cru que le Pere Canaye eut dû devenir soldat ? Je le suis , Monseigneur , & ne rends pas moins de service à Dieu , que je lui en rendrois au Collège de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment ; aller à la guerre & servir son Prince , est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon , si vous l'avez convoitée , vous me permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas , Monseigneur , vous l'aimiez d'une amitié innocente !

» Quoi ! mon pere , vous voudriez que j'aimasse comme un
 » sot ? Le Maréchal d'Hoquincourt
 » n'a pas appris dans les ruelles à
 » ne faire que soupirer. Je voulois ,
 » mon Pere , je voulois : vous m'entendez bien. » Quels je voulois !
en vérité , Monseigneur , vous raillez de bonne grace. Nos Peres de S. Louis seroient bien étonnés des ces je voulois.

230 CONVERSATION

Quand on a été long-temps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.

» Il n'y a point là de divertissement, mon Pere : sçavez-vous à quel point je l'aimois ? » *Usque ad aras, Monseigneur ?* » Point d'aras, mon Pere. Voyez-vous, dit le Maréchal, en prenant un couteau dont il ferroit le manche ? voyez-vous ? Si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. « Le Pere surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-fait à la priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable ; & à lui voir le couteau toujours levé, on eut dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution. La malignité de la nature me fit pren-

dre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte, & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux ,
 » reprit le Maréchal ; la plus belle
 » du monde commençoit à me
 » lanterner , lorsqu'elle mourut.
 » Il y avoit toujours auprès d'elle
 » un certain Abbé de Rancé, un
 » petit Janséniste, qui lui parloit
 », de la grace devant le monde, &
 », l'entrenoit de toute autre chose
 », en particulier. Cela me fit quitter
 », le parti des Jansénistes ; auparavant je ne perdois pas un Sermon
 », du Pere Desmarez, & je ne jurois
 », que par Messieurs de Port-Royal.
 », J'ai toujours été à confesse aux
 », Jésuites depuis ce temps-là ; & si
 », mon fils a jamais des enfans, je
 », veux qu'ils étudient au Colle-

„ge de Clermont, sur peine d'être
„deshérités. “

Ah ! que les voies de Dieu sont admirables ! s'écria le Pere Canaye ; que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de Janséniste poursuit une Dame, à qui Monseigneur vouloit du bien. Le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie, pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains. Mirabilia judicium tua, Domine !

Après que le bon pere eut finis ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, & je demandai à M. le Maréchal, si l'amour de la philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

„Je ne l'ai que trop aimée, la
„philosophie, dit le Maréchal, je
„ne l'ai que trop aimée ; mais j'en
„suis revenu, & je n'y retourne
„pas. Un diable de philosophe
„m'avoit tellement brouillé la cer-
„velle de premiers parens, de pomme,
„de serpent, de paradis terrestre &
„de Chérubins, que j'étois sur le
„point de ne rien croire. Le diable

„ m'emporte si je croyois rien. De-
 „ puis ce temps-là , je me ferois
 „ crucifier pour la Religion. Ce
 „ n'est pas que j'y voie plus de rai-
 „ son ; au contraire , moins que
 „ jamais : mais je ne sçauois que
 „ vous dire , je me ferois cruci-
 „ fier sans sçavoir pourquoi. “

Tant mieux , Monseigneur , reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot , tant mieux : ce ne sont point mouvemens humains ; cela vient de Dieu. Point de raison ! c'est la vraie religion , cela. Point de raison ! que Dieu vous a fait , Monseigneur , une belle grace ! Estote sicut infantes : Soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence , & pourquoi ? parce qu'ils n'ont point de raison. Beati pauperes spiritu : Bienheureux les pauvres d'esprit ; ils ne péchent point. La raison ? c'est qu'ils n'ont point de raison. Point de raison... je ne sçauois que vous dire... je ne sçai pourquoi... les beaux mots ! ils devoient être écrits en lettre d'or. Ce n'est pas que j'y voie plus de raison ; au contraire , moins que jamais. En vérité cela est divin pour

234 CONVERSATION.

*ceux qui ont le goût des choses du Ciel.
Point de raison ! que Dieu vous a fait ,
Monseigneur , une belle grace !*

Le Pere eut pouffé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la raison ; mais on apporta des lettres de la Cour à M. le Maréchal ; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas ; & après les avoir lues , il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient.

» Si je voulois faire le politique ,
» comme les autres , je me retire-
» rois dans mon cabinet pour lire
» les dépêches de la Cour ; mais
» j'agis , & je parle toujours à
» cœur ouvert. M. le Cardinal me
» mande que Stenai est pris , que
» la Cour sera ici dans huit jours ,
» & qu'on me donne le comman-
» dement de l'armée qui a fait le
» siège , pour aller secourir Arras
» avec Turenne & Laferté. Je me
» souviens bien que Turenne me
» laissa battre par M. le Prince ,
» lorsque la Cour étoit à Gien ;
» peut-être que je trouverai l'oc-

„ casion de lui rendre la pareille.
 „ Si Arras étoit sauvé, & Turenne
 „ battu, je serois content : j'y fe-
 „ rai ce que je pourrai : je n'en dis
 „ pas davantage. “

Il nous eut conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne ; mais on nous avertit que le convoi étoit déjà assez loin de la Ville ; ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le put porter au camp. „ Et „ quel cheval voulez-vous, mon „ Pere ? “ dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre : Qualem me decet esse, mansuetum ; tel qu'il faut que je sois, doux, paisible.*

„ *Qualem me decet esse mansuetum ;*
 „ j'entens un peu de Latin, dit le
 „ Maréchal ; *mansuetum* feroit meil-
 „ leur pour des brebis que pour des

„chevaux. Qu'on donne mon
 „cheval au Pere , j'aime son or-
 „dre , je suis son ami , qu'on lui
 „donne mon bon cheval. “

J'allai dépêcher mes affaires ,
 & ne demeurai pas long-temps sans
 rejoindre le convoi. Nous passâ-
 mes heureusement ; mais ce ne fut
 pas sans fatigue pour le pauvre
 Pere Canaye. Je le rencontrai dans
 la marche sur le bon cheval de M.
 d'Hoquincourt : c'étoit un cheval
 entier , ardent , inquiet , toujours
 en action ; il mâchoit éternelle-
 ment son mors , alloit toujours
 de côté , hennifloit de moment en
 moment ; & , ce qui choquoit fort
 la modestie du Pere , il prenoit in-
 décemment tous les chevaux qui
 approchoient de lui , pour les ca-
 vales.

„Et que vois-je , mon Pere ,
 „lui dis-je en l'abordant ; quel che-
 „val vous a-t-on donné là ? Où
 „est la monture du bon Pere Sua-
 „rez , que vous avez tant deman-
 „dée ? “ *Ah ! Monsieur , je n'en
 puis plus , je suis roué..... Il alloit*

DE M. D'HOQUINCOURT. 237
continuer ses plaintes , lorsqu'il part un lièvre : cent cavaliers se débandent pour courir après , & on entend plus de coups de pistolets qu'à une escarmouche. Le cheval du Pere accoutumé au feu sous le Maréchal , emporté son homme , & lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante de voir le Jésuite à la tête de tous , malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué , & je trouvai le Pere au milieu de trente Cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eut pu nommer une occasion. Le Pere recevoit la louange avec une modestie apparente , mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du bon Pere Suarez , & se sçavoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le Barbe de M. le Maréchal. Il ne fut pas long-temps sans se souvenir du beau dit de Salomon : *Vanitas vanitatum , & omnia vanitas*. A mesure qu'il se refroidissoit , il sentit un mal que la chaleur lui avoit

dessein de sauver les hommes ; mais chacun veut se donner du crédit en les sauvant ; & à vous parler franchement , l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à M. le Maréchal ; j'étois purement Jésuite avec lui , & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avoit fait prendre ; & il me sembloit que la louange lui plaisoit assez ; je l'eusse continuée plus long-temps ; mais comme la nuit approchoit , il fallut nous séparer l'un de l'autre , le Pere aussi content de mon procédé , que je l'étois de sa confiance.

LE PROPHETE IRLANDOIS.

Nouvelle.

DANS le temps que M. de Comminges étoit Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien auprès

du Roi de la Grande-Bretagne, il vint à Londres un Prophete Irlandois qui passoit pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, & peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié M. de Comminges de le faire venir chez lui pour voir quelque'un de ses miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa curiosité naturelle, que par complaisance pour eux; & il fit avertir le prétendu Prophete de venir à sa maison.

Au bruit qui se répandit partout de cette nouvelle, l'hôtel de M. de Comminges fut bientôt rempli de malades qui venoient chercher, dans une pleine confiance, leur guérison. L'Irlandois se fit attendre quelque temps; & après avoir été impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. M. de Comminges se pré-

paroit à l'examiner profondément; mais il ne le put faire à son grand regret; car la foule devint si grosse, & les infirmes se presserent si fort pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même, on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophete rapportoit toutes les maladies aux Esprits; toutes les infirmités étoient pour lui des possessions. Le premier qu'on lui présenta étoit un homme accablé de gouttes, & de certains rhumatismes dont il lui avoit été impossible de guérir. *J'ai vu, dit le Prophete, de cette sorte d'Esprits en Irlande, il y a long-temps; ce sont Esprits aquatiques qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps.*

ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTÉ LE SÉJOUR DES EAUX POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISÉRABLE, JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOUVELLE ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit,

le malade se retira ; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques ; à la vérité , il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques & malades d'imagination , quoiqu'ils ne le soient que trop en effet. **ESPRIT AÉRIEN, dit l'Irlandois , RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON MÉTIER POUR LES TEMPÊTES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.**

Ce malade fit place à un autre qui , selon l'opinion du Prophète , n'avoit qu'un simple Lutin , incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroissent pas ; & regardant l'assemblée avec un sourire : *Cette sorte d'esprits , dit-il , afflige peu souvent , & divertit presque toujours.* A l'entendre , il n'ignoroit rien en matière d'Esprits ; il sçavoit leur nombre , leurs rangs , leurs noms , leurs emplois , toutes les fonctions auxquelles ils étoient destinés ; &

il se vantoit familièrement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons , que les affaires des hommes.

On ne sçauroit croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques & Protestans venoient le trouver de toutes parts ; & vous eussiez dit que la puissance du Ciel étoit entre les mains de cet homme-là , lorsqu'une aventure où l'on ne s'attendoit point , fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Une homme & une femme de la contrée , mariés ensemble , vinrent chercher du secours dans la vertu , contre certains Esprits de discorde , disoient-ils , qui troubloient leur mariage , & ruinoient la paix de la maison. C'étoit un Gentilhomme âgé de quarante-cinq ans , qui se sentoit assez & sa naissance & son bien. La Dame avoit environ trente-cinq ans , & paroissoit bien faite de sa personne ; mais on pouvoit déjà voir qu'il y avoit eu autrefois plus de

délicateffe dans fes traits. Elle voulut parler la premiere, soit parce qu'elle se crut plus tourmentée de fon esprit, ou qu'elle fut seulement pressée de l'envie de parler, naturelle à son sexe.

„ J'ai un mari, *dit-elle*, le plus
 „ honnête homme du monde, à
 „ qui je donne mille chagrins, &
 „ qui ne m'en donne pas moins à
 „ son tour. Mon intention seroit
 „ de bien vivre avec lui; & je le
 „ ferois toujours, si un Esprit
 „ étranger, dont je me sens saisir
 „ à certains momens, ne me ren-
 „ doit si fiere & si insupportable,
 „ qu'il n'est pas possible de me
 „ souffrir. Mes agitations cessées,
 „ je reviens à ma douleur natu-
 „ relle, & je n'oublie alors aucun
 „ soin ni aucun agrément, pour
 „ tâcher de plaire à mon époux;
 „ mais son démon le vient possé-
 „ der, quand le mien me laisse;
 „ & ce mari qui a tant de patience
 „ pour mes transports, n'a que de
 „ fureur pour ma raison. “

Là se tut une femme, en appa-

rence assez sincere ; & le mari , qui ne l'étoit pas moins , commença son discours de cette forte :

„ Quelque sujet que j'aie de me
 „ plaindre du diable de ma fem-
 „ me , je lui ai du moins l'obliga-
 „ tion de ne lui avoir pas appris à
 „ mentir ; & il me faut avouer
 „ qu'elle n'a rien dit qui ne soit
 „ très-véritable. Tout le temps
 „ qu'elle me paroît agitée , je suis
 „ patient ; mais aussitôt que son
 „ Esprit la laisse en repos , le mien
 „ m'agite à son tour ; & , avec un
 „ nouveau courage & de nouvel-
 „ les forces dont je me trouve ani-
 „ mé , je lui fais sentir le plus for-
 „ tement qu'il m'est possible , la
 „ dépendance d'une femme & la
 „ supériorité d'un mari. Ainsi no-
 „ tre vie se passe à faire le mal ou
 „ à l'endurer ; ce qui nous rend de
 „ pire condition que les plus mi-
 „ sérables. Voilà nos tourmens ,
 „ Monsieur ; & s'il est possible d'y
 „ apporter quelque remede , je
 „ vous conjure de nous le donner :
 „ la cure d'un mal aussi étrange

„ que le nôtre , ne fera pas celle
 „ qui vous fera le moins d'hon-
 „ neur. “

*Ce ne sont ici ni Lutins ni Farfa-
 dets , dit l'Irlandois ; ce sont Esprits
 du premier ordre de la légion de Luci-
 fer ; démons orgueilleux , grands en-
 nemis de l'obéissance , & fort difficiles
 à chasser. Vous ne trouverez pas mau-
 vais , Messieurs , poursuivit-il en se
 tournant vers l'assemblée , que je
 regarde un peu dans mes livres , car
 j'ai besoin de paroles extraordinaires.
 Là-dessus , il se retira dans un ca-
 binet pour y feuilleter ses papiers ;
 & après avoir rejeté cent formu-
 les , comme trop foibles contre de
 si grands ennemis , il tomba sur
 une , à la fin , capable , à son avis ,
 de confondre tous les diables de
 l'enfer.*

Le premier effet de la conjura-
 tion se fit sur lui-même ; car les
 yeux commencèrent à lui rouler
 dans la tête avec tant de grimaces
 & de contorsions , qu'il pouvoit
 paroître le possédé à ceux qui ve-
 noient chercher du remede con-

tre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur les bonnes gens, & les frappant tous deux d'une baguette qui ne devoit pas être sans vertu : ALLEZ, DÉMONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENSION, EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET LAISSEZ RÉTABLIR PAR VOTRE DÉPART, L'HEUREUSE UNION QUE MÉCHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus possédés, & hauffant un peu le ton de la voix : JE VOUS ENTENS MURMURER, DÉMONS, DE L'OBÉISSANCE QUE VOUS ÊTES FORCÉS DE ME RENDRE ; MAIS DUSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-temps. „ C'en est „ assez, Messieurs ; je vous jure que „ je suis tout en sueur du travail „ que m'a fait la résistance de ces „ diables obstinés. Je pense bien „ avoir eu affaire à deux mille Es- „ prits en ma vie, qui tous ensem-*

„ble ne m'ont pas donné tant de
„peine que ceux-ci.“

Les démons expédiés, l'Irlandois se retira; tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Étant de retour en leur maison, tout leur parut agréable, par un changement d'esprit qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un air riant en toutes choses; ils se regardoient eux-mêmes avec agrément; & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas pour exprimer leur amour.

Telle étoit la douceur de nos mariés, lorsqu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner sa joie de celle qu'ils recevoient de leur guérison: ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde; & les complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le mari commença une conversation fort raisonnable sur l'heureux état où ils se trouvoient. No-

tre épouse s'étendit avec plaisir sur les tours que son démon lui avoit inspirés , pour tourmenter son mari ; sur quoi le mari jaloux de l'honneur de son démon , ou de sa propre autorité , lui fit entendre que c'étoit trop parler des choses passées dont le souvenir lui étoit fâcheux : il ajouta „ qu'au bon état „ où ils se trouvoient rétablis , elle „ ne devoit plus songer qu'à l'obéissance qu'une femme doit à „ son époux , comme il ne songeroit de son côté qu'à user légitimement de ses droits , pour „ rendre leur condition aussi heureuse à l'avenir , qu'elle avoit „ été jusques là infortunée. “

La femme offensée du mot *d'obéir* , & plus encore de l'ordre de se taire , n'oublia rien pour établir l'égalité dans le mariage , disant que *les diables n'étoient pas si loin , qu'ils ne pussent être appelés , en cas que cette égalité fut violée.*

Son amie discrète & judicieuse lui représenta sagement le devoir des femmes , sans oublier la con-

duite & les ménagemens où les maris étoient obligés ; mais sa raison, au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter ; enforte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant.

Vous aviez raison, ma femme, reprit le mari, les diables n'étoient pas si loin qu'ils n'aient pu être rappelés ; ou plutôt, vous avez été si chère au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible pour avoir affaire moi seul, contre vous deux ; ce qui m'oblige à me retirer.

„ Et moi, je me retire, dit-elle,
 „ avec cet Esprit qui ne me veut
 „ pas quitter ; il fera de bien mé-
 „ chante humeur, s'il n'est plus
 „ traitable qu'un mari si fâcheux &
 „ si violent. “ Puis se tournant
 vers son amie. „ Avant que de me
 „ retirer, lui dit-elle, je suis bien
 „ aise de vous dire, Madame, que
 „ j'attendois toute autre chose de
 „ votre amitié, & de l'intérêt que
 „ vous deviez prendre pour une

„ femme , contre la violence d'un
 „ mari. C'est une chose bien étran-
 „ ge de me voir insulter par celle
 „ qui me devoit soutenir. Adieu ,
 „ Madame , adieu : vos visites font
 „ beaucoup d'honneur ; mais on
 „ s'en passera bien , si elles font
 „ aussi peu favorables que celle-ci.“

Qui fut bien étonné ? ce fut la bonne Dame. Instruite par sa propre expérience , que la sagesse même a son excès , & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la raison avec la personne qui n'en ont point , elle ne demeura pas longtemps seule dans un logis où l'on ne parloit que de démons , & où l'on ne faisoit rien qui ne fut de la dernière extravagance.

Le mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa chambre , honteux de la joie qu'il avoit eue , chagrin du présent , inquiet pour l'avenir. Comme l'agitation de la femme avoit été beaucoup plus grande , elle dura moins aussi ; & revenue assez tôt à son bon sens , elle fit de tristes réflexions sur la

perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'esprit laissoit écouler peu de momens , sans demander raison à celui de discorde de la ruine de ses intérêts & de ses plaisirs. Cet esprit qui regne encore plus chez les femmes , & particulièrement les nuits qu'elles passent sans dormir , prévalut sur toutes choses ; enforte que la bonne épouse , rendue purement à la nature , alla trouver son époux dès qu'il fut jour , pour rejeter tous les défordres passés sur une puissance étrangere qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois , disoit-elle , dans le bon intervalle où je suis présentement , que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez , mon cher , mais trop malheureux mari , nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mari abbattu de chagrin , comme il étoit , n'eut pas résisté à une injure : jugez s'il ne

fut pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour : „ Pleurons , mon cœur , *lui dit-il* , „ pleurons nos communs maheurs , & allons chercher une „ seconde fois le remede que la „ premiere n'a sçu nous donner. “

La femme fut surprise agréablement de ce discours ; car au lieu d'un fâcheux démon dont elle attendoit les insultes , elle trouva heureusement un homme attendri , qui la consola du mal qu'elle avoit sçu faire , & qu'il avoit eu à souffrir. Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles confiances ; & après avoir mis ensemble tout leur espoir en la vertu du Prophete , ils retournerent à l'hôtel de M. de Comminges , chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle , que l'Irlandois les apperçut ; & les appellant assez haut pour être entendu de tout le monde :

monde : Venez , leur dit-il , venez publier les merveilles qui se sont opérées en vous , & rendre témoignage de la vertu toute puissante qui vous a délivrés de l'esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez. La femme répondit aussitôt sans consulter ,
 ,, que pour le témoignage qu'il
 ,, demandoit , ils étoient obligés
 ,, de le rendre à l'opiniâtreté des
 ,, démons , & non pas à la vertu ;
 ,, car , en vérité , vénérable Pere ,
 ,, ajouta-t-elle , depuis votre belle
 ,, opération , ils nous ont tourmentés , comme par dépit , plus violemment que jamais. “ Vous êtes des incrédules , s'écria le bon Irlandois , animé d'un grand courroux , ou des ingrats pour le moins qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez , approchez , que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.

Quand ils se furent approchés , il examina exactement tous les traits de leur visage. Il observa particulièrement leurs regards ; & comme s'il eut découvert dans la

prunelle de leurs yeux quelques impressions de ces esprits : *Vous avez raison*, dit-il tout confus, *vous avez raison ; ils ne sont pas délogés encore , ils étoient trop enracinés dans vos corps ; mais ils y tiendront bien , si je ne les en arrache par la vertu des paroles que je vais proférer :*

QUITTEZ , RACE MAUDITE , UN SÉJOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS , ET ALLEZ FRÉMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OU HABITENT L'HORREUR , LA RAGE ET LE DÉSESPOIR. *C'en est fait , mes amis , vous êtes assurément délivrés ; mais ne revenez pas , je vous prie. Je dois mon temps à tout le monde , & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.*

Ce fut là que nos patients crurent être à la fin de tous leurs maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage , & la nuit fut attendue avec la même impatience que celle de leurs nûces l'avoit été autrefois. Elle vint , cette nuit tant désirée ; mais , hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs !

Le trop d'amour fait la honte des amans.

Heureusement pour le mari, la femme accusa les démons innocens; & le Prophete fameux ne fut plus à son égard qu'un pauvre Hibernois, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu follet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux, à l'exemple des Espagnoles, qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans, pour être persuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de nature, ni puissance de maléfice. Ainsi la femme qui accusoit le mari en toute autre chose, lorsqu'il étoit le plus innocent, le justifie, quand il a le plus failli à son égard. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa beauté, elle rappella bientôt en son esprit la malice des démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit sçu les en délivrer. *Il y a long-temps,* dit-elle brusquement, & comme si

238 LE PROPHÈTE

elle avoit été inspirée, il y a long-temps que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre, & je crois bien que nous attendrions vainement de lui notre guérison ; mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la charité nous oblige à détromper les autres aussi-bien que nous, & à faire connoître sa vanité ou sa sottise.

Ma mie, reprit le mari, il n'y a rien de si vrai que le malheur de cette nuit est un pur ouvrage de nos démons. L'Irlandois s'étoit voulu moquer d'eux, ils ont voulu se moquer de lui & de nous, à leur tour. Vous me connoissez & je me connois. Naturellement ce que vous sçavez n'a pu être ; & voilà ce que les conjurations nous ont valu. Au reste, ma mie, quand vous ferez vos reproches à ce beau Prophète, prenez garde de ne pas descendre à aucune particularité de cette nature ; qu'il ne vous échappe rien, je vous prie, qui nous soit honteux. Tous secrets de famille doivent être cachés ; mais celui-ci doit se révéler moins que pas un autre.

La femme étoit prête à s'offenser de se voir soupçonnée d'une telle indiscretion ; mais pour ne pas rebrouiller les choses qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de se taire si à propos, que l'Irlandois auroit à se plaindre de son procédé.

Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit déjeûné & un peu de conversation, pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marcherent en paix vers la maison, où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges.

Déjà les aveugles pensoient voir la lumière qu'ils ne voyoient pas : déjà les sourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point : déjà les boiteux croyoient aller droit, & les perclus pensoient retrouver le premier usage de leurs membres. Une forte idée de la

fanté avoit fait oublier aux malades leurs maladies ; & l'imagination qui n'agissoit pas moins dans les curieux que dans les malades , faisoit aux uns une fausse vue de l'envie de voir , comme aux autres une fausse guérison de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les esprits ; telle étoit la force des esprits sur les sens. Ainsi l'on ne parloit que des prodiges ; & ces prodiges étoient appuyés d'une si grande autorité , que la multitude étonnée les recevoit avec soumission , pendant que quelques gens éclairés n'osoient les rejeter.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois , quand notre couple fendit la presse courageusement , pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte , lui dit la femme , d'abuser le peuple simple & crédule , comme tu fais par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos démons de nous laisser en repos , & ils n'ont fait que nous tourmenter en-*

core davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres, se moquant également de notre crédulité & de ton imbécille puissance.

Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusqu'à lui refuser le nom d'*imposteur*, parce qu'il falloit, disoit-il, de l'esprit pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophete perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable; & ce redoutable pouvoir établi dans un assujétissement superstitieux des esprits, devint à rien, aussitôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne pas le reconnoître. Alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit promptement par la porte de derriere, moins confus toutefois, moins mortifié que le peuple, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret.

L E T T R E

*De Saint - Évremont , au Marquis
de Crequi , sur la paix des Py-
rénées. (a)*

JE voudrois bien pouvoir satis-
faire votre curiosité , tant sur
les véritables motifs de la paix ,
que sur tout ce qui s'est passé à la
Conférence ; mais , à vous dire
la vérité , vous deviez vous adres-
ser aux confidens particuliers de

(a) „ Un jour on me louera , (dit Saint-
Évremont dans une lettre au Comte de
Grammont) „ d'être bon François , par ce
„ même Écrit qui m'attire des reproches ;
„ & si M. le Cardinal vivoit encore , j'aurois
„ le plaisir de me sçavoir justifié dans sa con-
„ science ; car je n'ai rien dit de lui qu'il ne se
„ soit dit intérieurement cent fois lui-même.
„ Jaloux de l'honneur du Roi & de la gloire
„ de son regne , je voulus laisser une image de
„ l'état où nous étions avant la paix , afin que
„ toutes les Nations connussent la supériorité
„ de la nôtre ; & rejettant le mauvais succès
„ de la négociation sur un Étranger , ne s'at-
„ tachassent qu'à considérer les avantages que
„ nous avions eus dans la guerre. “

Son Éminence, qu'une longue & familière conversation avoit pleinement instruits de ses secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un simple spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures & des lumières incertaines, que je dois à ma seule pénétration; telles qu'elles sont, je vous les expose volontiers, & vous demande pour toute grace, que les louanges de M. le Cardinal Mazarin ne vous soient pas suspectes d'adulation: le bien que j'en dis, est un bien sincère, qui n'est point attiré par l'espérance des graces, ni produit par la gratitude des bienfaits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses ennemis, & que le châtement de ceux qu'on aime, est l'effet de l'amitié la plus tendre, M. le Cardinal a pardonné aux Espagnols pour châtier les François. En effet, les Espagnols humiliés par tant de disgraces, abbatus par tant de pertes, devoient attirer sa compassion & sa charité; & les Fran-

çois , devenus insolens par les avantages de la guerre , méritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la paix. Il souvenoît à son Éminence du beau mot de ce Castillan qui étrangla Don Carlos par l'ordre de Philippe II ; *Calla , calla , Señor Don Carlos , todo lo que se haze es por su bien ;* & touché d'une si amoureuse punition , quand elle a pris le bien des particuliers , après avoir épuisé les sources publiques , elle a étouffé nos gemissemens & réprimé nos murmures , en nous disant paternellement , *Calla , calla , Señor Frances , todo lo que se haze es por su bien.*

Je croirois assez que des considérations politiques ont été mêlées avec une conduite chrétienne , dans la douceur & la bonté qu'a eues M. le Cardinal pour les Espagnols. Auguste qui voulut donner des bornes à l'Empire , & lui laisser en mourant une grandeur juste & mesurée , pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la modération de sa paix.

Il a jugé que la France se conserveroit mieux unie comme elle est, & ramassée, pour ainsi dire, en elle-même, que dans une vaste étendue; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables, de songer à couvrir notre frontiere, quand la Conquête des Pays-Bas étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne sçait que la destruction de Carthage fut celle de la République Romaine? Tant que Rome eut l'opposition de sa rivale, ce ne fut chez elle que vertu, obéissance: sitôt qu'elle n'eut plus d'ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans, & eut tout à craindre d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des Étrangers.

Son Éminence, plus sage que les Scipions, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvénient là; & profitant de la faute de ses Peres, elle a conservé l'Espagne à la France pour l'exercice de ses vertus, & le maintien éternel de son empire.

Quelle différence, Monsieur, d'une sagesse si profonde au dérèglement du Cardinal de Richelieu ! Il me semble que je vois cette ame immodérée, ne se contenter ni de la Flandre, ni du Milanez ; mais dans une conjoncture qu'on n'avoit pas eue depuis Charles-Quint, envoyer sept ou huit millions à Francfort, & faire marcher une grande Armée sur les bords du Rhin, pour venger notre Nation en la personne de Louis XIV, de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de François I. (a) Je lui vois prendre de nouvelles liaisons avec

(a) L'Empereur Ferdinand III mourut le 2 d'Avril 1657, & Léopold son fils fut élu Empereur le 18 de Juillet 1658, quoiqu'il ne fut pas Roi des Romains. M. de Saint-Évremond raille ici le Cardinal de sa précipitation à faire la paix, & insinue que le Cardinal de Richelieu n'auroit pas manqué une si belle occasion d'ôter l'Empire à la Maison d'Autriche ; & que par des présents, ou par des menaces, gagnant les suffrages des Electeurs ennuyés de le voir durer si long-temps dans une même Maison, il les auroit facilement portés à prendre un autre que Léopold.

DE SAINT-ÉVREMONT. 267
le Portugal , après la défaite de
Dom Louis ; je lui vois joindre nos
forces à celles de ce Royaume ,
pour chasser le Roi Catholique de
Madrid , fans aucun respect d'une
personne sacrée & inviolable. (a)

(a) Après la mort de Jean IV , Roi de Portugal , en 1656 , les Espagnols crurent devoir profiter de la minorité d'Alphonse IV pour reconquérir ce Royaume ; & l'année suivante , ils se rendirent maîtres d'Olivenza. Les Portugais de leur côté tâcherent de surprendre Badajos : mais ce projet fut si mal concerté , qu'il ne réussit point. Ils ne laissèrent pas en 1658 de retourner devant cette Ville ; & après l'avoir assiégée inutilement pendant quatre mois ; ils formerent le dessein de se retirer. Dom Louis en ayant été averti , & sachant d'ailleurs que leur armée étoit presque entièrement ruinée , résolut de s'aller mettre à la tête des Troupes Espagnoles , afin de s'acquiescer , sans beaucoup de risque , la gloire d'avoir secouru une Place si importante : mais quand il arriva sur la frontière , il trouva que les Portugais , qui manquoient de tout , s'étoient déjà retirés. Enflé d'un si grand succès , il médita la prise d'Elvas , & voulut lui-même assiéger cette Place , qui se défendit vigoureusement durant quatre mois. Cependant les Portugais ayant rassemblé un petit corps de troupes , marcherent tout droit à Dom Louis : & ayant surpris les Espagnols dans leur Camp ,

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses ennemis ; il étoit généreux de ne pousser pas sa victoire jusqu'à la ruine d'une si belle Monarchie ; il étoit politique de n'étendre pas tant nos frontières , que le soin des choses éloignées nous fît négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entends les envieux de son Éminence , ce qui n'osant se prendre directement à la paix , condamnent la manière dont on l'a faite ; attaquent la suspension , & cet engagement trop facile des Conférences , où tous les articles d'une paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que M. de Turenne n'oublia rien pour dissuader cette suspension ; mais il ne considéroit pas le véritable motif d'un abouchement si glorieux ; & tandis que ce grand Général rouloit dans

les battirent , ce qui jeta toute l'Espagne dans une grande contestation. M. de Saint-Évremond veut dire que Richelieu n'eut pas manqué de se joindre au Portugal , & de profiter de cet incident , pour achever de ruiner l'Espagne.

sa tête le triomphe de la Flandre, il ignoroit celui que s'étoit proposé M. le Cardinal dans un combat d'intelligence & de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement, que de faire voir à toute l'Europe la supériorité de son génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'entendement de Dom Louis, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son esprit, & l'avantage de ses lumieres; mais il arrivoit par malheur que la volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin des résolutions de celui-là. Ainsi l'Espagnol emportoit grossièrement & sans raison des choses que l'Italien disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est pas que l'opiniâtreté de Dom Louis lui ait toujours réussi; & quand il se vante de l'abandonnement du Portugal, & du rétablissement de M. le Prince, nous pouvons lui alléguer sa simplicité, dans les munitions qu'ils nous a laissées, & l'ig-

norance du calcul , dans l'évaluation des cinq cens mille écus que l'on a donnés à la Reine.

En tout cas , Son Éminence peut se flatter secrettement de n'avoir pas fait des pas inutiles ; l'Alsace , les biens d'Italie , l'Abbaye de Saint-Vaast , peuvent le consoler de la peine qu'il a prise ; (a) au lieu que le chimérique Dom Louis , qui s'est amusé à l'intérêt général , a tiré toute la dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs affaires , pour en avouer la foiblesse , sitôt que la paix fut signée : *Allons , dit-il , Messieurs , allons rendre graces à Dieu ; nous étions perdus , l'Espagne est sauvée.*

Son Éminence ne fait pas grand cas de ce beau dit , qui sent le vieux

(a) Le Cardinal Mazarin s'étoit fait donner des Terres en Alsace , en Italie , & la riche Abbaye de S. Waast d'Arras. M. de Saint-Évremont fait entendre qu'il conclut la paix , pour s'assurer de la jouissance de ces biens & du bénéfice.

Citoyen de Lacédémone ; tenant ces exaltations du salut de la Patrie, pour un véritable sentiment de Républicain. Elle pense judicieusement que toute paix est bonne, quand par elle on met à couvert des millions, qui se consommoient de nécessité dans la continuation de la guerre. Que le bon homme Dom Louis n'ait eu pour but que le service de son maître & l'utilité du public, la maxime de M. le Cardinal est, que *le Ministre doit être moins à l'Etat que l'Etat au Ministre* ; & dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces discoureurs qui lui reprochent d'avoir fait la paix, quand nous allons tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa modération ; je puis encore alléguer pour sa justification des raisons qu'il nous a souvent donnés.

Les François, dit-il, portent toujours leurs vues au dehors, sans regarder jamais au dedans : dissipés sur les

affaires d'autrui , ils ne font point de réflexions sur les leurs.

Ils allégueront qu'après la bataille de Dunkerque , & la défaite du Prince de Ligne ; qu'après la reddition d'une partie des Villes , dans l'étonnement des autres , la Flandre ne pouvoit plus subsister ; (a) que les affaires des Espagnols n'alloient guere mieux dans le Milanéz ; (b) que la défaite de Dom Louis avoit rempli de consternation toutes les Espagnes , épuisées d'hommes & d'argent ; & pour parler en termes de Médecin , que le siège de la chaleur n'étoit pas moins attaqué que les parties.

(a) M. de Turenne ayant assiégé Dunkerque en 1658 , Dom Jean d'Autriche , le Prince de Condé & le Maréchal d'Hocquincourt , qui commandoient l'Armée d'Espagne , l'attaquerent près de cette Place le 14 de Juin ; mais ils furent battus. Peu de temps après , M. de Turenne défit aussi le Prince de Ligne : & cette campagne-là , outre Dunkerque , les François prirent Link , Furnes , Bergues , Dixmude , Oudenarde , Menin , Ypres & Gravelines.

(b) Le Duc de Modene , assisté par la France , avoit passé l'Adda en 1658 , & pris quelques Places du Milanéz ,

Mais ils ne diront pas que le Cardinal de Retz avoit fait un voyage en Flandre, d'où il étoit sorti si secrètement, qu'on n'avoit jamais pu découvrir le lieu de sa retraite. (a)

Ils tairont malicieusement qu'Annery, ce premier mobile des Assem-

(a) Jean-François-Paul de Gondi ; Cardinal de Retz, s'étant rendu redoutable à Mazarin, fut arrêté au Louvre le 19 de Décembre 1652, & conduit au Bois de Vincennes. Le 12 d'Avril 1654, il fut transféré au Château de Nantes, d'où il s'échappa le 8 d'Août de la même année. Il alla en Italie ; & arriva à Rome le premier de Décembre. L'Archevêque de Paris, son oncle, étant mort pendant sa détention : dès qu'il se trouva libre, il fit tous ses efforts pour être mis en possession de cet Archevêché, dont il étoit Coadjuteur. Mais ne pouvant surmonter les oppositions de la Cour de France, il quitta l'Italie, & devint comme errant, sans qu'on sçût jamais bien où il étoit. Cependant le Cardinal Mazarin ne laissoit pas d'avoir peur de lui : & comme il apprit qu'il avoit été secrètement en Flandre & près des frontieres de Picardie, M. de Saint-Èvremont insinue que Mazarin s'étoit imaginé que c'étoit pour fomenter certains mécontemens en Normandie & dans le Vexin, & pour causer une révolte ; & quainfi il se hâta de faire la paix sur une terreur panique.

blées, alloit & venoit de nuit chez les Gentilshommes du Vexin; qu'on avoit rencontré proche de Hedin, Crequi-Bernieulle; que Gratot, le Montresor des Provinces, avoit tenu à Coutances forces discours politiques sur le bien public. (a)

Ils tairont que Bonnefon armoit les Sabotiers de Sologne, & donnoit de la chaleur à ce dangereux parti, qui se formoit contre l'État. (b)

(a) M. de Saint-Évremont raille ici le Cardinal Mazarin d'avoir redouté trois Gentilshommes de Normandie qui erroient par les Provinces, & qui étoient absolument hors d'état de lui faire aucun mal. Montresor, dont nous avons ici les *Mémoires*, fut un des plus grands ennemis du Cardinal de Richelieu. C'étoit un homme d'esprit que ce Cardinal craignoit, à cause de son crédit auprès du Duc d'Orléans & du Comte de Soissons. M. de Saint-Évremont appelle ici Gratot le *Montresor des Provinces*, pour se moquer de Mazarin, à qui ce Gratot faisoit autant de peur, que Montresor en avoit fait à Richelieu.

(b) Un peu avant la paix des Pyrénées, les Payfans de la Sologne, petit pays entre l'Orléanois & le Berry, se révolterent & s'attrouperent. On appella ce mouvement la

Il y avoit quelque chose de plus pressant encore, dont la seule conscience de M. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne a un grand Ministre, maître absolu de la Cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avoit faits, tirer des sommes prodigieuses de la Flandre, sans compter avec lui ! Du tempérament généreux qu'est Son Éminence, elle eut mieux aimé donner Gorbie, Peronne & Saint-Quentin aux ennemis, que de souffrir plus longtemps les contributions d'Arras, de Bethune & de la Bassée. (a)

Guerre des Sabotiers ; parce qu'en Sologne pays pauvre & plein d'eaux, on ne porte presque que des sabots. Bonnefon, Gentilhomme Protestant, qui étoit un de leurs Chefs, fut pris & mené à Paris, où il eut la tête tranchée. M. de Saint-Évremont raille le Cardinal d'avoir eu peur de ces misérables Payfans attroupés.

(a) Avant la paix des Pyrénées, les Gouverneurs des Places frontières avoient les contributions. Les Gouverneurs d'Arras, de la Bassée & de Bethune avoient, disoit-on, amassé par là des biens immenses. On voit bien

Il faudroit entrer dans son ame, pour bien connoître le déplaisir qu'elle a eue de s'être trompée sur Saint-Venant, quand le dessein d'en tirer un million est devenu à rien entre les mains de la Haye. (a)

Oudenarde, Ypres & Menin entretenoient véritablement un grand corps; mais à peine y avoit-il au delà de quoi enrichir le Seigneur Lange. Je passe outre, & pose que la Flandre se fut rendue tout-à-fait à nous; il eut fallu conserver ses privileges, & se contenter d'un misérable centieme.

que M. de Saint-Évremont raille Mazarin, comme s'il n'eut conclu la paix, que pour se venger de ces Gouverneurs, qui ne vouloient pas lui faire part de ce qu'ils gagnoient par les contributions.

(a) Le Cardinal Mazarin avoit donné le Gouvernement de Saint-Venant au Sieur la Haye, dans l'espérance que celui-ci seroit plus honnête que les autres à son égard: mais la Haye prit tout pour lui, & se moqua du Cardinal. Dans ce temps-là, il n'étoit pas si facile de rappeler les Gouverneurs des Places frontieres. On craignoit de les irriter, & de les réduire à la nécessité de livrer leurs Places aux Ennemis.

Non, non, Monsieur; des titres, des Seigneuries ne satisfont pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une véritable conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux deniers; & , à son avis, réduire les Gouverneurs, casser des troupes, retrancher toutes les dépenses, & ne diminuer aucunes levées, c'est proprement *conquérir*; c'est gagner, en effet, un nouveau Royaume. Avec cela j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous ses États, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la guerre de Portugal. De toutes les possessions du Roi d'Espagne, les seules Indes lui font quelque envie; mais il se console, de ce que les Espagnols en ont les soins, & qu'il aura toujours la meilleure partie de leur flotte.

Voilà, Monsieur, le mystère de nos conférences, & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le cœur de M. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise

férieusement les mêmes vérités sous un autre tour, vous sçavez qu'il n'y avoit plus de Monarchie Espagnole dans la continuation de la guerre; encore l'eussions-nous fort affoiblie par la paix, si M. le Cardinal ne l'eut pas voulu traiter lui-même, sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la foiblesse & la nécessité des ennemis, au point qu'elles étoient; & la conversation que M. de Turenne eut avec lui sur ce sujet, lui parut le discours d'un Général intéressé qui vouloit éloigner la paix, pour se maintenir dans la guerre.

L'ancienne réputation des Espagnols lui couvroit leur misere présente, ne pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois, pût être si proche de sa ruine. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, qui n'étoient presque plus que des noms, lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille puissance: il ne considéra pas assez l'état où nous

DE SAINT-ÉVREMONT. 279
étions, pour considérer trop celui
où nos ennemis avoient été.

La vertu de M. le Prince dénuée des moyens nécessaires pour agir ; l'image du Cardinal de Retz, caché misérablement pour la sûreté de sa vie, rappelloient dans son esprit les désordres passés, & lui faisoient appréhender des révolutions nouvelles. Il concevoit en trois Gentilshommes de Normandie, vagabonds, en de pauvres payfans de Sologne désespérés, toute la noblesse soulevée, & la révolte de tous les peuples. Tout le monde, à son avis, l'attaquoit, parce qu'il se sentoit odieux à tout le monde.

Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens différens, il faut considérer le motif d'intérêt, après celui de la crainte. Rien ne le gênoit si fort que la dépense inévitable de la guerre ; & il aspiroit à se voir maître de tous les deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyoit les finances purement siennes ; ce qui

a été véritablement un des principaux sujets de la paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons ; & il comptoit toujours avec les Villes que nous laissoient les Espagnols , celles qui rentreroient au pouvoir du Roi. Mais , à parler sainement , les grandes contributions irritoient son avidité ; & comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs , il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la dernière campagne de M. de Turenne lui a donné quelque secrète jalousie ; (a) particulièrement ces heureux suc-

(a) M. de Turenne , naturellement fier , ambitieux , étoit redoutable aux Ministres , quand il avoit des bons succès. Ils craignoient qu'il ne se voulut rendre maître des affaires. Le Cardinal Mazarin ne voulut pas le faire trop puissant. Messieurs le Tellier & Colbert le craignirent aussi après les Conquêtes de Louis XIV dans les Pays-Bas en 1667 , & on croit que cela les porta , autant que la triple Alliance , à conclure le Traité d'Aix-la-Chapelle l'année suivante.

cès, où sa vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avoit fait ridiculement à la bataille de Dunkerque. Un si grand bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant toujours eue dans les événemens favorables, pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition, & les tenir, au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance.

Il craignoit de plus, qu'incommodé de goutte, de gravelle, & par conséquent, moins en état de suivre le Roi, on ne vînt à se passer aisément de lui dans la campagne. Le souvenir des derniers exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux; & pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la guerre par une paix toute de lui, que de voir faire conquête sur conquête, où il n'auroit point pris de part.

D'ailleurs il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à M. le Prince. Sa haine s'étant enfin épuisée, il s'apprivoi-

soit à l'imagination de son retour , & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des Espagnols , & humilié devant lui. Il pensoit trouver à la conférence une soumission générale , & faire là , comme bon lui sembleroit , le destin de tous les peuples : mais Don Louis , qui fut souple pour l'attirer , devint fier sitôt qu'il le vit entre ses mains , & voulut regagner dans la hauteur du traité , la réputation qu'il avoit perdue dans la foiblesse de la guerre. Et certes , c'est une chose assez remarquable , que les Grands d'Espagne , qu'on nous dépeignoit si fiers , aient reconnu la supériorité de notre Nation , par des déférences aux François , qui sentoient moins la civilité , que l'affujettissement ; & que M. le Cardinal , qui seul avoit l'honneur & les Droits de la France à soutenir , ait trouvé moyen , avec la force & la raison , de se faire un maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement ; mais pour avoir pris le parti

de la persuasion , & avoir laissé prendre à Don Louis celui de l'autorité , les Espagnols ont fait la paix , comme s'ils avoient été en notre place ; & nous avons reçu les conditions , comme si nous avions été en la leur. Je fçus de quelqu'un d'eux que M. de Lionne leur eut été d'une humeur fort épineuse , si son Supérieur n'eut levé tous les obstacles qui traversoient la conclusion. (a)

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux Ministres ; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulieres, M. le Cardinal étoit plein de difficul-

(a) Le Marquis de Lionne & Dom Antonio Pimentel ébauchèrent le Traité des Pyrénées ; l'un , pour le Cardinal Mazarin , & l'autre , pour Dom Louis de Haro. Ils eurent des conférences à Paris avant l'entrevue des deux Ministres ; & pendant la conclusion du Traité , ils concertoient entr'eux les choses que Mazarin & Dom Louis devoient déterminer. M. de Saint-Évremont veut dire que M. de Lionne étoit rigide & bon François , mais que Mazarin , entêté de conclure la paix , relâchoit ce que Lionne vouloit qu'on obtint.

tés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs amis ; dans les traités publics, avec nos ennemis même, confiant, sincère, homme de parole, comme s'il eut voulu se justifier aux étrangers de la réputation où il étoit parmi nous, & rejeter les vices de son naturel sur les défauts de notre Nation. Pour Don Louis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec ses amis, de la bonté pour ses créatures : dans les affaires générales, un dessein de tromper assez profond sous des apparences grossières, & peu de bonne foi en effet sous l'opinion d'une probité établie.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

I NTRODUCTION PRÉLIMINAIRE, contenant les principales particularités de la vie de M. de Saint-Évremont.	Page vij
<i>Il obtient une Compagnie.</i>	Ibid.
<i>Le Prince de Condé lui donne la Lieutenance de ses Gardes.</i>	ix
<i>Il est blessé à la bataille de Nortlingue.</i>	Ibid.
<i>Motif de sa disgrâce auprès du Prince de Condé.</i>	x
<i>Il est mis à la Bastille.</i>	Ibid.
<i>Il est fait Maréchal de Camp.</i>	xī
<i>Le Roi ordonne de nouveau qu'on mette Saint-Évremont à la Bastille.</i>	Ibid.
<i>Il passe en Hollande, & delà en Angleterre.</i>	Ibid.
<i>Sa mort.</i>	xīij
<i>Son caractère.</i>	xiv
<i>Ses sentimens sur la Religion.</i>	xvi
L' AMOUR.	Page I
<i>Ses abus.</i>	2
<i>Définitions de l'amour.</i>	4

L'AMITIÉ.	8
<i>Ses différences.</i>	9
<i>Ses distinctions.</i>	10
<i>Moyens de conserver l'amitié.</i>	12
LA TRAGÉDIE.	13
<i>Ses défauts.</i>	Ibid.
<i>Ses inconvéniens.</i>	14
<i>Parallele de la Tragédie ancienne avec la moderne.</i>	15
<i>Idée de celle d'Aristote.</i>	Ibid.
<i>Idée de celle de Corneille.</i>	16
<i>Idée de celle des Anglois.</i>	18
<i>L'amour ne doit point être rejeté de nos Tragédies.</i>	19
<i>Les ménagemens que l'on doit aux larmes & aux douleurs.</i>	20
LA COMÉDIE.	21
<i>Ses Regles.</i>	Ibid.
<i>Raison pour laquelle les Espagnols sont plus fertiles en invention que les François.</i>	Ibid.
<i>Paralleles de la Comédie des Espag- nols avec celle des François.</i>	22
<i>Caractere de la Comédie Italienne.</i>	23
<i>Idée de celle des Anglois.</i>	26
L'OPÉRA.	29
<i>Comparaison des Opéra des Grecs avec ceux des Italiens & des Fran- çois.</i>	30

DES MATIERES. 287	
<i>Des Machines.</i>	32
LES ROMAINS.	33
<i>Leur caractère.</i>	Ibid.
<i>Leur défaite par Pyrrhus.</i>	35
<i>Fabricius & Curius.</i>	36
<i>Descente d'Annibal en Italie.</i>	38
<i>Portrait de Marcus Minutius.</i>	39
<i>Ce que fit Scipion aux Romains.</i>	Ibid.
<i>Portrait de Graccus.</i>	41
<i>De la liberté sous Auguste.</i>	Ibid.
<i>Changemens sous Tibere & sous Tarquin.</i>	42
<i>Qualités des Romains.</i>	44
LES FRANÇOIS.	45
<i>Portraits de la Cour.</i>	Ibid.
<i>Caractere des François.</i>	46
<i>Leur esprit.</i>	48
<i>De la Langue Françoisse.</i>	49
<i>Sur un mot de cette langue.</i>	50
LES ANCIENS ET LES MODER-	
NES.	53
<i>Comparaison de l'esprit des uns & des autres.</i>	54
LES HISTORIENS.	57
<i>Médiocrité de leur mérite & de leur génie.</i>	Ibid.
<i>Connoissances propres à faire l'His-</i>	
<i>toire de France.</i>	58

LES ORATEURS.	62
<i>Ce qu'il leur faut.</i>	Ibid.
<i>De l'ordre, de la diction.</i>	63
<i>De la narration, de l'élevation, &c.</i>	Ibid.
PARALLELES, JUGEMENS, CARACTERES.	
<i>Alexandre & César.</i>	64
<i>Turenne & Condé.</i>	68
<i>Pyrrhus.</i>	71
<i>Annibal.</i>	72
<i>Scipion.</i>	73
<i>Auguste.</i>	Ibid.
<i>Tibere.</i>	75
<i>Épicure.</i>	76
PORTRAIT DU SAGE ÉPICURIEN.	
	77
<i>Pétrone.</i>	78
<i>Tacite.</i>	80
<i>Saluste.</i>	Ibid.
<i>Senèque.</i>	81
<i>Plutarque.</i>	82
<i>Voiture & Balzac.</i>	83
<i>Montagne.</i>	84
<i>Corneille & Racine.</i>	85
<i>Waller.</i>	91
ÉLOGES ET PORTRAITS.	
<i>M. de Candale.</i>	Ibid.

DES MATIERES.	289
<i>Madame de Bouillon.</i>	94
<i>M. de Mioffens.</i>	95
<i>Bussi Rabutin.</i>	96
<i>Madame de Mazarin.</i>	98
<i>Saint-Évremont.</i>	102
LETRES.	
<i>à Mademoiselle de Lenclos.</i>	105
<i>à la même.</i>	107
<i>à la même.</i>	108
<i>à la même.</i>	110
<i>au Comte de Grammont.</i>	112
<i>à M. le Comte de Lionne.</i>	113
<i>à Pierre Corneille.</i>	114
<i>à l'Abbé de Chaulieu, qui l'avoit comparé à Ovide.</i>	115
<i>à Milord de Saint-Albans.</i>	116
<i>à M. le Marquis de Miremont.</i>	119
<i>à Madame de Mazarin.</i>	120
<i>à Mademoiselle ***</i>	125
<i>à M. le Comte d'Olonne.</i>	126
<i>à M. le Marquis de Créqui.</i>	132
LA COUR.	138
<i>Des Courtisans & des Favoris.</i>	140
<i>De l'esprit qui y regne.</i>	141
LA RETRAITE.	143
<i>L'opposition qu'elle fait dans la vieil- lesse & dans la jeunesse.</i>	145
LA RELIGION.	147

<i>La prééminence de la Religion Chrétienne sur la Philosophie.</i>	147
<i>Sa prééminence sur les autres Religions.</i>	148
<i>Son utilité.</i>	Ibid.
<i>Ce que l'ame sent pour un Dieu.</i>	151
<i>Des différences dans la Religion.</i>	152
MAXIMES DE CONDUITE.	158
<i>De la maniere d'acquérir les talens.</i>	162
MATIERES DE LITTÉRATURE.	163
<i>Des expressions figurées.</i>	164
<i>Des faux doctes.</i>	166
<i>Les sciences propres aux honnêtes gens.</i>	168
<i>Cours de sciences, sur les belles lettres.</i>	Ibid.
<i>Sur la Philosophie & la morale.</i>	169
<i>Comparaisons de divers Auteurs fameux.</i>	170
<i>Goûts de divers temps.</i>	172
RÉFLEXIONS DIVERSES.	
<i>sur le bonheur.</i>	174
<i>sur les peines & les disgraces.</i>	178
<i>sur les plaisirs.</i>	181
<i>sur l'opinion.</i>	184
<i>sur la réputation.</i>	188
<i>sur l'humanité.</i>	191

DES MATIERES.	297
<i>sur l'honnêteté.</i>	196
Réflexions sur la politesse.	198
<i>sur le goût.</i>	199
<i>sur l'inclination.</i>	201
<i>sur la justice.</i>	203
<i>sur l'ingratitude.</i>	204
<i>sur le mariage.</i>	206
<i>sur l'immortalité de l'ame.</i>	208
<i>sur la mort.</i>	210
<i>sur les Héros & les Philosophes.</i>	Ibid.
<i>sur les Courtisans & les Gens de Robe.</i>	211
<i>sur les Favoris.</i>	213
MÉLANGES.	
<i>De la Chine.</i>	215
<i>Plaisanterie de M. de Barillon.</i>	216
<i>Confidence à M. de Candale.</i>	Ibid.
<i>De la décadence des États.</i>	217
<i>De la vertu & de la sagesse.</i>	219
<i>Conformité entre la libéralité & la valeur.</i>	220
<i>Des hommes qu'on appelle solides & essentiels.</i>	221
<i>Idée que l'on se forme des hommes sçavans, de ceux qui sont dans l'élevation.</i>	222
<i>Des différentes circonstances où les</i>	

292 T A B L E

- hommes se trouvent. 223
- Des différences de leur vertu. Ibid.
- Comparaison de ce qu'on pense communément des hommes qui sont dans le Couvent, & de ceux qui sont dans le monde. Ibid.
- Combien il est difficile de juger de l'esprit. 224
- CONVERSATION du Maréchal d'Hoquincourt avec le P. Canaye. 226
- Ce que le Maréchal dit des esprits forts. Ibid.
- Le P. Canaye prend le parti des Jésuites. 228
- Le Maréchal lui parle de sa maîtresse. 229
- Remontrance que lui en fait le Pere. Ibid.
- La peur que le Pere eut que le Maréchal ne le tuât. 230
- Philosophie du Maréchal. 233
- Aveu que fait le Maréchal de sa jalousie contre M. de Turenne. 234
- Le Pere demande à M. d'Hoquincourt de lui prêter un cheval, il lui fait donner son cheval de bataille, qui fatigue fort le Pere. 235

DES MATIERES.	293
<i>Les sentimens du P. Canaye sur les Jansénistes.</i>	238
LE PROPHETE IRLANDOIS.	
<i>Nouvelle.</i>	240
<i>Il rapportoit toutes les maladies aux Esprits.</i>	242
<i>La consultation que lui font un mari & une femme qui ne vivoient pas bien ensemble.</i>	Ibid.
<i>Ce qui décele sa friponnerie.</i>	260
LETTRE au Marquis de Créqui,	
<i>sur la paix des Pyrénées.</i>	262
<i>M. de Saint-Évremond y raille le Cardinal Mazarin, en le prenant par les sentimens de Religion.</i>	263
<i>Il lui applique le beau mot d'un Castillan.</i>	264
<i>Ironie par la comparaison avec Auguste.</i>	Ibid.
<i>par la destruction de Carthage.</i>	265
<i>par la comparaison avec les Scipions.</i>	Ibid.
<i>par celle du Cardinal de Richelieu.</i>	Ibid.
<i>Ce que pensoit M. de Turenne de la suspension.</i>	268
Comparaison du caractère de Dom	

<i>Louis avec celui du Cardinal Ma-</i>	
<i>zarin.</i>	269
<i>La différence de l'intérêt qui les gui-</i>	
<i>doit.</i>	Ibid.
<i>Critique de la conduite du Cardinal</i>	
<i>Mazarin.</i>	270
<i>Jalousie de celui-ci contre M. de Tu-</i>	
<i>renne</i>	272

Fin de la Table.





Coll.

2. 40





